



STENDHAL

LE ROUGE
ET LE NOIR
extraits

II

Classiques Larousse

LISTE DES CLASSIQUES LAROUSSE

plus de 260 volumes parus

une collection dont le succès ne cesse de grandir, demander la liste détaillée et le catalogue spécial

MOYEN ÂGE ET XVI^e SIÈCLE

La Chanson de Roland.
Chansons de geste.
CHRÉTIEN DE TROYES : Choix.
Chroniqueurs : Extraits, 2 vol.
La Poésie lyrique.
La Littérature morale.
Le Roman de Renart.
Les Romans courtois.
Théâtre au moyen âge, 2 vol.
VILLON : Poésies choisies.
MAROT : Poésies choisies.
Historiens du XVI^e siècle.
Humanistes du XVI^e siècle.
Conteurs français du XVI^e siècle.
Tragédie au XVI^e siècle.
Comédie au XVI^e siècle.
RABELAIS : Gargantua-Pantagruel, 2 vol.
RONSARD : Poésies, 2 vol.
DU BELLAY : Œuvres choisies.
La Satire Ménippée.
MONTAIGNE : Essais, 2 vol.
A. D'AUBIGNÉ : Les Tragiques.

XVII^e SIÈCLE

BOILEAU : Satires et Epîtres. Le Lutrin et l'Art poétique, 2 vol.
BOSSUET : Oraisons funèbres et Sermons. Discours sur l'Histoire universelle, 3 vol.
CORNEILLE : Le Cid. Horace. Cinna. Polyeucte. Le Menteur. Nicomède. Rodogune. La Mort de Pompée. Sertorius. L'Illusion comique. Attila*, 11 vol.
DESCARTES : Discours de la Méthode. Méditations métaphysiques. Œuvres scientifiques, 3 vol.
Epistoliers du XVII^e siècle.
FÉNELON : Lettre à l'Académie.
Télémaque, 2 vol.
FURETIERRE : Le Roman bourgeois.
GUEZ DE BALZAC, VOITURE : Œuvres.
LA BRUYÈRE : Caractères, 2 vol.
M^{me} DE LA FAYETTE : La Princesse de Clèves.
LA FONTAINE : Fables choisies, 2 vol.
LA ROCHEFOUCAULD : Maximes.
MALEBRANCHE : Pages choisies.
M^{me} DE SÉVIGNÉ : Lettres.
MALHERBE, RACAN, MAYNARD : Œuvres choisies.
MOLIÈRE : Amphitryon. L'Avare. Le Bourgeois gentilhomme. Les Femmes savantes. George Dandin. Le Malade imaginaire. Le Médecin malgré lui. Le

Misanthrope. Monsieur de Pourceaugnac; La Comtesse d'Escarbagnas. Les Précieuses ridicules. Le Tartuffe. Don Juan. L'Ecole des Femmes. La Critique de l'Ecole des Femmes. L'Ecole des Maris. Fourberies de Scapin. Scènes choisies, 17 vol.
PASCAL : Provinciales, Pensées, 2 vol.
PERRAULT : Contes.
RACINE : Andromaque. Athalie. Bajazet. Bérénice. Britannicus. Esther. Iphigénie. Mithridate. Phèdre. Les Plaideurs, 10 vol.
RÉGNIER, TH. DE VIAU, SAINT-AMANT : Poésies choisies.
SAINT-SIMON : Mémoires.
SCARRON : Le Roman comique.
SPINOZA : l'Éthique.
URFÉ (Honoré d') : L'Astrée.

XVIII^e SIÈCLE

BEAUMARCHAIS : Le Barbier de Séville. Mariage de Figaro, 3 vol.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE : Paul et Virginie.
BUFFON : Pages choisies.
CHÉNIER (André) : Poésies.
CONDILLAC : Traité des sensations.
DIDEROT : Œuvres choisies, 2 vol.
L'Encyclopédie (Extraits).
Epistoliers du XVIII^e siècle.
FLORIAN : Fables choisies.
FONTENELLE : Œuvres choisies.
LESAGE : Turcaret. Gil Blas, 3 vol.
MARIVAUX : Arlequin poli par l'Amour. L'Épreuve. Le Jeu de l'Amour et du Hasard. Les Fausses Confidences. Double inconstance. La Vie de Marianne (*), 5 vol.
MONTESQUIEU : Lettres persanes; Considérations. L'Esprit des Lois, 2 vol.
ORATEURS DE LA RÉVOLUTION.
Abbé PRÉVOST : Manon Lescaut.
REGNARD : Le Légataire universel. Le Joueur, 2 vol.
RIVAROL : Discours.
ROUSSEAU (J.-J.) : Du contrat social. Emile. La Nouvelle Héloïse. Dialogues. Rêveries. Correspondance. Les Confessions. Discours. Lettre sur le spectacle, 8 vol.
SEDAINE : Le Philosophe sans le savoir.
VAUENARGUES : Choix.
VOLTAIRE : Œuvres philosophiques. Œuvres critiques et poétiques. Siècle de Louis XIV. Charles XII. Lettres. Zaire. Contes, 8 vol.

suite : page 3 de couverture

SEVENOAKS SCHOOL BOOKSHOP

OWNER	DATE

LE ROUGE ET LE NOIR

II



Il est interdit d'exporter le présent ouvrage au Canada, sous peine des sanctions prévues par la loi et par nos contrats.



Phot. Giraudon.

STENDHAL EN UNIFORME DE CONSUL
(Hiver 1835-1836.)

Musée Stendhal, Grenoble.

CLASSIQUES LAROUSSE

Fondés par
FÉLIX GUIRAND
Agrégé des Lettres

Dirigés par
LÉON LEJEALLE
Agrégé des Lettres

STENDHAL

LE

ROUGE ET LE NOIR

II

avec une Notice biographique, une Notice historique
et littéraire, des Notes explicatives, des Jugements,
un Questionnaire et des Sujets de devoirs,

par

RENÉ TERNOIS

Agrégé des Lettres

Professeur de Première au Lycée Hoche

et

M^{me} A. BERTAUX

Agrégée de l'Université

LIBRAIRIE LAROUSSE • PARIS VI

17, rue du Montparnasse, et boulevard Raspail, 114

Succursale : 58, rue des Écoles (Sorbonne)

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE DE LA VIE DE STENDHAL

(1783-1842)

- 23 janvier 1783. — Naissance à Grenoble de Henri Beyle, fils de Chérubin Beyle, avocat au Parlement, et de Henriette Gagnon.
- 1796-1799. — Henri Beyle est élève à l'École centrale de Grenoble.
- 1799-1802. — Beyle vient à Paris, est protégé par son cousin Pierre Daru qui l'envoie à l'armée d'Italie; il arrive à Milan, est nommé sous-lieutenant au 6^e dragons, se fait mettre en congé dès la fin de 1801, revient à Paris et démissionne.
- 1802-1806. — Beyle vit à Paris (sauf quelques séjours à Grenoble et à Marseille). Lectures, théâtre et essais littéraires. Son ambition : « Faire des comédies comme Molière. »
- 1806-1814. — Il est adjoint au commissaire des guerres, passe plusieurs années en Allemagne et en Autriche, est nommé auditeur au Conseil d'État, revient à Paris en 1811, prend part à la campagne de Russie (1812) et à celle de Saxe (1813), est intendat à Sagan, et en 1814 travaille à organiser la résistance du Dauphiné.
- 1814-1821. — A Milan. Vie mondaine, théâtre, musique. Conversations avec les romantiques italiens. Premiers écrits.
1815. — *Vies de Haydn, Mozart et Métaïtase* (sous le nom de Louis-Alexandre-César Bombet).
1817. — *Histoire de la peinture en Italie. — Rome, Naples et Florence.*
- 1821-1830. — A Paris. Voyages en Angleterre et en Italie. Vie de mondain et d'homme de lettres. Nombreux articles dans des revues anglaises.
1822. — *De l'amour.*
- Mars 1823. — *Racine et Shakespeare.*
- Novembre 1823. — *Vie de Rossini.*
1825. — Deuxième partie de *Racine et Shakespeare.*
1827. — *Armance.*
1829. — *Promenades dans Rome.*
- Fin 1830. — *Le Rouge et le Noir.*
- 1831-1836. — Consul à Civit -Vecchia, dans les  tats de l' glise. Fréquents et long séjours à Rome.
- 1836-1839. — A Paris.
- 1837-1839. — *Chroniques italiennes.*
1838. — *Mémoires d'un touriste.*
- Mai 1839. — *La Chartreuse de Parme.*
- 1839-1841. — A Civit -Vecchia.
- Novembre 1841. — Stendhal revient à Paris; il meurt le 23 mars 1842.
- Pendant ses séjours à Civit -Vecchia, il a écrit les *Souvenirs d'égotisme*, la *Vie de Henri Brûlard*, *Une position sociale* (roman inachevé), *Lucien Leuwen* (roman inachevé), *Lamiel* (inachevé), de nombreux essais romanesques, une *Vie de Napoléon*, etc. Tous ces ouvrages, retrouvés dans les manuscrits qui sont conservés à Grenoble, ont été publiés après sa mort.

Stendhal a seize ans de moins que Benjamin Constant, quinze ans de moins que Chateaubriand; sept ans de plus que Lamartine, quatorze ans de plus que Vigny, seize ans de plus que Balzac, dix-neuf ans de plus que Victor Hugo, vingt ans de plus que Mérimée.

LE ROUGE ET LE NOIR

Chronique de 1830

II

Elle n'est pas jolie,
elle n'a point de rouge.
SAINT-EBEUVE

CHAPITRE PREMIER

*Les plaisirs de la campagne*¹.

Julien Sorel arrive à Paris; il se fait aussitôt conduire à la Malmaison, pour y évoquer le souvenir de Napoléon. Il n'aime pas Paris, que ses préventions lui représentent comme « le centre de l'intrigue et de l'hypocrisie ».

Le soir du troisième jour, la curiosité l'emporta sur le projet de tout voir avant de se présenter à l'abbé Pirard. Cet abbé lui expliqua, d'un ton froid, le genre de vie qui l'attendait chez M. de La Mole.

— Si au bout de quelques mois vous n'êtes pas utile, vous rentrerez au séminaire, mais par la bonne porte. Vous allez loger chez le marquis, l'un des plus grands seigneurs de France. Vous porterez l'habit noir, mais comme un homme qui est en deuil, et non pas comme un ecclésiastique². J'exige que trois fois la semaine vous suiviez vos études en théologie dans un séminaire, où je vous ferai présenter. Chaque jour à midi vous vous établirez dans la bibliothèque du marquis qui compte vous employer à faire des lettres pour des procès et d'autres affaires. Le marquis écrit, en deux mots, en marge de chaque lettre qu'il reçoit, le sommaire de la réponse qu'il faut y faire. J'ai prétendu qu'au bout de trois mois vous seriez en état de faire ces réponses, de façon que, sur douze que vous présenterez à la signature du marquis, il puisse en signer huit ou neuf^{*}(1). Le soir, à huit heures, vous mettrez son

1. Ce titre se rapporte aux premières pages du chapitre, où deux voyageurs de la malle-poste racontent devant Julien tous les ennuis que la politique apporte dans les campagnes; 2. On remarquera que Berthet, chez M. de Cordon comme chez les Michoud, n'était qu'un petit précepteur. Julien Sorel sera le secrétaire et l'homme de confiance du marquis.

bureau en ordre, et à dix vous serez libre. Il se peut, continua l'abbé Pirard, que quelque vieille dame ou quelque homme au ton doux vous fasse entrevoir des avantages immenses, ou tout grossièrement vous offre de l'or pour lui montrer les lettres reçues par le marquis...

— Ah! monsieur! s'écria Julien rougissant.

— Il est singulier, dit l'abbé avec un sourire amer que, pauvre comme vous l'êtes, et après une année de séminaire, il vous reste encore de ces indignations vertueuses. Il faut que vous ayez été bien aveugle!

« Serait-ce la force du sang¹? » se dit l'abbé à demi-voix et comme se parlant à soi-même⁽²⁾.

— Ce qu'il y a de singulier, ajouta-t-il en regardant Julien, c'est que le marquis vous connaît... Je ne sais comment. Il vous donne, pour commencer, cent louis d'appointements. C'est un homme qui n'agit que par caprice, c'est là son défaut; il luttera d'enfantillages avec vous. S'il est content, vos appointements pourront s'élever par la suite jusqu'à huit mille francs. Mais vous sentez bien, reprit l'abbé d'un ton aigre⁽³⁾, qu'il ne vous donne pas tout cet argent pour vos beaux yeux. Il s'agit d'être utile. A votre place, moi, je parlerais très peu, et surtout je ne parlerais jamais de ce que j'ignore⁽⁴⁾. Ah! dit l'abbé, j'ai pris des informations pour vous; j'oubliais la famille de M. de La Mole. Il a deux enfants, une fille et un fils de dix-neuf ans, élégant par excellence, espèce de fou, qui ne sait jamais à midi ce qu'il fera à deux heures. Il a de l'esprit, de la bravoure; il a fait la guerre d'Espagne². Le marquis espère, je ne sais pourquoi, que vous deviendrez l'ami du jeune comte Norbert. J'ai dit que vous étiez un grand latiniste, peut-être compte-t-il que vous apprendrez à son fils quelques phrases toutes faites, sur Cicéron et Virgile. A votre place, je ne me laisserais jamais plaisanter par ce beau jeune homme; et, avant de céder à ses avances parfaitement polies, mais un peu gâtées par l'ironie, je me les ferais répéter plus d'une

1. Aux derniers chapitres du tome I^{er}, Julien a reçu cinq cents francs de M. de La Mole, anonymement. L'abbé Pirard, qui n'en sait pas la provenance, est porté à croire que Julien est « le fils naturel de quelque homme riche ». Il l'a dit à M. de La Mole. C'est pourquoi un peu plus tard M. de La Mole, désireux d'en savoir plus, lui dira : « Il faut que je vous avoue enfin une chose, mon cher abbé. Je connais la naissance de Julien, et je vous autorise à ne pas me garder le secret sur cette confidence. » Ainsi va se former petit à petit une vague légende (à laquelle personne ne croit) mais qui permettra à M. de La Mole de concilier les faveurs qu'il accorde à Julien avec ses préjugés aristocratiques; 2. Il s'agit de l'expédition de 1823, pour rétablir Ferdinand VII.

fois. Je ne vous cacherai pas que le jeune comte de La Mole doit vous mépriser d'abord, parce que vous n'êtes qu'un petit bourgeois. Son aïeul à lui était de la cour et eut l'honneur d'avoir la tête tranchée en place de Grève, le 26 avril 1574, pour une intrigue politique¹. Vous, vous êtes le fils d'un charpentier de Verrières et, de plus, aux gages de son père. Pesez bien ces différences, et étudiez l'histoire de cette famille dans Moreri²; tous les flatteurs qui dînent chez eux y font de temps en temps ce qu'ils appellent des allusions délicates. Prenez garde à la façon dont vous répondrez aux plaisanteries de M. le comte Norbert de La Mole, chef d'escadron de hussards et futur pair de France, et ne venez pas me faire des doléances par la suite.

— Il me semble, dit Julien en rougissant beaucoup, que je ne devrais pas même répondre à un homme qui me méprise.

— Vous n'avez pas d'idée de ce mépris-là; il ne se montrera que par des compliments exagérés. Si vous étiez un sot, vous pourriez vous y laisser prendre; si vous vouliez faire fortune, vous devriez vous y laisser prendre.

— Le jour où tout cela ne me conviendra plus, dit Julien, passerai-je pour un ingrat si je retourne à ma petite cellule n° 103?

— Sans doute, répondit l'abbé, tous les complaisants de la maison vous calomnieront; mais je paraîtrai, moi. *Adsum qui feci*. Je dirai que c'est de moi que vient cette résolution.

Julien était navré du ton amer et presque méchant qu'il

1. La Mole et Coconas, avec quelques comparses, formèrent un complot pour s'emparer du roi Charles IX et à sa mort donner la couronne au duc d'Alençon, au préjudice de son frère Henri, roi de Pologne. La conspiration fut découverte. Tous deux furent arrêtés et exécutés. La duchesse de Nevers et Marguerite de Valois, qui les aimaient, firent embaumer leurs têtes. Alexandre Dumas a raconté cette histoire, à sa façon, dans *la Reine Margot*. L'Estoille en parle dans ses *Mémoires* : « En cet an fut faite à Paris une signalée exécution de deux gentilshommes, à sçavoir de Boniface La Mole et du comte Coconas, tous deux exécutés en Grève, où ils eurent les têtes tranchées le dernier avril, à cause d'une prétendue conspiration contre l'État, et d'avoir voulu emmener M. le duc en Flandres pour faire la guerre à l'Espagnol. Le premier qui fut exécuté fut La Mole qu'on appelait le baladin de la Cour, fort aimé des dames et du duc son maître; et au contraire haï du roi, pour quelques particularités plus fondées sur l'amour que sur la guerre...; au reste, grand superstitieux qui ne se contentait d'une messe tous les jours, mais en oyait trois et quatre, et quelquefois cinq et six, même au milieu des armées... Ses dernières paroles furent sur l'échafaud : « Dieu ait merci de mon âme et la benoite Vierge! Recommandez-moi bien aux bonnes grâces de la reine de Navarre et des dames! » Portant cependant au supplice un visage effrayé jusqu'à ne lui pouvoir faire tenir ni baiser la croix, tant il tremblait fort. » On voit que ce La Mole était loin d'être un héros; 2. Moreri (1643-1680), est l'auteur d'un *Grand dictionnaire historique* qui eut vingt éditions de 1674 à 1759. — Il n'est pas question des La Mole dans Moreri.

remarquait chez M. Pirard; ce ton gâtait tout à fait sa dernière réponse.

Le fait est que l'abbé se faisait un scrupule de conscience d'aimer Julien*(5), et c'est avec une sorte de terreur religieuse qu'il se mêlait aussi directement du sort d'un autre.

— Vous verrez encore, ajouta-t-il avec la même mauvaise grâce, et comme accomplissant un devoir pénible, vous verrez M^{me} la marquise de La Mole. C'est une grande femme blonde, dévote, hautaine, parfaitement polie, et encore plus insignifiante. Elle est fille du vieux duc de Chaulnes, si connu par ses préjugés nobiliaires. Cette grande dame est une sorte d'abrégé, en haut relief, de ce qui fait au fond le caractère des femmes de son rang. Elle ne cache pas, elle, qu'avoir eu des ancêtres qui soient allés aux croisades est le seul avantage qu'elle estime. L'argent ne vient que longtemps après : cela vous étonne? nous ne sommes plus en province, mon ami. Vous verrez dans son salon plusieurs grands seigneurs parler de nos princes avec un ton de légèreté singulier. Pour M^{me} de La Mole, elle baisse la voix par respect toutes les fois qu'elle nomme un prince et surtout une princesse. Je ne vous conseillerais pas de dire devant elle que Philippe II ou Henri VIII furent des monstres. Ils ont été ROIS, ce qui leur donne des droits imprescriptibles aux respects de tous et surtout aux respects d'êtres sans naissance, tels que vous et moi. Cependant, ajouta M. Pirard, nous sommes prêtres, car elle vous prendra pour tel; à ce titre, elle nous considère comme des valets de chambre nécessaires à son salut*(6).

— Monsieur, dit Julien, il me semble que je ne serai pas longtemps à Paris.

— A la bonne heure; mais remarquez qu'il n'y a de fortune, pour un homme de notre robe, que par les grands seigneurs. Avec ce je ne sais quoi d'indéfinissable, du moins pour moi, qu'il y a dans votre caractère, si vous ne faites pas fortune, vous serez persécuté¹, il n'y a pas de moyen terme pour vous. Ne vous abusez pas. Les hommes voient qu'ils ne vous font pas plaisir en vous adressant la parole; dans un pays social comme celui-ci, vous êtes voué au malheur, si vous n'arrivez pas aux respects.

1. Cf. t. I^{er}, chap. XXIX. L'abbé Pirard dit à Julien : « Ta carrière sera pénible; je vois en toi quelque chose qui offense le vulgaire. En quelque lieu que la Providence te place, tes compagnons ne te verront jamais sans te haïr... ».

Que seriez-vous devenu à Besançon, sans ce caprice du marquis de La Mole? Un jour, vous comprendrez toute la singularité de ce qu'il fait pour vous, et, si vous n'êtes pas un monstre, vous aurez pour lui et sa famille une éternelle reconnaissance. Que de pauvres abbés, plus savants que vous ont vécu des années, à Paris, avec les quinze sous de leur messe et les dix sous de leurs arguments en Sorbonne!... Rappelez-vous ce que je vous contais, l'hiver dernier, des premières années de ce mauvais sujet de cardinal Dubois. Votre orgueil se croirait-il, par hasard, plus de talent que lui?

Moi, par exemple, homme tranquille et médiocre, je comptais mourir dans mon séminaire; j'ai eu l'enfantillage de m'y attacher. Eh bien! j'allais être destitué quand j'ai donné ma démission. Savez-vous quelle était ma fortune? j'avais cinq cent vingt francs de capital, ni plus ni moins; pas un ami, à peine deux ou trois connaissances. M. de La Mole, que je n'avais jamais vu, m'a tiré de ce mauvais pas; il n'a eu qu'un mot à dire, et l'on m'a donné une cure dont tous les paroissiens sont des gens aisés, au-dessus des vices grossiers, et le revenu me fait honte, tant il est peu proportionné à mon travail. Je ne vous ai parlé aussi longtemps que pour mettre un peu de plomb dans cette tête.

Encore un mot : j'ai le malheur d'être irascible; il est possible que vous et moi nous cessions de nous parler.

Si les hauteurs de la marquise, ou les mauvaises plaisanteries de son fils, vous rendent cette maison décidément insupportable, je vous conseille de finir vos études dans quelque séminaire à trente lieues de Paris, et plutôt au nord qu'au midi. Il y a au nord plus de civilisation et moins d'injustices; et, ajouta-t-il en baissant la voix, il faut que je l'avoue, le voisinage des journaux de Paris fait peur aux petits tyrans.

Si nous continuons à trouver du plaisir à nous voir, et que la maison du marquis ne nous convienne pas, je vous offre la place de mon vicaire, et je partagerai par moitié avec vous ce que rend cette cure. Je vous dois cela et plus encore, ajouta-t-il en interrompant les remerciements de Julien, pour l'offre singulière que vous m'avez faite à Besançon. Si au lieu de cinq cent vingt francs, je n'avais rien eu, vous m'eussiez sauvé.

L'abbé avait perdu son ton de voix cruel. A sa grande

honte, Julien se sentit les larmes aux yeux ; il mourait d'envie de se jeter dans les bras de son ami : il ne put s'empêcher de lui dire, de l'air le plus mâle qu'il put affecter :

— J'ai été haï de mon père depuis le berceau ; c'était un de mes grands malheurs ; mais je ne me plaindrai plus du hasard, j'ai retrouvé un père en vous, monsieur.

— C'est bon, c'est bon, dit l'abbé embarrassé ; puis rencontrant fort à propos un mot de directeur de séminaire : — Il ne faut jamais dire le hasard, mon enfant, dites toujours la Providence*(7)...

CHAPITRE II

Entrée dans le monde.

Julien, accompagné de l'abbé Pirard, entre dans de grands salons sombres, « la patrie du baillement et du raisonnement triste » ; il les trouve splendides¹. Il est présenté au marquis, « un petit homme maigre à l'œil vif et en perruque blonde ». « Il sembla à Julien que sa perruque avait beaucoup trop de cheveux. A l'aide de cette sensation il ne fut point du tout intimidé ». Il regarde hardiment M. de La Mole, le juge au premier abord de tournure mesquine et assez agité, mais constate bientôt chez lui une politesse encore plus agréable que celle de l'évêque de Besançon.

Il va chez le tailleur et chez divers fournisseurs, suivant les ordres du marquis et revient à l'hôtel de La Mole, dans ses nouveaux habits.

Julien avait l'air d'un fort jeune homme, en grand deuil ; il était à la vérité très bien, mais le bon abbé était trop provincial lui-même pour voir que Julien avait encore cette démarche des épaules qui, en province, est à la fois élégance et importance. En voyant Julien, le marquis jugea ses grâces d'une manière si différente de celle du bon abbé, qu'il lui dit :

— Auriez-vous quelque objection à ce que M. Sorel prît des leçons de danse ?

1. Le salon des La Mole ressemble au salon « si noblement décoré, mais si sombre », de l'hôtel de Malivert, au début d'*Armance* (éd. Du Divan, p. 11) : « Une tenture de velours vert, surchargé d'ornements dorés, semblait faite exprès pour absorber toute la lumière que pouvaient fournir deux immenses croisées garnies de glaces au lieu de vitres. Ces croisées donnaient sur un jardin solitaire divisé en compartiments bizarres par des bordures de buis. Une rangée de tilleuls taillés régulièrement trois fois par an en garnissait le fond, et leurs formes immobiles semblaient une image vivante de la vie morale de cette famille ».

L'abbé resta pétrifié.

— Non, répondit-il enfin, Julien n'est pas prêtre.

Le marquis, montant deux à deux les marches d'un petit escalier dérobé, alla lui-même installer notre héros dans une jolie mansarde qui donnait sur l'immense jardin de l'hôtel. Il lui demanda combien il avait pris de chemises chez la lingère.

— Deux, répondit Julien, intimidé de voir un si grand seigneur descendre à ces détails.

— Fort bien, reprit le marquis d'un air sérieux et avec un certain ton impératif et bref, qui donna à penser à Julien, fort bien ! Prenez encore vingt-deux chemises. Voici le premier quartier de vos appointements.

En descendant de la mansarde, le marquis appela un homme âgé : « Arsène, lui dit-il, vous servirez M. Sorel. » Peu de minutes après, Julien se trouva seul dans une bibliothèque magnifique ; ce moment fut délicieux. Pour n'être pas surpris dans son émotion, il alla se cacher dans un petit coin sombre ; de là il contemplait avec ravissement le dos brillant des livres : « Je pourrai lire tout cela, se disait-il. Et comment me déplairais-je ici ? M. de Rênal se serait cru déshonoré à jamais de la centième partie de ce que le marquis de La Mole vient de faire pour moi. Mais, voyons les copies à faire. » Cet ouvrage terminé, Julien osa s'approcher des livres ; il faillit devenir fou de joie en trouvant une édition de Voltaire. Il courut ouvrir la porte de la bibliothèque pour n'être pas surpris. Il se donna ensuite le plaisir d'ouvrir chacun des quatre-vingts volumes. Ils étaient reliés magnifiquement, c'était le chef-d'œuvre du meilleur ouvrier de Londres. Il n'en fallait pas tant pour porter au comble l'admiration de Julien¹.

Une heure après, le marquis entra, regarda les copies, et remarqua avec étonnement que Julien écrivait *cela* avec deux ll, *cella*². « Tout ce que l'abbé m'a dit de sa science

1. Stendhal tout jeune lisait passionnément Voltaire : « Je trouvai moyen de voler des volumes de Voltaire dans l'édition des quarante volumes *encadrés* que mon père avait à Clair (son domaine) et qui étaient parfaitement reliés, en veau imitant le marbre. Il y avait quarante volumes, je pense, fort serrés, j'en prenais deux et écartais un peu tous les autres, il n'y paraissait pas » (*Vie de Henri Brûlard*, t. 1^{er}, p. 120). — On verra un peu plus loin M^{lle} de La Mole employer la même ruse ; 2. Cette mésaventure est arrivée à Stendhal lui-même. Il raconte dans la *Vie de Henri Brûlard* : « M. Daru m'établit dans un bureau et me dit de copier une lettre ; il découvrit que j'écrivais *cela* par deux ll : *cella*. C'était donc là ce littérateur, ce brillant humaniste, qui discutait le mérite de Racine et qui avait remporté tous les prix à Grenoble !... Que faire d'un animal si orgueilleux et si ignorant ? »

serait-il tout simplement un conte? » Le marquis, fort découragé, lui dit avec douceur :

— Vous n'êtes pas sûr de votre orthographe?

— Il est vrai, dit Julien, sans songer le moins du monde au tort qu'il se faisait; il était attendri des bontés du marquis, qui lui rappelait le ton rogue de M. de Rênal.

« C'est du temps perdu, que toute cette expérience de petit abbé franc-comtois, pensa le marquis; mais j'avais un si grand besoin d'un homme sûr! »

— *Cela* ne s'écrit qu'avec une *l*, lui dit le marquis; quand vos copies seront terminées, cherchez dans le dictionnaire les mots de l'orthographe desquels vous ne serez pas sûr.

A six heures le marquis le fit demander, il regarda avec une peine évidente les bottes de Julien :

— J'ai un tort à me reprocher, je ne vous ai pas dit que tous les jours à cinq heures et demie il faut vous habiller.

Julien le regardait sans comprendre.

— Je veux dire mettre des bas. Arsène vous en fera souvenir; aujourd'hui je ferai vos excuses⁽¹⁾.

En achevant ces mots, M. de La Mole faisait passer Julien dans un salon resplendissant de dorures. Dans les occasions semblables, M. de Rênal ne manquait jamais de doubler le pas pour avoir l'avantage de passer le premier à la porte. La petite vanité de son ancien patron fit que Julien marcha sur les pieds du marquis, et lui fit beaucoup de mal à cause de sa goutte. « Ah! il est balourd par-dessus le marché », se dit celui-ci. Il le présenta à une femme de haute taille et d'un aspect imposant. C'était la marquise. Julien lui trouva l'air impertinent, un peu comme M^{me} de Maugiron, la sous-préfète de l'arrondissement de Verrières, quand elle assistait au dîner de la Saint-Charles. Un peu troublé de l'extrême magnificence du salon, Julien n'entendit pas ce que disait M. de La Mole. La marquise daigna à peine le regarder. Il y avait quelques hommes parmi lesquels Julien reconnut avec un plaisir indicible le jeune évêque d'Agde, qui avait daigné lui parler quelques mois auparavant à la cérémonie de Bray-le-Haut. Ce jeune prélat fut effrayé sans doute des yeux tendres que fixait sur lui la timidité de Julien, et ne se soucia point de reconnaître ce provincial¹⁽²⁾.

1. Dans tout ce chapitre Stendhal se souvient surtout de ses débuts à Paris, de ses timidités, de ses humiliations, de son ennui; peut-être aussi du roman de Picard, *l'Honnête homme* (t. 1^{er}

Les hommes réunis dans ce salon semblèrent à Julien avoir quelque chose de triste et de contraint; on parle bas à Paris, et l'on n'exagère pas les petites choses.

Un joli jeune homme, avec des moustaches, très pâle et très élancé, entra vers les six heures et demie; il avait une tête fort petite.

— Vous vous ferez toujours attendre, dit la marquise, à laquelle il baisait la main.

Julien comprit que c'était le comte de La Mole. Il le trouva charmant dès le premier abord*(3).

« Est-il possible, se dit-il, que ce soit là l'homme dont les plaisanteries offensantes doivent me chasser de cette maison! »

A force d'examiner le comte Norbert, Julien remarqua qu'il était en bottes et en éperons. « Et moi je dois être en souliers, apparemment comme inférieur. » On se mit à table. Julien entendit la marquise qui disait un mot sévère, en élevant un peu la voix. Presque en même temps il aperçut une jeune personne, extrêmement blonde et fort bien faite, qui vint s'asseoir vis-à-vis de lui. Elle ne lui plut point; cependant, en la regardant attentivement, il pensa qu'il n'avait jamais vu des yeux aussi beaux; mais ils annonçaient une grande froideur d'âme. Par la suite, Julien trouva qu'ils avaient l'expression de l'ennui qui examine, mais qui se souvient de l'obligation d'être imposant. « M^{me} de Rênal avait cependant de bien beaux yeux, se disait-il, le monde lui en faisait compliment; mais ils n'avaient rien de commun avec ceux-ci. » Julien n'avait pas assez d'usage pour distinguer que c'était du feu de la saillie que brillaient de temps en temps les yeux de M^{lle} Mathilde, c'est ainsi qu'il l'entendit nommer. Quand les yeux de M^{me} de Rênal s'animaient, c'était du feu des passions, ou par l'effet d'une indignation généreuse au récit de quelque action méchante. Vers la fin du repas, Julien trouva un mot pour exprimer le genre de beauté des yeux de M^{lle} de La Mole : « Ils sont scintillants », se dit-il. Du reste, elle ressemblait cruellement à sa mère, qui lui déplaisait de

chap. XI : l'entrée de Georges Dercy chez le duc de ***). Il met en épigraphe une phrase de Kant : « Souvenir ridicule et touchant le premier salon où à dix-huit ans l'on a paru seul et sans appui le regard d'une femme suffisait pour m'intimider. Plus je voulais plaire, plus je devenais gauche. Je me faisais de tout les idées les plus fausses; ou je me livrais sans motifs, ou je voyais dans un homme un ennemi parce qu'il m'avait regardé d'un air grave. Mais alors, au milieu des affreux malheurs de ma timidité, qu'un beau jour était beau! »

plus en plus, et il cessa de la regarder⁽⁴⁾. En revanche, le comte Norbert lui semblait admirable de tous points. Julien était tellement séduit qu'il n'eut pas l'idée d'en être jaloux et de le haïr, parce qu'il était plus riche et plus noble que lui.

Julien trouva que le marquis avait l'air de s'ennuyer¹.

Vers le second service, il dit à son fils : — Norbert, je te demande tes bontés pour M. Julien Sorel que je viens de prendre à mon état-major, et dont je prétends faire un homme, si *cella* se peut.

— C'est mon secrétaire, dit le marquis à son voisin, et il écrit *cela* avec deux *ll*.

Tout le monde regarda Julien, qui fit une inclination de tête un peu trop marquée à Norbert; mais en général on fut content de son regard.

Il fallait que le marquis eût parlé du genre d'éducation que Julien avait reçue car un des convives l'attaqua sur Horace : « C'est précisément en parlant d'Horace que j'ai réussi auprès de l'évêque de Besançon, se dit Julien, apparemment qu'ils ne connaissent que cet auteur. » A partir de cet instant, il fut maître de lui. Ce mouvement fut rendu facile, parce qu'il venait de décider que M^{lle} de La Mole ne serait jamais une femme à ses yeux. Depuis le séminaire, il mettait les hommes au pis, et se laissait difficilement intimider par eux. Il eût joui de tout son sang-froid, si la salle à manger eût été meublée avec moins de magnificence. C'était, dans le fait, deux glaces de huit pieds de haut chacune, et dans lesquelles il regardait quelquefois son interlocuteur en parlant d'Horace, qui lui imposaient encore. Ses phrases n'étaient pas trop longues pour un provincial. Il avait de beaux yeux, dont la timidité tremblante

1. En racontant l'entrée de Julien Sorel à l'hôtel de La Mole, Stendhal se souvient certainement des premiers mois qu'il avait passés à Paris chez les Daru. Cf. *Vie de Henri Brûlard* (chap. XXXIX, *passim*) : « C'est dans ce salon et dans cette salle à manger que j'ai cruellement souffert, en recevant cette éducation *des autres* ; là je frémisais en songeant à la nécessité de donner la main à M^{lle} Sophie ou à M^{me} Cambon ou à M^{me} Le Brun ou à M^{me} Daru elle-même, pour aller à table... Je me trouvais inférieur et gauche en tout dans une société que je trouvais triste et maussade ; qu'aurait-ce été dans un salon aimable !... Je ne conçois pas aujourd'hui comment je ne devins pas fou du 10 novembre 1799 au 20 août à peu près, que je partis pour Genève... Je me figurais la société uniquement et absolument par les *Mémoires secrets* de Duclos, les trois ou sept volumes de Saint-Simon alors publiés, et les romans... Je mourais de contrainte, de désappointement, de mécontentement de moi-même... »

ou heureuse, quand il avait bien répondu, redoublait l'éclat. Il fut trouvé agréable. Cette sorte d'examen jetait un peu d'intérêt dans un dîner grave. Le marquis engagea, par un signe, l'interlocuteur de Julien à le pousser vivement. « Serait-il possible qu'il sût quelque chose ! » pensait-il.

Julien répondit en inventant ses idées, et perdit assez de sa timidité pour montrer, non pas de l'esprit, chose impossible à qui ne sait pas la langue dont on se sert à Paris, mais il eut des idées nouvelles quoique présentées sans grâce ni à propos, et l'on vit qu'il savait parfaitement le latin.

L'adversaire de Julien était un académicien des Inscriptions, qui, par hasard, savait le latin; il trouva en Julien un très bon humaniste, n'eut plus la crainte de le faire rougir, et chercha réellement à l'embarrasser. Dans la chaleur du combat, Julien oublia enfin l'ameublement magnifique de la salle à manger, il en vint à exposer sur les poètes latins des idées que l'interlocuteur n'avait lues nulle part. En honnête homme, il en fit honneur au jeune secrétaire. Par bonheur, on entama une discussion sur la question de savoir si Horace a été pauvre ou riche; un homme aimable, voluptueux et insouciant, faisant des vers pour s'amuser, comme Chapelle¹, l'ami de Molière et de La Fontaine; ou un pauvre diable de poète lauréat, suivant la cour et faisant des odes pour le jour de naissance du roi, comme Southey², l'accusateur de lord Byron³. On parla de l'état de la société sous Auguste et sous George IV; aux deux époques l'aristocratie était toute-puissante; mais à Rome, elle se voyait arracher le pouvoir par Mécène, qui n'était que simple chevalier; et en Angleterre elle avait réduit George IV à peu près à l'état d'un doge de Venise. Cette discussion sembla tirer le marquis de l'état de torpeur où l'ennui le plongeait au commencement du dîner.

Julien ne comprenait rien à tous les noms modernes, comme Southey, lord Byron, George IV, qu'il entendait prononcer pour la première fois. Mais il n'échappa à personne que toutes les fois qu'il était question de faits passés à Rome, et dont la connaissance pouvait se déduire des

1. Claude Luillier, dit Chapelle (1626-1686), ami de Boileau, de Molière et de La Fontaine, joyeux épicurien, écrivit en collaboration avec Bachaumont un assez amusant *Voyage en Languedoc et en Provence* (1656); 2. Robert Southey, poète, historien et critique (1774-1843). Il fut poète lauréat et pensionné en 1813; 3. Pour les jugements de Stendhal sur Byron, cf. notre édition de *Racine et Shakespeare* (pp. 91-92).

œuvres d'Horace, de Martial, de Tacite, etc., il avait une incontestable supériorité. Julien s'empara sans façon de plusieurs idées qu'il avait apprises de l'évêque de Besançon, dans la fameuse discussion qu'il avait eue avec ce prélat; ce ne furent pas les moins goûtées*(5).

Lorsque l'on fut las de parler des poètes, la marquise, qui se faisait une loi d'admirer tout ce qui amusait son mari, daigna regarder Julien. « Les manières gauches de ce jeune abbé cachent peut-être un homme instruit », dit à la marquise l'académicien qui se trouvait près d'elle; et Julien entendit quelque chose. Les phrases toutes faites convenaient assez à l'esprit de la maîtresse de la maison; elle adopta celle-ci sur Julien, et se sut bon gré d'avoir engagé l'académicien à dîner. « Il a amusé M. de La Mole », pensait-elle*(6).

CHAPITRE III

Les Premiers Pas.

Le lendemain, de fort bonne heure, Julien faisait des copies de lettres dans la bibliothèque, lorsque M^{lle} Mathilde y entra par une petite porte de dégagement, fort bien cachée avec des dos de livres. Pendant que Julien admirait cette invention*(1), M^{lle} Mathilde paraissait fort étonnée et assez contrariée de le rencontrer là. Julien lui trouva en papillotes l'air dur, hautain et presque masculin. M^{lle} de La Mole avait le secret de voler des livres dans la bibliothèque de son père, sans qu'il y parût*(2). La présence de Julien rendait inutile sa course de ce matin, ce qui la contraria d'autant plus qu'elle venait chercher le second volume de *la Princesse de Babylone*, de Voltaire¹, digne complément d'une éducation éminemment monarchique et religieuse, chef-d'œuvre du Sacré-Cœur! Cette pauvre fille à dix-neuf ans, avait déjà besoin du piquant de l'esprit pour s'intéresser à un roman*(3).

Le comte Norbert parut dans la bibliothèque vers les trois heures; il venait étudier un journal, pour pouvoir parler politique le soir, et fut bien aise de rencontrer Julien,

1. *La Princesse de Babylone* est un conte de Voltaire (1768).

dont il avait oublié l'existence. Il fut parfait pour lui; il lui offrit de monter à cheval*(4).

— Mon père nous donne congé jusqu'au dîner.

Julien comprit ce *nous* et le trouva charmant*(5).

— Mon Dieu, monsieur le comte, dit Julien, s'il s'agissait d'abattre un arbre de quatre-vingts pieds de haut, de l'équarrir et d'en faire des planches, je m'en tirerais bien, j'ose le dire; mais monter à cheval, cela ne m'est pas arrivé six fois en ma vie.

— Eh bien! ce sera la septième, dit Norbert.

Au fond, Julien se rappelait l'entrée du roi de ***, à Verrières, et croyait monter à cheval supérieurement. Mais, en revenant du bois de Boulogne, au beau milieu de la rue du Bac, il tomba, en voulant éviter brusquement un cabriolet, et se couvrit de boue¹. Bien lui prit d'avoir deux habits. Au dîner, le marquis, voulant lui adresser la parole, lui demanda des nouvelles de sa promenade; Norbert se hâta de répondre en termes généraux.

— Monsieur le comte est plein de bontés pour moi, reprit Julien, je l'en remercie, et j'en sens tout le prix. Il a daigné me faire donner le cheval le plus doux et le plus joli; mais enfin il ne pouvait pas m'y attacher, et, faute de cette précaution, je suis tombé au beau milieu de cette rue si longue, près du pont.

M^{lle} Mathilde essaya en vain de dissimuler un éclat de rire, ensuite son indiscretion demanda des détails. Julien s'en tira avec beaucoup de simplicité; il eut de la grâce sans le savoir.

— J'augure bien de ce petit prêtre, dit le marquis à l'académicien; un provincial simple en pareille occurrence! c'est ce qui ne s'est jamais vu et ne se verra plus; et encore il raconte son malheur devant des *dames*! *(6)

Julien mit tellement les auditeurs à leur aise sur son infortune, qu'à la fin du dîner, lorsque la conversation générale eut pris un autre cours, M^{lle} Mathilde faisait des questions à son frère sur les détails de l'événement malheureux. Ses questions se prolongeant et Julien rencontrant ses yeux plusieurs fois, il osa répondre directement, quoiqu'il ne fût pas interrogé et tous trois finirent par rire, comme

1. Pareille mésaventure arrive à Lucien Leuwen, à son arrivée à Nancy, sous les fenêtres de M^{me} de Chasteller. L'importance que Stendhal donne à cet incident montre qu'ici encore il utilise certainement un souvenir personnel.

auraient pu faire trois jeunes habitants d'un village au fond d'un bois⁽⁷⁾.

Le lendemain, Julien assista à deux cours de théologie, et revint ensuite transcrire une vingtaine de lettres. Il trouva établi, près de lui, dans la bibliothèque, un jeune homme mis avec beaucoup de soin, mais la tournure était mesquine et la physionomie celle de l'envie.

Le marquis entra. — Que faites-vous ici, monsieur Tanbeau? dit-il au nouveau venu, d'un ton sévère.

— Je croyais..., reprit le jeune homme en souriant bassement.

— Non, monsieur, vous *ne croyiez pas*. Ceci est un essai, mais il est malheureux.

Le jeune Tanbeau se leva furieux et disparut. C'était un neveu de l'académicien ami de M^{me} de La Mole; il se destinait aux lettres. L'académicien avait obtenu que le marquis le prendrait pour secrétaire. Tanbeau, qui travaillait dans une chambre écartée, ayant su la faveur dont Julien était l'objet, voulut la partager, et le matin il était venu établir son écritoire dans la bibliothèque.

A quatre heures Julien osa, après un peu d'hésitation, paraître chez le comte Norbert. Celui-ci allait monter à cheval, et fut embarrassé, car il était parfaitement poli.

— Je pense, dit-il à Julien, que bientôt vous irez au manège et après quelques semaines je serai ravi de monter à cheval avec vous.

— Je voulais avoir l'honneur de vous remercier des bontés que vous avez eues pour moi; croyez, monsieur, ajouta Julien d'un air fort sérieux, que je sens tout ce que je vous dois. Si votre cheval n'est pas blessé par suite de ma maladresse d'hier, et s'il est libre, je désirerais le monter ce matin⁽⁸⁾.

— Ma foi, mon cher Sorel, à vos risques et périls. Supposez que je vous ai fait toutes les objections que réclame la prudence; le fait est qu'il est quatre heures, nous n'avons pas de temps à perdre.

Une fois qu'il fut à cheval : — Que faut-il faire pour ne pas tomber? dit Julien au jeune comte.

— Bien des choses, répondit Norbert en riant aux éclats : par exemple, tenir le corps en arrière.

Julien prit le grand trot. On était sur la place Louis XVI.

— Ah! jeune téméraire, dit Norbert, il y a trop de voi-

tures, et encore menées par des imprudents! Une fois par terre, leurs tilburys vont vous passer sur le corps; ils n'iront pas risquer de gâter la bouche de leur cheval en l'arrêtant tout court.

Vingt fois Norbert vit Julien sur le point de tomber; mais enfin la promenade finit sans accident. En rentrant, le jeune comte dit à sa sœur :

— Je vous présente un hardi casse-cou.

A dîner, parlant à son père, d'un bout de la table à l'autre, il rendit justice à la hardiesse de Julien; c'était tout ce qu'on pouvait louer dans sa façon de monter à cheval. Le jeune comte avait entendu le matin les gens qui parlaient les chevaux dans la cour prendre texte de la chute de Julien pour se moquer de lui outrageusement.

Malgré tant de bonté, Julien se sentit bientôt parfaitement isolé au milieu de cette famille. Tous les usages lui semblaient singuliers, et il manquait à tous. Ses bévues faisaient la joie des valets de chambre.

L'abbé Pirard était parti pour sa cure. « Si Julien est un faible roseau, qu'il périclisse; si c'est un homme de cœur, qu'il se tire d'affaire tout seul », pensait-il¹.

CHAPITRE IV

L'Hôtel de La Mole.

Si tout semblait étrange à Julien, dans le noble salon de l'hôtel de La Mole, ce jeune homme, pâle et vêtu de noir, semblait à son tour fort singulier aux personnes qui daignaient le remarquer. M^{me} de La Mole proposa à son mari de l'envoyer en mission les jours où l'on avait à dîner certains personnages.

— J'ai envie de pousser l'expérience jusqu'au bout, répondit le marquis. L'abbé Pirard prétend que nous avons tort de briser l'amour-propre des gens que nous admettons auprès de nous. *On ne s'appuie que sur ce qui résiste*, etc. Celui-ci n'est inconvenant que par sa figure inconnue, c'est du reste un sourd-muet⁽¹⁾.

1. C'est un principe de l'abbé Pirard. Cf. t. I^{er}, chap. XXIX : « Le principe invariable du sévère janséniste Pirard était : un homme a-t-il du mérite à vos yeux, mettez obstacle à tout ce qu'il désire, à tout ce qu'il entreprend. Si le mérite est réel, il saura bien renverser ou tourner les obstacles ».

« Pour que je puisse m'y reconnaître, il faut, se dit Julien, que j'écrive les noms et un mot sur le caractère des personnages que je vois arriver dans ce salon¹. »

Il plaça en première ligne cinq ou six amis de la maison, qui lui faisaient la cour à tout hasard, le croyant protégé par un caprice du marquis. C'étaient de pauvres hères, plus ou moins plats; mais, il faut le dire à la louange de cette classe d'hommes telle qu'on la trouve aujourd'hui dans les salons de l'aristocratie, ils n'étaient pas plats également pour tous. Tel d'entre eux se fût laissé malmener par le marquis, qui se fût révolté contre un mot dur à lui adressé par M^{me} de La Mole.

Il y avait trop de fierté et trop d'ennui au fond du caractère des maîtres de la maison; ils étaient trop accoutumés à outrager, pour se désennuyer, pour qu'ils pussent espérer de vrais amis. Mais, excepté les jours de pluie, et dans les moments d'ennui féroce, qui étaient rares, on les trouvait toujours d'une politesse parfaite.

Si les cinq ou six complaisants qui témoignaient une amitié si paternelle à Julien eussent déserté l'hôtel de La Mole, la marquise eût été exposée à de grands moments de solitude; et, aux yeux des femmes de ce rang, la solitude est affreuse : c'est l'emblème de la *disgrâce*.

Le marquis était parfait pour sa femme; il veillait à ce que son salon fût suffisamment garni; non pas de pairs, il trouvait ses nouveaux collègues pas assez nobles pour venir chez lui comme amis, pas assez amusants pour y être admis comme subalternes^{*(2)}.

Ce ne fut que bien plus tard que Julien pénétra ces secrets. La politique dirigeante qui fait l'entretien des maisons bourgeoises n'est abordée, dans celles de la classe du marquis, que dans les instants de détresse.

Tel est encore, même dans ce siècle ennuyé, l'empire de la nécessité de s'amuser que, même les jours de dîners, à peine le marquis avait-il quitté le salon, tout le monde prenait la fuite. Pourvu qu'on ne plaisantât ni de Dieu, ni des prêtres, ni du roi, ni des gens en place, ni des artistes protégés par la cour, ni de tout ce qui est établi; pourvu qu'on ne dît du bien ni de Béranger, ni des journaux de l'opposition, ni de Voltaire, ni de Rousseau, ni de tout ce

1. Stendhal avait lui-même l'habitude de noter ce qu'il remarquait du caractère des gens.

qui se permet un peu de franc-parler; pourvu surtout qu'on ne parlât jamais politique, on pouvait librement raisonner de tout¹.

Il n'y a pas de cent mille écus de rente ni de cordon bleu qui puissent lutter contre une telle charte de salon. La moindre idée vive semblait une grossièreté². Malgré le bon ton, la politesse parfaite, l'envie d'être agréable, l'ennui se lisait sur tous les fronts. Les jeunes gens qui venaient rendre des devoirs, ayant peur de parler de quelque chose qui fût soupçonner une pensée, ou de trahir quelque lecture prohibée, se taisaient après quelques mots bien élégants sur Rossini et le temps qu'il faisait³(3).

Julien observa que la conversation était ordinairement maintenue vivante par deux vicomtes et cinq barons que M. de La Mole avait connus dans l'émigration. Ces messieurs jouissaient de six à huit mille livres de rente³; quatre tenaient pour la *Quotidienne*, et trois pour la *Gazette de France*. L'un d'eux avait tous les jours à raconter quelque anecdote du Château, où le mot *admirable* n'était pas épargné. Julien remarqua qu'il avait cinq croix, les autres n'en avaient en général que trois.

En revanche, on voyait dans l'antichambre dix laquais en livrée, et toute la soirée on avait des glaces ou du thé tous les quarts d'heure; et, sur le minuit, une espèce de souper avec du vin de Champagne.

C'était la raison qui quelquefois faisait rester Julien jusqu'à la fin; du reste, il ne comprenait presque pas que l'on pût écouter sérieusement la conversation ordinaire de ce salon, si magnifiquement doré. Quelquefois il regardait les interlocuteurs, pour voir si eux-mêmes ne se moquaient pas de ce qu'ils disaient. « Mon M. de Maistre, que je sais par cœur, a dit cent fois mieux, pensait-il, et encore est-il bien ennuyeux. »

Julien n'était pas le seul à s'apercevoir de l'asphyxie morale.

1. Cette phrase rappelle, par l'idée et par le mouvement, un passage du monologue de Figaro (*le Mariage de Figaro*, acte V, scène III) : « ... On me dit que... pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité ni du culte, ni de la politique ni de la morale, ni des gens en place ni des corps en crédit, ni des autres spectacles ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs... »; 2. Stendhal met en épigraphe au chapitre V, une phrase tirée des *Amours du chevalier de Faublas*, le célèbre roman de Louvet de Couvrai (1787-1790) : « Une idée un peu vive y a l'air d'une grossièreté tant on y est accoutumé aux mots sans relief. Malheur à qui invente en parlant »; 3. Ces 6 000 francs de rente furent, toute sa vie, l'ambition de Stendhal. Il en parle souvent en particulier dans la *Vie de Henri Brûlard* : « En 1836, je désire avec passion 6 000 francs et ma liberté ».

Les uns se consolait en prenant force glaces ; les autres par le plaisir de dire tout le reste de la soirée : « Je sors de l'hôtel de La Mole, où j'ai su que la Russie, etc...*(4). »

Julien apprit, d'un des complaisants, qu'il n'y avait pas encore six mois que M^{me} de La Mole avait récompensé une assiduité de plus de vingt années en faisant préfet le pauvre baron Le Bourguignon, sous-préfet depuis la Restauration¹.

Ce grand événement avait retrempé le zèle de tous ces messieurs ; ils se seraient fâchés de bien peu de chose auparavant, ils ne se fâchèrent plus de rien. Rarement le manque d'égards était direct, mais Julien avait déjà surpris à table, deux ou trois petits dialogues brefs, entre le marquis et sa femme, cruels pour ceux qui étaient placés auprès d'eux. Ces nobles personnages ne dissimulaient pas le mépris sincère pour tout ce qui n'était pas issu de gens *montant dans les carrosses du roi*. Julien observa que le mot *croisade* était le seul qui donnât à leur figure l'expression du sérieux profond, mêlé de respect. Le respect ordinaire avait toujours une nuance de complaisance.

Au milieu de cette magnificence et de cet ennui, Julien ne s'intéressait à rien qu'à M. de La Mole*(5) ; il l'entendit avec plaisir protester un jour qu'il n'était pour rien dans l'avancement de ce pauvre Le Bourguignon. C'était une attention pour la marquise, Julien savait la vérité par l'abbé Pirard.

Un matin que l'abbé travaillait avec Julien, dans la bibliothèque du marquis, à l'éternel procès de Frilair :

— Monsieur, dit Julien tout à coup, dîner tous les jours avec M^{me} la marquise, est-ce un de mes devoirs, ou est-ce une bonté que l'on a pour moi ?

— C'est un honneur insigne ! reprit l'abbé, scandalisé. Jamais M. N..., l'académicien, qui depuis quinze ans fait une cour assidue, n'a pu l'obtenir pour son neveu M. Tanbeau.

— C'est pour moi, monsieur, la partie la plus pénible de mon emploi. Je m'ennuyais moins au séminaire. Je vois bâiller quelquefois jusqu'à M^{lle} de La Mole, qui pourtant

1. Dans la *Vie de Henri Brûlard*, Stendhal regrette qu'on ne lui ait pas conseillé l'assiduité dans les salons où il s'ennuyait : « Au bout de dix années de constance, ces salons, si vous les choisissez dans votre rang de la société, vous porteront à tout. L'essentiel est la constance : être un des fidèles tous les mardis. Voilà ce qui m'a éternellement manqué ».

doit être accoutumée à l'amabilité des amis de la maison. J'ai peur de m'endormir. De grâce, obtenez-moi la permission d'aller dîner à quarante sous dans quelque auberge obscure.

L'abbé, véritable parvenu, était fort sensible à l'honneur de dîner avec un grand seigneur⁽⁶⁾. Pendant qu'il s'efforçait de faire comprendre ce sentiment par Julien, un bruit léger leur fit tourner la tête. Julien vit M^{lle} de La Mole qui écoutait. Il rougit. Elle était venue chercher un livre et avait tout entendu; elle prit quelque considération pour Julien. « Celui-là n'est pas né à genoux, pensa-t-elle, comme ce vieil abbé. Dieu! qu'il est laid⁽⁷⁾. »

A dîner, Julien n'osait pas regarder M^{lle} de La Mole, mais elle eut la bonté de lui adresser la parole. Ce jour-là, on attendait beaucoup de monde, elle l'engagea à rester. Les jeunes filles de Paris n'aiment guère les gens d'un certain âge, surtout quand ils sont mis sans soin. Julien n'avait pas eu besoin de beaucoup de sagacité pour s'apercevoir que les collègues de M. Le Bourguignon, restés dans le salon, avaient l'honneur d'être l'objet ordinaire des plaisanteries de M^{lle} de La Mole. Ce jour-là, qu'il y eût ou non de l'affectation de sa part, elle fut cruelle pour les ennuyeux.

M^{lle} de La Mole était le centre d'un petit groupe qui se formait presque tous les soirs derrière l'immense bergère de la marquise. Là se trouvaient le marquis de Croisenois, le comte de Caylus, le vicomte de Luz et deux ou trois autres jeunes officiers amis de Norbert ou de sa sœur. Ces messieurs s'asseyaient sur un grand canapé bleu. A l'extrémité du canapé, opposée à celle qu'occupait la brillante Mathilde, Julien était placé silencieusement sur une petite chaise de paille assez basse. Ce poste modeste était envié par tous les complaisants; Norbert y maintenait décemment le jeune secrétaire de son père, en lui adressant la parole ou en le nommant une ou deux fois par soirée. Ce jour-là, M^{lle} de La Mole lui demanda quelle pouvait être la hauteur de la montagne sur laquelle est placée la citadelle de Besançon. Jamais Julien ne put dire si cette montagne était plus ou moins haute que Montmartre. Souvent il riait de grand cœur de ce qu'on disait dans ce petit groupe; mais il se sentait incapable de rien inventer de semblable. C'était comme une langue étrangère qu'il eût comprise et admirée, mais qu'il n'eût pu parler⁽⁸⁾...

Autour de Mathilde, les jeunes gens se moquent des familiers de l'hôtel de La Mole. Julien écoute avidement; il apprend à connaître ce qu'il peut y avoir dans le monde d'hypocrisie et de bassesse, mais le ton de la conversation l'irrite. « Peu sensible encore aux charmantes finesses d'une moquerie légère, pour rire d'une plaisanterie, il prétendait qu'elle fût fondée en raison. Il ne voyait dans les propos de ces jeunes gens que le ton de dénigrement général, et en était choqué. » Mais il se disait aussi : « Je n'ai pas vingt louis de rente, et je me suis trouvé côte à côte avec un homme qui a vingt louis de rente par heure, et l'on se moquait de lui... Une telle vue guérit de l'envie. »

RÉSUMÉ DES CHAPITRES V ET VI

Julien est devenu l'homme de confiance du marquis; il est chargé d'affaires importantes; à l'école de théologie on le considère comme un des élèves les plus distingués.

L'abbé Pirard l'introduit dans plusieurs maisons jansénistes : « Julien fut étonné; l'idée de la religion était invinciblement liée dans son esprit à celle d'hypocrisie et d'espoir de gagner de l'argent. Il admira ces hommes pieux et sévères qui ne songent pas au budget. Plusieurs jansénistes l'avaient pris en amitié et lui donnaient des conseils. Un monde nouveau s'ouvrait devant lui. Il connut chez les jansénistes un comte Altamira qui avait près de six pieds de haut, libéral condamné à mort dans son pays, et dévot. Cet étrange contraste, la dévotion et l'amour de la liberté, le frappa. »

... « Dès qu'il cessait de travailler, il était en proie à un ennui mortel; c'est l'effet desséchant de la politesse admirable, mais si mesurée, si parfaitement graduée suivant les positions, qui distingue la haute société. Un cœur un peu sensible voit l'artifice. »

... « Une sensibilité folle lui faisait commettre des milliers de gaucheries. Tous ses plaisirs étaient de précaution : il tirait le pistolet tous les jours, il était un des bons élèves des plus fameux maîtres d'armes. Dès qu'il pouvait disposer d'un instant, au lieu de l'employer à lire comme autrefois, il courait au manège et demandait les chevaux les plus vicieux. »

... « Le marquis le trouvait commode à cause de son travail obstiné, de son silence, de son intelligence, et peu à peu lui confia la suite de toutes les affaires un peu difficiles à débrouiller. Dans les moments où sa haute ambition lui laissait quelque relâche, le marquis faisait des affaires avec sagacité; à portée de savoir des nouvelles, il avait du bonheur à la Bourse. Il achetait des maisons, des bois; mais il prenait facilement de l'humeur. Il donnait des centaines de louis et plaidait pour des centaines de francs. Les hommes riches, qui ont le cœur haut, cherchent dans les affaires de l'amusement et non des résultats. »

Julien se bat en duel avec un jeune fat, le chevalier de Beauvoisis; il reçoit une balle dans le bras, mais il est charmé par la parfaite courtoisie et les propos enjoués du chevalier.

CHAPITRE VII

Une attaque de goutte.

... Depuis six semaines le marquis était retenu chez lui par une attaque de goutte.

M^{lle} de La Mole et sa mère étaient à Hyères, auprès de la mère de la marquise. Le comte Norbert ne voyait son père que des instants; ils étaient fort bien l'un pour l'autre, mais n'avaient rien à se dire. M. de La Mole, réduit à Julien, fut étonné de lui trouver des idées*(1). Il se faisait lire les journaux. Bientôt le jeune secrétaire fut en état de choisir les passages intéressants. Il y avait un journal nouveau que le marquis abhorrait; il avait juré de ne le jamais lire, et chaque jour en parlait. Julien riait et admirait la pauvreté du duel entre le pouvoir et une idée*(2). Cette petitesse du marquis lui rendait tout le sang-froid qu'il était tenté de perdre en passant des soirées tête-à-tête avec un si grand seigneur. Le marquis irrité contre le temps présent, se fit lire Tite-Live; la traduction improvisée sur le texte latin l'amusait.

Un jour le marquis dit avec ce ton de politesse excessive qui souvent impatientait Julien :

— Permettez, mon cher Sorel, que je vous fasse cadeau d'un habit bleu : quand il vous conviendra de le prendre et de venir chez moi, vous serez, à mes yeux, le frère cadet du comte de Retz, c'est-à-dire le fils de mon ami le vieux duc.

Julien ne comprenait pas trop de quoi il s'agissait; le soir même il essaya une visite en habit bleu. Le marquis le traita comme un égal. Julien avait un cœur digne de sentir la vraie politesse, mais il n'avait pas d'idée des nuances. Il eût juré, avant cette fantaisie du marquis, qu'il était impossible d'être reçu par lui avec plus d'égards. « Quel admirable talent! » se dit Julien; quand il se leva pour sortir, le marquis lui fit des excuses de ne pouvoir l'accompagner à cause de sa goutte*(3).

Cette idée singulière occupa Julien : « Se moquerait-il

de moi? » pensa-t-il. Il alla demander conseil à l'abbé Pirard qui, moins poli que le marquis, ne lui répondit qu'en sifflant et parlant d'autre chose*(4). Le lendemain matin Julien se présenta au marquis, en habit noir, avec son portefeuille et ses lettres à signer. Il en fut reçu à l'ancienne manière. Le soir en habit bleu, ce fut un ton tout différent et absolument aussi poli que la veille.

— Puisque vous ne vous ennuyez pas trop dans les visites que vous avez la bonté de faire à un pauvre vieillard malade, lui dit le marquis, il faudrait lui parler de tous les petits incidents de votre vie, mais franchement et sans songer à autre chose qu'à raconter clairement et d'une façon amusante. Car il faut s'amuser, continua le marquis, il n'y a que cela de réel dans la vie. Un homme ne peut pas me sauver la vie à la guerre tous les jours, ou me faire tous les jours cadeau d'un million; mais si j'avais Rivarol, ici, auprès de ma chaise longue, tous les jours il m'ôterait une heure de souffrances et d'ennui. Je l'ai beaucoup vu à Hambourg, pendant l'émigration¹.

Et le marquis conta à Julien les anecdotes de Rivarol avec les Hambourgeois, qui s'associaient quatre pour comprendre un bon mot.

M. de La Mole, réduit à la société de ce petit abbé, voulut l'émoustiller. Il piqua d'honneur l'orgueil de Julien. Puisqu'on lui demandait la vérité, Julien résolut de tout dire; mais en taisant deux choses : son admiration fanatique pour un nom qui donnait de l'humeur au marquis, et la parfaite incrédulité qui n'allait pas trop bien à un futur curé. Sa petite affaire avec le chevalier de Beauvoisis arriva fort à propos. Le marquis rit aux larmes de la scène dans le café de la rue Saint-Honoré, avec le cocher qui l'accablait d'injures sales. Ce fut l'époque d'une franchise parfaite dans les relations entre le maître et le protégé.

M. de La Mole s'intéressa à ce caractère singulier. Dans les commencements, il caressait les ridicules de Julien, afin d'en jouir; bientôt il trouva plus d'intérêt à corriger tout doucement les fausses manières de voir de ce jeune homme. « Les autres provinciaux qui arrivent à Paris

1. Rivarol (1753-1801), d'origine piémontaise et auteur du *Discours sur l'Universalité de la langue française* (1784). Pendant la Révolution, il mit son talent d'écrivain et de journaliste au service de la Cour, émigra en 1792 et vécut à Bruxelles, à Londres, à Hambourg et finalement à Berlin.

admirent tout, pensait le marquis; celui-ci hait tout. Ils ont trop d'affectation, lui n'en a pas assez, et les sots le prennent pour un sot. »

L'attaque de goutte fut prolongée par les grands froids de l'hiver et dura plusieurs mois.

« On s'attache bien à un bel épagueul, se disait le marquis, pourquoi ai-je tant de honte de m'attacher à ce petit abbé? il est original. Je le traite comme un fils, eh bien! où est l'inconvénient? Cette fantaisie, si elle dure, me coûtera un diamant de cinq cents louis dans mon testament*(5). »

Une fois que le marquis eut compris le caractère ferme de son protégé, chaque jour il le chargeait de quelque nouvelle affaire*(6).

Julien remarqua avec effroi qu'il arrivait à ce grand seigneur de lui donner des décisions contradictoires sur le même objet.

Ceci pouvait le compromettre gravement. Julien ne travailla plus avec le marquis sans apporter un registre sur lequel il écrivait les décisions, et le marquis les paraphait. Julien avait pris un commis qui transcrivait les décisions relatives à chaque affaire sur un registre particulier. Ce registre recevait aussi la copie de toutes les lettres.

Cette idée sembla d'abord le comble du ridicule et de l'ennui. Mais, en moins de deux mois, le marquis en sentit les avantages. Julien lui proposa de prendre un commis sortant de chez un banquier, et qui tiendrait en partie double le compte de toutes les recettes et de toutes les dépenses des terres que Julien était chargé d'administrer.

Ces mesures éclaircirent tellement aux yeux du marquis ses propres affaires qu'il put se donner le plaisir d'entreprendre deux ou trois nouvelles spéculations sans le secours de son prête-nom, qui le volait.

— Prenez trois mille francs pour vous, dit-il un jour à son jeune ministre.

— Monsieur, ma conduite peut être calomniée.

— Que vous faut-il donc? reprit le marquis avec humeur.

— Que vous veuillez bien prendre un arrêté et l'écrire de votre main sur le registre; cet arrêté me donnera une somme de trois mille francs. Au reste, c'est M. l'abbé Pirard qui a eu l'idée de toute cette comptabilité*(7).

Le marquis, avec la mine ennuyée du marquis de Mon-

cade écoutant les comptes de M. Poisson, son intendant, écrivit la décision¹.

Le soir, lorsque Julien paraissait en habit bleu, il n'était jamais question d'affaires. Les bontés du marquis étaient si flatteuses pour l'amour-propre toujours souffrant de notre héros, que bientôt, malgré lui, il éprouva une sorte d'attachement pour ce vieillard aimable. Ce n'est pas que Julien fût sensible, comme on l'entend à Paris; mais ce n'était pas un monstre, et personne, depuis la mort du vieux chirurgien-major, ne lui avait parlé avec tant de bonté. Il remarquait avec étonnement que le marquis avait pour son amour-propre des ménagements de politesse qu'il n'avait jamais trouvés chez le vieux chirurgien. Il comprit enfin que le chirurgien était plus fier de sa croix que le marquis de son cordon bleu. Le père du marquis était un grand seigneur.

Un jour, à la fin d'une audience du matin, en habit noir et pour les affaires, Julien amusa le marquis, qui le retint deux heures, et voulut absolument lui donner quelques billets de banque que son prête-nom venait de lui apporter de la Bourse.

— J'espère, monsieur le marquis, ne pas m'écarter du profond respect que je vous dois en vous suppliant de me permettre un mot.

— Parlez, mon ami.

— Que monsieur le marquis daigne souffrir que je refuse ce don. Ce n'est pas à l'homme en habit noir qu'il est adressé, et il gâterait tout à fait les façons que l'on a la bonté de tolérer chez l'homme en habit bleu.

Il salua avec beaucoup de respect et sortit sans regarder.

Ce trait amusa le marquis⁽⁸⁾. Il le conta le soir à l'abbé Pirard.

— Il faut que je vous avoue enfin une chose, mon cher abbé. Je connais la naissance de Julien, et je vous autorise à ne pas me garder le secret sur cette confidence.

« Son procédé de ce matin est noble, pensa le marquis, et moi je l'ennoblis. »

Quelque temps après, le marquis put enfin sortir.

— Allez passer deux mois à Londres, dit-il à Julien. Les courriers extraordinaires et autres vous porteront les

1. Le marquis de Mencade est un personnage de *l'École des bourgeois*, comédie d'Allainval (1728). Cf. *Racine et Shakespeare* (éd. Larousse, p. 32, note 2).

lettres reçues par moi avec mes notes. Vous ferez les réponses et me les renverrez en mettant chaque lettre dans sa réponse. J'ai calculé que le retard ne sera que de cinq jours^{1*}(9).

En courant la poste sur la route de Calais, Julien s'étonnait de la futilité des prétendues affaires pour lesquelles on l'envoyait.

Nous ne dirons point avec quel sentiment de haine et presque d'horreur il toucha le sol anglais. On connaît sa folle passion pour Bonaparte. Il voyait dans chaque officier un sir Hudson Lowe, dans chaque grand seigneur un lord Bathurst, ordonnant les infamies de Sainte-Hélène et en recevant la récompense par dix années de ministère².

A Londres il connut enfin la haute fatuité. Il s'était lié avec de jeunes seigneurs russes qui l'initiaient.

— Vous êtes prédestiné, mon cher Sorel, lui disaient-ils, vous avez naturellement cette mine froide et à *mille lieues de la sensation présente*, que nous cherchons tant à nous donner³.

— Vous n'avez pas compris votre siècle, lui disait le prince Korasoff : *faites toujours le contraire de ce qu'on attend de vous*⁴(10). Voilà, d'honneur, la seule religion de l'époque; ne soyez ni fou, ni affecté, car alors on attendrait de vous des folies et des affectations, et le précepte ne serait plus accompli.

Julien se couvrit de gloire un jour dans le salon du duc de Fitz-Folke, qui l'avait engagé à dîner, ainsi que le prince Korasoff. On attendit pendant une heure. La façon dont Julien se conduisit au milieu des vingt personnes qui attendaient est encore citée parmi les jeunes secrétaires d'ambassade à Londres. Sa mine fut impayable.

Il voulut voir, malgré les plaisanteries des dandys (11) ses amis, le célèbre Philippe Vane, le seul philosophe que l'Angleterre ait eu depuis Locke. Il le trouva achevant sa septième année de prison. « L'aristocratie ne badine pas en ce pays-ci, pensa Julien; de plus, Vane est déshonoré, vilipendé, etc. »

1. Stendhal utilise dans les deux pages qui suivent les souvenirs de ses voyages en Angleterre, en particulier de celui qu'il fit en 1821 et qu'il raconte dans ses *Souvenirs d'égotisme* (chap. vi); 2. « Les Anglais, dit Stendhal dans ses *Souvenirs d'égotisme*, sont le peuple du monde le plus obtus, le plus barbare. C'est au point que je leur pardonne les infamies de Sainte-Hélène. Ils ne les sentaient pas... »; 3. Il y a d'autre part, dans les *Souvenirs d'égotisme*, cette phrase : « ... Mon extrême dégoût de tout ce dont je parlais me donna apparemment cet air malheureux sans lequel on n'est pas considéré en Angleterre ».

Julien le trouva gaillard; la rage de l'aristocratie le désenuyait. « Voilà, se dit Julien en sortant de prison, le seul homme gai que j'aie vu en Angleterre. »

— *L'idée la plus utile aux tyrans est celle de Dieu*, lui avait dit Vane.....

Nous supprimons le reste du système comme *cynique*.

A son retour : — Quelle idée amusante m'apportez-vous d'Angleterre? lui dit M. de La Mole... Il se taisait. — Quelle idée apportez-vous, amusante ou non? reprit le marquis vivement.

— Primo, dit Julien, l'Anglais le plus sage est fou une heure par jour, il est visité par le démon du suicide, qui est le dieu du pays;

2^o, l'esprit et le génie perdent vingt-cinq pour cent de leur valeur en débarquant en Angleterre;

3^o, rien au monde n'est beau, admirable, attendrissant comme les paysages anglais¹.

— A mon tour, dit le marquis :

Primo, pourquoi allez-vous dire, au bal chez l'ambassadeur de Russie, qu'il y a en France trois cent mille jeunes gens de vingt-cinq ans qui désirent passionnément la guerre? Croyez-vous que cela soit obligeant pour les rois?

— On ne sait comment faire en parlant à nos grands diplomates, dit Julien. Ils ont la manie d'ouvrir des discussions sérieuses. Si l'on s'en tient aux lieux communs des journaux, on passe pour un sot. Si l'on se permet quelque chose de vrai et de neuf, ils sont étonnés, ne savent que répondre, et le lendemain matin, à sept heures, ils vous font dire par le premier secrétaire d'ambassade qu'on a été inconvenant.

— Pas mal, dit le marquis en riant. Au reste, je parle monsieur l'homme profond, que vous n'avez pas deviné ce que vous êtes allé faire en Angleterre.

— Pardonnez-moi, reprit Julien; j'y ai été pour dîner une fois la semaine chez l'ambassadeur du roi, qui est le plus poli des hommes*(12).

1. Stendhal admirait beaucoup les paysages anglais : « J'allais souvent à Richmond. Cette fameuse terrasse offre le même mouvement de terrain que Saint-Germain-en-Laye. Mais la vue plonge de moins haut peut-être, sur des prés d'une charmante verdure parsemée de grands arbres vénérables par leur antiquité... Rien n'est égal à cette fraîcheur du vert en Angleterre et à la beauté de ces arbres... La vue de Richmond, celle de Windsor, me rappelaient ma chère Lombardie, les monts de Brianza, Desio, Como, la Cadenabbia, le sanctuaire de Varese, beaux pays où se sont placés mes beaux jours » (*Souvenirs d'égotisme*, éd. Du Divan, p. 95).

— Vous êtes allé chercher la croix que voilà, lui dit le marquis. Je ne veux pas vous faire quitter votre habit noir, et je suis accoutumé au ton plus amusant que j'ai pris avec l'homme portant l'habit bleu. Jusqu'à nouvel ordre entendez bien ceci : quand je verrai cette croix, vous serez le fils cadet de mon ami le duc de Retz, qui, sans s'en douter, est depuis six mois employé dans la diplomatie. Remarquez, ajouta le marquis d'un air fort sérieux, et coupant court aux actions de grâces, que je ne veux point vous sortir de votre état. C'est toujours une faute et un malheur pour le protecteur comme pour le protégé. Quand mes procès vous ennuieront, ou que vous ne me conviendrez plus, je demanderai pour vous une bonne cure, comme celle de notre ami l'abbé Pirard; et *rien de plus*, ajouta le marquis d'un ton fort sec*(13)

Cette croix mit à l'aise l'orgueil de Julien*(14); il parla beaucoup plus. Il se crut moins souvent offensé et pris de mire par ces propos, susceptibles de quelque explication peu polie, et qui, dans une conversation animée, peuvent échapper à tout le monde*(15).....

Comme on sait que Julien Sorel a la confiance du marquis, on vient solliciter son appui. C'est ainsi qu'il reçoit la visite de Valenod, candidat à la députation, et fait donner le bureau de loterie de Verrières à un hypocrite qu'il méprise.

Mais à peine la nomination faite, « Julien apprit que cette place avait été demandée par la députation du département pour M. Gros, le célèbre géomètre : cet homme généreux n'avait que quatorze cents francs de rente, et chaque année prêtait six cents francs au titulaire qui venait de mourir, pour l'aider à élever sa famille. Julien fut étonné de ce qu'il avait fait. — Cette famille du mort, comment vit-elle aujourd'hui? Cette idée lui serra le cœur. Ce n'est rien se dit-il; il faudra en venir à bien d'autres injustices, si je veux parvenir, et encore, savoir les cacher sous de belles paroles sentimentales. »

CHAPITRE VIII

Quelle est la décoration qui distingue?

Julien, revenant d'une des terres de M. de La Mole, trouve à l'hôtel la marquise et sa fille qui arrivent d'Hyères. « Julien était un dandy maintenant, et comprenait l'art de vivre à Paris. Il fut d'une froideur parfaite envers M^{lle} de La Mole*(1). Il parut n'avoir gardé aucun souvenir des temps où elle lui demandait si gaiement

des détails sur sa manière de tomber de cheval avec grâce. M^{lle} de La Mole le trouva grandi et pâli. Sa taille, sa tournure n'avaient plus rien du provincial; il n'en était pas ainsi de sa conversation : on y remarquait encore trop de sérieux, trop de positif. Malgré ces qualités raisonnables, grâce à son orgueil, elle n'avait rien de subalterne; on sentait seulement qu'il regardait encore trop de choses comme importantes. Mais on voyait qu'il était homme à soutenir son dire. »

Tout maintenant paraît à Mathilde médiocre et triste dans la vie qu'elle mène à l'hôtel de La Mole; elle se sent supérieure à son entourage et s'ennuie. Julien seul l'intéresse parce qu'il ne ressemble pas aux autres.

Comme elle est invitée à un grand bal, elle le prie d'y venir, mais d'un ton assez sec*(2). Julien se croit traité en domestique et en est irrité. « Que cette grande fille me déplait, pensa-t-il... Elle outre toutes les modes; sa robe lui tombe des épaules... Elle est encore plus pâle qu'avant son voyage... Quels cheveux sans couleur, à force d'être blonds! on dirait que le jour passe à travers!... Que de hauteur dans cette façon de saluer, dans ce regard! quels gestes de reine! »

Cependant dès qu'il arrive à l'hôtel de Retz, il est émerveillé par le luxe et par l'élégance des salons*(3), et étonné par les admirations qui entourent Mathilde.

..... La porte fut dégagée, Julien put entrer.

« Puisqu'elle passe pour si remarquable aux yeux de ces poupées, elle vaut la peine que je l'étudie, pensa-t-il. Je comprendrai quelle est la perfection pour ces gens-là. »

Comme il la cherchait des yeux, Mathilde le regarda. « Mon devoir m'appelle », se dit Julien; mais il n'y avait plus d'humeur que dans son expression. La curiosité le faisait avancer avec un plaisir que la robe, fort basse des épaules de Mathilde augmenta bien vite, à la vérité, d'une manière peu flatteuse pour son amour-propre. « Sa beauté a de la jeunesse », pensa-t-il*(4).

Cinq ou six jeunes gens, parmi lesquels Julien reconnut ceux qu'il avait entendus à la porte, étaient entre elle et lui.

— Vous, monsieur, qui avez été ici tout l'hiver, lui dit-elle, n'est-il pas vrai que ce bal est le plus joli de la saison?

Il ne répondait pas.

— Ce quadrille de Coulon¹ me semble admirable; et ces dames le dansent d'une façon parfaite.

Les jeunes gens se retournèrent pour voir quel était

1. Les Coulon étaient une famille de danseurs célèbres sous l'Empire et la Restauration.

l'homme heureux dont on voulait absolument avoir une réponse*(5). Elle ne fut pas encourageante.

— Je ne saurais être un bon juge, mademoiselle; je passe ma vie à écrire : c'est le premier bal de cette magnificence, que j'aie vu*(6).

Les jeunes gens à moustaches furent scandalisés.

— Vous êtes un sage, M. Sorel, reprit-on avec un intérêt plus marqué; vous voyez tous ces bals, toutes ces fêtes comme un philosophe, comme J.-J. Rousseau. Ces folies vous étonnent sans vous séduire.

Un mot venait d'éteindre l'imagination de Julien, et de chasser de son cœur toute illusion*(7). Sa bouche prit l'expression d'un dédain un peu exagéré peut-être.

— J.-J. Rousseau, répondit-il, n'est à mes yeux qu'un sot, lorsqu'il s'avise de juger le grand monde; il ne le comprenait pas, et y portait le cœur d'un laquais parvenu.

— Il a fait le *Contrat social*, dit Mathilde, du ton de la vénération*(8).

— Tout en prêchant la république et le renversement des dignités monarchiques, ce parvenu est ivre de bonheur si un duc change la direction de sa promenade après dîner, pour accompagner un de ses amis*(9).

— Ah! oui, le duc de Luxembourg à Montmorency accompagne un M. Coindet du côté de Paris¹..., reprit M^{lle} de La Mole avec le plaisir et l'abandon de la première jouissance de pédanterie.

Elle était ivre de son savoir, à peu près comme l'académicien qui découvrit l'existence du roi Feretrius. L'œil de Julien resta pénétrant et sévère. Mathilde avait eu un moment d'enthousiasme; la froideur de son partenaire la déconcerta profondément. Elle fut d'autant plus étonnée, que c'était elle qui avait coutume de produire cet effet-là sur les autres*(10).

Dans ce moment, le marquis de Croisenois s'avancait avec empressement vers M^{lle} de La Mole. Il fut un instant à trois pas d'elle, sans pouvoir pénétrer à cause de la foule.

1. Rousseau raconte, au livre X des *Confessions*, comment il avait été obligé de présenter ce Coindet, qui était un très petit personnage au maréchal de Luxembourg. « Je n'oublierai jamais qu'un jour qu'il était obligé de retourner à Paris de bonne heure, M. le maréchal dit après le dîner à la compagnie : « Allons nous promener sur le chemin de Saint-Denis, nous accompagnerons M. Coindet. » Le pauvre garçon n'y tint pas; sa tête s'en alla tout à fait. Pour moi, j'avais le cœur si ému que je ne pus dire un seul mot. Je suivais par derrière, pleurant comme un enfant, et mourant d'envie de baiser les pas de ce bon maréchal... ».

Il la regardait en souriant de l'obstacle. La jeune marquise de Rouvray était près de lui, c'était une cousine de Mathilde. Elle donnait le bras à son mari, qui ne l'était que depuis quinze jours. Le marquis de Rouvray, fort jeune aussi, avait tout l'amour niais qui prend un homme qui, faisant un mariage de convenance uniquement arrangé par les notaires, trouve une personne parfaitement belle. M. de Rouvray allait être duc à la mort d'un oncle fort âgé.

Pendant que le marquis de Croisenois, ne pouvant percer la foule, regardait Mathilde d'un air riant, elle arrêta ses grands yeux, d'un bleu céleste, sur lui et ses voisins. « Quoi de plus plat, se dit-elle, que tout ce groupe ! Voilà Croisenois qui prétend m'épouser ; il est doux, poli, il a des manières parfaites comme M. de Rouvray. Sans l'ennui qu'ils donnent, ces messieurs seraient fort aimables. Lui aussi me suivra au bal avec cet air borné et content. Un an après le mariage, ma voiture, mes chevaux, mes robes, mon château à vingt lieues de Paris, tout cela sera aussi bien que possible, tout à fait ce qu'il faut pour faire périr d'envie une parvenue, une comtesse de Roiville par exemple ; et après ?... »

Mathilde s'ennuyait en espoir. Le marquis de Croisenois parvint à l'approcher, et lui parlait, mais elle rêvait sans l'écouter⁽¹¹⁾. Le bruit de ses paroles se confondait pour elle avec le bourdonnement du bal. Elle suivait de l'œil machinalement Julien qui s'était éloigné d'un air respectueux, mais fier et mécontent. Elle aperçut dans un coin, loin de la foule circulante, le comte Altamira, condamné à mort dans son pays, que le lecteur connaît déjà¹. Sous Louis XIV, une de ses parentes avait épousé un prince de Conti ; ce souvenir le protégeait un peu contre la police de la congrégation.

« Je ne vois que la condamnation à mort qui distingue un homme², pensa Mathilde : c'est la seule chose qui ne s'achète pas. Ah ! c'est un bon mot que je viens de me dire ! quel dommage qu'il ne soit pas venu de façon à m'en faire honneur ! » Mathilde avait trop de goût pour amener dans la

1. Cf. p. 24. Le modèle d'Altamira est Di Fiori, un des meilleurs amis de Stendhal. Stendhal avait connu Di Fiori à Londres en 1821 ; il avait alors cinquante ans, était grand et fort bel homme. « Il parlait avec l'afféterie des lettres de Voltaire ; il avait été condamné à mort à Naples en 1800 ou 1799... Nous avons été dix ans sans nous comprendre ; alors je ne savais comment répondre à son petit tortillage à la Voltaire » (*Souvenirs d'égotisme*, éd. Du Divan, p. 88) ; 2. Stendhal écrivait à Di Fiori : « Vous qui avez eu l'honneur unique, le seul vrai, d'être condamné à mort ».

conversation un bon mot fait d'avance; mais elle avait aussi trop de vanité pour ne pas être enchantée d'elle-même. Un air de bonheur remplaça dans ses traits l'apparence de l'ennui. Le marquis de Croisenois, qui lui parlait toujours, crut entrevoir le succès, et redoubla de faconde.

« Qu'est-ce qu'un méchant pourrait objecter à mon bon mot? se dit Mathilde. Je répondrais au critique : — Un titre de baron, de vicomte, cela s'achète; une croix, cela se donne : mon frère vient de l'avoir, qu'a-t-il fait? Un grade, cela s'obtient : dix ans de garnison, ou un parent ministre de la guerre, et l'on est chef d'escadron comme Norbert. Une grande fortune!... c'est encore ce qu'il a de plus difficile et par conséquent de plus méritoire. Voilà qui est drôle! c'est le contraire de tout ce que disent les livres... Eh bien! pour la fortune, on épouse la fille de M. Rothschild. Réellement mon mot a de la profondeur. La condamnation à mort est encore la seule chose que l'on ne se soit pas avisé de solliciter*(12). »

— Connaissez-vous le comte Altamira? dit-elle à M. de Croisenois.

Elle avait l'air de revenir de si loin, et cette question avait si peu de rapport avec tout ce que le pauvre marquis lui disait depuis cinq minutes, que son amabilité en fut déconcertée. C'était pourtant un homme d'esprit, et fort renommé comme tel.

« Mathilde a de la singularité, pensa-t-il; c'est un inconvenient, mais elle donne une si belle position sociale à son mari! Je ne sais comment fait ce marquis de La Mole; il est lié avec ce qu'il y a de mieux dans toutes les nuances; c'est un homme qui ne peut sombrer. Et d'ailleurs, cette singularité de Mathilde peut passer pour du génie. Avec une haute naissance et beaucoup de fortune, le génie n'est point un ridicule*(13), et alors quelle distinction! Elle a si bien, d'ailleurs, quand elle veut, ce mélange d'esprit, de caractère et d'à-propos, qui fait l'amabilité parfaite... » Comme il est difficile de faire bien deux choses à la fois, le marquis répondait à Mathilde, d'un air vide, et comme récitant une leçon :

— Qui ne connaît ce pauvre Altamira?

Et il lui faisait l'histoire de sa conspiration manquée, ridicule, absurde.

— Très absurde! dit Mathilde, comme se parlant à elle-

même, mais il a agi. Je veux voir un homme; amenez-le-moi, dit-elle au marquis très choqué¹*(14).

Le comte Altamira était un des admirateurs les plus déclarés de l'air hautain et presque impertinent de M^{lle} de La Mole; elle était suivant lui l'une des plus belles personnes de Paris.

— Comme elle serait belle sur un trône! dit-il à M. de Croisenois; et il se laissa amener sans difficultés*(15).

Il ne manque pas de gens dans le monde qui veulent établir que rien n'est de mauvais ton comme une conspiration; cela sent le jacobin. Et quoi de plus laid que le jacobin sans succès?

Le regard de Mathilde se moquait du libéralisme d'Altamira avec M. de Croisenois, mais elle l'écoutait avec plaisir.

« Un conspirateur au bal, c'est un joli contraste », pensait-elle. Elle trouvait à celui-ci, avec ses moustaches noires, la figure du lion quand il se repose; mais elle s'aperçut bientôt que son esprit n'avait qu'une attitude : *l'utilité, l'admiration pour l'utilité.*

Excepté ce qui pouvait donner à son pays le gouvernement des deux Chambres, le jeune comte trouvait que rien n'était digne de son attention. Il quitta avec plaisir Mathilde, la plus séduisante personne du bal, parce qu'il vit entrer un général péruvien. Désespérant de l'Europe, le pauvre Altamira en était réduit à penser que quand les États de l'Amérique méridionale seront forts et puissants, ils pourront rendre à l'Europe la liberté que Mirabeau leur a envoyée*(16).

Un tourbillon de jeunes gens à moustaches s'était approché de Mathilde. Elle avait bien vu qu'Altamira n'était pas séduit, et se trouvait piquée de son départ; elle voyait son œil noir briller en parlant au général péruvien. M^{lle} de La Mole promenait ses regards sur les jeunes Français avec ce sérieux profond qu'aucune de ses rivales ne pouvait imiter. « Lequel d'entre eux, pensait-elle, pourrait se faire condamner à mort, en lui supposant même toutes les chances favorables? »

1. On rapprochera un passage de la nouvelle de Stendhal intitulée *Vanina Vanini* (publiée dans la *Revue de Paris*, en 1829). Dans un bal, Vanina Vanini apprend l'audacieuse évasion d'un jeune carbonaro, la bataille qu'il a livrée, seul, contre les soldats de garde : « Comme on racontait cette anecdote, don Livio Savelli, ébloui des grâces et des succès de Vanina, avec laquelle il venait de danser, lui disait en la reconduisant à sa place, et presque fou d'amour : « Mais de grâce, qui donc pourrait vous plaire? — Ce jeune carbonaro qui vient de s'échapper, lui répondit Vanina; au moins celui-là a fait quelque chose de plus que de se donner la peine de naître ».

Ce regard singulier flattait ceux qui avaient peu d'esprit, mais inquiétait les autres. Ils redoutaient l'explosion de quelque mot piquant et de réponse difficile.

« Une haute naissance donne cent qualités dont l'absence m'offenserait : je le vois par l'exemple de Julien, pensait Mathilde; mais elle étiole ces qualités de l'âme qui font condamner à mort^{1*}(17). »

En ce moment quelqu'un disait près d'elle : — Ce comte Altamira est le second fils du prince de San Nazaro-Pimentel; c'est un Pimentel qui tenta de sauver Conradin, décapité en 1268. C'est l'une des plus nobles familles de Naples.

« Voilà, se dit Mathilde, qui prouve joliment ma maxime : La haute naissance ôte la force de caractère sans laquelle on ne se fait point condamner à mort! Je suis donc prédestinée à déraisonner ce soir. Puisque je ne suis qu'une femme comme une autre, eh bien! il faut danser. » Elle céda aux instances du marquis de Croisenois, qui depuis une heure sollicitait une galope. Pour se distraire de son malheur en philosophie, Mathilde voulut être parfaitement séduisante : M. de Croisenois fut ravi.

Mais ni la danse, ni le désir de plaire à l'un des plus jolis hommes de la cour, rien ne put distraire Mathilde. Il était impossible d'avoir plus de succès. Elle était la reine du bal, elle le voyait, mais avec froideur^{*}(18).

« Quelle vie effacée je vais passer avec un être tel que Croisenois! se disait-elle, comme il la ramenait à sa place une heure après... Où est le plaisir pour moi, ajouta-t-elle tristement, si, après six mois d'absence, je ne le trouve pas au milieu d'un bal qui fait l'envie de toutes les femmes de Paris? Et encore, j'y suis environnée des hommages d'une société que je ne puis pas imaginer mieux composée. Il n'y a ici de bourgeois que quelques pairs, et un ou deux Julien peut-être. Et cependant, ajoutait-elle avec une tristesse croissante, quels avantages le sort ne m'a-t-il pas donnés :

1. Cf. *Souvenirs d'égotisme* (éd. du Divan, p. 100) : « La politesse des hautes classes de France et probablement d'Angleterre proscriit toute énergie, et l'use si elle existait par hasard. Parfaitement poli et parfaitement pur de toute énergie, tel est l'être que je m'attends à voir quand on annonce chez M. de Tracy, M. de Syon, ou tout autre jeune homme du faubourg Saint-Germain. Et encore je n'étais pas bien placé en 1821 pour juger de toute l'insignifiance de ces êtres étioles. M. de Syon, qui vient chez le général Lafayette, qui est allé en Amérique à sa suite, je crois, doit être un monstre d'énergie dans le salon de M^{me} de La Trémoille. » Cf. *Vie de Henri Brûlard* (t. 1^{er}, p. 28) : « Suivant moi l'énergie ne se trouvait même à mes yeux (en 1811) que dans la classe qui est en lutte avec les vrais besoins. »

illustration, fortune, jeunesse, hélas ! tout, excepté le bonheur⁽¹⁹⁾.

« Les plus douteux de mes avantages sont encore ceux dont ils m'ont parlé toute la soirée. L'esprit, j'y crois, car je leur fais peur évidemment à tous. S'ils osent aborder un sujet sérieux, au bout de cinq minutes de conversation ils arrivent tout hors d'haleine, et comme faisant une grande découverte à une chose que je leur répète depuis une heure. Je suis belle, j'ai cet avantage pour lequel M^{me} de Staël eût tout sacrifié, et pourtant il est de fait que je meurs d'ennui. Y a-t-il une raison pour que je m'ennuie moins quand j'aurai changé mon nom pour celui du marquis de Croisenois ?

« Mais, mon Dieu ! ajouta-t-elle presque avec l'envie de pleurer, n'est-ce pas un homme parfait ? c'est le chef-d'œuvre de l'éducation de ce siècle ; on ne peut le regarder sans qu'il trouve une chose aimable, et même spirituelle, à vous dire ; il est brave... Mais ce Sorel est singulier¹, se dit-elle, et son œil quittait l'air morne pour l'air fâché. Je l'ai averti que j'avais à lui parler, et il ne daigne pas reparaître ! »

CHAPITRE IX

Le Bal.

— Vous avez de l'humeur, lui dit la marquise de La Mole, je vous en avertis ; c'est de mauvaise grâce au bal.

— Je ne me sens que mal à la tête, répondit Mathilde d'un air dédaigneux, il fait trop chaud ici.

A ce moment, comme pour justifier M^{lle} de La Mole, le vieux baron de Tolly se trouva mal et tomba ; on fut obligé de l'emporter. On parla d'apoplexie, ce fut un événement désagréable.

Mathilde ne s'en occupa point. C'était un parti pris, chez elle, de ne regarder jamais les vieillards⁽¹⁾, et tous les êtres reconnus pour dire des choses tristes.

Elle dansa pour échapper à la conversation sur l'apoplexie, qui même n'en était pas une, car le surlendemain le baron reparut.

1. De même, dans ses *Souvenirs d'égotisme*, Stendhal dit en parlant de la comtesse Dulong : « Elle me distinguait non pas comme aimable, mais comme singulier ».

« Mais M. Sorel ne vient point, se dit-elle encore, après qu'elle eut dansé. » Elle le cherchait presque des yeux, lorsqu'elle l'aperçut dans un autre salon. Chose étonnante, il semblait avoir perdu ce ton de froideur impassible qui lui était si naturel; il n'avait plus l'air anglais.

« Il cause avec le comte Altamira, mon condamné à mort! se dit Mathilde. Son œil est plein d'un feu sombre; il a la tournure d'un prince déguisé; son regard a redoublé d'orgueil. »

Julien se rapprochait de la place où elle était, toujours causant avec Altamira; elle le regardait fixement, étudiant ses traits pour y chercher ces hautes qualités qui peuvent valoir à un homme l'honneur d'être condamné à mort.

Comme il passait près d'elle :

— Oui, disait-il au comte Altamira, Danton était un homme*(2)!

« O ciel! serait-il un Danton? se dit Mathilde; mais il a une figure si noble, et ce Danton était si horriblement laid*(3), un boucher, je crois. » Julien était encore assez près d'elle, elle n'hésita pas à l'appeler; elle avait la conscience et l'orgueil de faire une question extraordinaire pour une jeune fille.

— Danton n'était-il pas un boucher? lui dit-elle.

— Oui, aux yeux de certaines personnes, lui répondit Julien avec l'expression du mépris le plus mal déguisé, et l'œil encore enflammé de sa conversation avec Altamira, mais malheureusement pour les gens bien nés, il était avocat à Méry-sur-Seine; c'est-à-dire, mademoiselle, ajouta-t-il d'un air méchant, qu'il a commencé comme plusieurs pairs que je vois ici. Il est vrai que Danton avait un désavantage énorme aux yeux de la beauté, il était fort laid.

Ces derniers mots furent dits rapidement, d'un air extraordinaire et assurément fort peu poli.

Julien attendit un instant, le haut du corps légèrement penché, et avec un air orgueilleusement humble. Il semblait dire : « Je suis payé pour vous répondre, et je vis de mon salaire. » Il ne daigna pas lever l'œil sur Mathilde. Elle, avec ses beaux yeux ouverts extraordinairement et fixés sur lui, avait l'air de son esclave. Enfin, comme le silence continuait, il la regarda ainsi qu'un valet regarde son maître, afin de prendre des ordres. Quoique ses yeux rencontrassent en plein ceux de Mathilde, toujours fixés sur lui avec un

regard étrange, il s'éloigna avec un empressement marqué*(4).

« Lui, qui est réellement si beau, se dit enfin Mathilde sortant de sa rêverie, faire un tel éloge de la laideur ! Jamais de retour sur lui-même ! Il n'est pas comme Caylus ou Croisenois. Ce Sorel a quelque chose de l'air que prend mon père quand il fait si bien Napoléon au bal. » Elle avait tout à fait oublié Danton. « Décidément, ce soir, je m'ennuie. » Elle saisit le bras de son frère, et, à son grand chagrin, le força de faire un tour dans le bal. L'idée lui vint de suivre la conversation du condamné à mort avec Julien.

La foule était énorme. Elle parvint cependant à les rejoindre au moment où, à deux pas devant elle, Altamira s'approchait d'un plateau pour prendre une glace. Il parlait à Julien, le corps à demi tourné. Il vit un bras d'habit brodé qui prenait une glace à côté de la sienne. La broderie sembla exciter son attention ; il se retourna tout à fait pour voir le personnage à qui appartenait ce bras. A l'instant, ces yeux noirs, si nobles et si naïfs, prirent une légère expression de dédain.

— Vous voyez cet homme, dit-il assez bas à Julien ; c'est le prince d'Araceli, ambassadeur de ***. Ce matin il a demandé mon extradition à votre ministre des affaires étrangères de France, M. de Nerval. Tenez, le voilà là-bas, qui joue au whist. M. de Nerval est assez disposé à me livrer, car nous vous avons donné deux ou trois conspirateurs en 1816. Si l'on me rend à mon roi, je suis pendu dans les vingt-quatre heures. Et ce sera quelqu'un de ces jolis messieurs à moustaches qui m'empoignera.

— Les infâmes ! s'écria Julien à demi haut.

Mathilde ne perdait pas une syllabe de leur conversation. L'ennui avait disparu.

— Pas si infâmes, reprit le comte Altamira. Je vous ai parlé de moi pour vous frapper d'une image vive. Regardez le prince d'Araceli ; toutes les cinq minutes, il jette les yeux sur sa Toison d'or ; il ne revient pas du plaisir de voir ce colifichet sur sa poitrine. Ce pauvre homme n'est au fond qu'un anachronisme. Il y a cent ans la Toison était un honneur insigne, mais alors elle eût passé bien au-dessus de sa tête. Aujourd'hui, parmi les gens bien nés, il faut être un Araceli pour en être enchanté. Il eût fait pendre toute une ville pour l'obtenir.

— Est-ce à ce prix qu'il l'a eue? dit Julien avec anxiété.

— Non pas précisément, répondit Altamira froidement; il a peut-être fait jeter à la rivière une trentaine de riches propriétaires de son pays, qui passaient pour libéraux.

— Quel monstre! dit encore Julien.

M^{lle} de La Mole, penchant la tête avec le plus vif intérêt, était si près de lui, que ses beaux cheveux touchaient presque son épaule.

— Vous êtes bien jeune! répondait Altamira. Je vous disais que j'ai une sœur mariée en Provence; elle est encore jolie, bonne, douce; c'est une excellente mère de famille, fidèle à tous ses devoirs, pieuse et non dévote.

« Où veut-il en venir? » pensait M^{lle} de La Mole.

— Elle est heureuse, continua le comte Altamira; elle l'était en 1815. Alors j'étais caché chez elle, dans sa terre près d'Antibes; eh bien, au moment où elle apprit l'exécution du maréchal Ney, elle se mit à danser!

— Est-il possible? dit Julien atterré.

— C'est l'esprit de parti, reprit Altamira. Il n'y a plus de passions véritables au XIX^e siècle : c'est pour cela que l'on s'ennuie tant en France*(5). On fait les plus grandes cruautés, mais sans cruauté¹.

— Tant pis! dit Julien; du moins, quand on fait des crimes, faut-il les faire avec plaisir : ils n'ont que cela de bon, et l'on ne peut même les justifier un peu que par cette raison.

M^{lle} de La Mole, oubliant tout à fait ce qu'elle se devait à elle-même, s'était placée presque entièrement entre Altamira et Julien. Son frère, qui lui donnait le bras, accoutumé à lui obéir, regardait ailleurs dans la salle, et, pour se donner une contenance, avait l'air d'être arrêté par la foule.

— Vous avez raison, disait Altamira; on fait tout sans plaisir et sans s'en souvenir, même les crimes. Je puis vous montrer dans ce bal dix hommes peut-être qui seront damnés comme assassins. Ils l'ont oublié, et le monde, aussi. Plusieurs sont émus jusqu'aux larmes si leur chien se casse

1. Stendhal exprime ici une idée qui lui était chère. Cf. *De l'amour* (chap. XLVI) [La phrase est empruntée à Sénac de Meilhan] : « En France les grandes passions sont aussi rares que les grands hommes. » — Ou encore, dans une lettre : « Autour de Paris on est civilisé, modéré, juste, quelquefois aimable, mais comme une jolie miniature est aimable. Ce qui est le plus antipathique, ce me semble, à qui a habité plus de dix ans Paris, c'est l'énergie dans tous les genres. Fieschi était abominable; c'était un homme du bas peuple; mais il avait plus de faculté de vouloir à lui seul que les cent soixante pairs qui l'ont condamné... »

la patte. Au Père-Lachaise, quand on jette des fleurs sur leur tombe, comme vous dites si plaisamment à Paris, on nous apprend qu'ils réunissaient toutes les vertus des preux chevaliers, et l'on parle des grandes actions de leur bisaïeul qui vivait sous Henri IV. Si, malgré les bons offices du prince d'Araceli, je ne suis pas pendu, et que je jouisse jamais de ma fortune à Paris, je veux vous faire dîner avec huit ou dix assassins honorés et sans remords. Vous et moi, à ce dîner, nous serons les seuls purs de sang; mais je serai méprisé et presque haï, comme un monstre sanguinaire et jacobin, et vous méprisé simplement comme homme du peuple intrus dans la bonne compagnie.

— Rien de plus vrai, dit M^{lle} de La Mole.

Altamira la regarda étonné; Julien ne daigna pas la regarder.

— Notez que la révolution à la tête de laquelle je me suis trouvé, continua le comte Altamira, n'a pas réussi, uniquement parce que je n'ai pas voulu faire tomber trois têtes et distribuer à nos partisans sept à huit millions qui se trouvaient dans une caisse dont j'avais la clef. Mon roi qui aujourd'hui brûle de me faire pendre, et qui, avant la révolte, me tutoyait, m'eût donné le grand cordon de son ordre si j'avais fait tomber ces trois têtes et distribuer l'argent de ces caisses : car j'aurais obtenu au moins un demi-succès, et mon pays eût eu une charte telle quelle... Ainsi va le monde; c'est une partie d'échecs.

— Alors, reprit Julien l'œil en feu, vous ne saviez pas le jeu; maintenant....

— Je ferais tomber des têtes, voulez-vous dire, et je ne serais pas un girondin comme vous me le faisiez entendre l'autre jour?... Je vous répondrai, dit Altamira d'un air triste, quand vous aurez tué un homme en duel*(6), ce qui encore est bien moins laid que de le faire exécuter par un bourreau.

— Ma foi! dit Julien, qui veut la fin veut les moyens; si, au lieu d'être un atome, j'avais quelque pouvoir, je ferais pendre trois hommes pour sauver la vie à quatre*(7).

Ses yeux exprimaient le feu de la conscience et le mépris des vains jugements des hommes; ils rencontrèrent ceux de M^{lle} de La Mole tout près de lui, et ce mépris, loin de se changer en air gracieux et civil, sembla redoubler.

Elle en fut profondément choquée; mais il ne fut plus

en son pouvoir d'oublier Julien; elle s'éloigna avec dépit, entraînant son frère*(8).

« Il faut que je prenne du punch, et que je danse beaucoup, se dit-elle; je veux choisir ce qu'il y a de mieux, et faire effet à tout prix. Bon voici ce fameux impertinent le comte de Fervaques. » Elle accepta son invitation; ils dansèrent. « Il s'agit de voir, pensa-t-elle, qui des deux sera le plus impertinent, mais, pour me moquer pleinement de lui, il faut que je le fasse parler. Bientôt tout le reste de la contredanse ne dansa que par contenance. On ne voulait pas perdre une des reparties piquantes de Mathilde. M. de Fervaques se troublait, et, ne trouvant que des paroles élégantes, au lieu d'idées, faisait des mines; Mathilde, qui avait de l'humeur, fut cruelle pour lui, et s'en fit un ennemi. Elle dansa jusqu'au jour, et enfin se retira horriblement fatiguée. Mais, en voiture, le peu de forces qui lui restait était encore employé à la rendre triste et malheureuse. Elle avait été méprisée par Julien, et ne pouvait le mépriser.

Julien était au comble du bonheur, ravi à son insu par la musique, les fleurs, les belles femmes, l'élégance générale, et, plus que tout, par son imagination, qui rêvait des distinctions pour lui et la liberté pour tous.

— Quel beau bal! dit-il au comte, rien n'y manque.

— Il y manque la pensée, répondit Altamira.

Et sa physionomie trahissait ce mépris qui n'en est que plus piquant, parce qu'on voit que la politesse s'impose le devoir de le cacher.

— Vous y êtes, monsieur le comte. N'est-ce pas la pensée, et conspirante encore?

— Je suis ici à cause de mon nom. Mais on hait la pensée, dans vos salons. Il faut qu'elle ne s'élève pas au-dessus de la pointe d'un couplet de vaudeville : alors on la récompense. Mais l'homme qui pense, s'il a de l'énergie et de la nouveauté dans ses saillies, vous l'appellez *cynique*. N'est-ce pas ce nom-là qu'un de vos juges a donné à Courier¹? Vous l'avez mis en prison, ainsi que Béranger. Tout ce qui vaut quelque chose, chez vous, par l'esprit, la congrégation

1. Allusion à la *Deuxième réponse aux lettres anonymes*, de P.-L. Courier (6 février 1823). « Ce procureur du roi m'accuse de *cynisme*? Sait-il bien ce que c'est et entend-il le grec? *Cynos* signifie chien; cynisme acte de chien. M'insulter en grec, moi helléniste juré! J'en veux avoir raison. Lui rendant grec pour grec, si je l'accusais d'*onisme*, que répondrait-il? Mot. Il serait étonné... » — Stendhal avait une grande admiration pour Courier, « l'homme vivant, disait-il, qui a le plus de rapports avec Voltaire ».

le jette à la police correctionnelle; et la bonne compagnie applaudit. C'est que votre société vieillie prise avant tout les convenances¹..... Vous ne vous élèverez jamais au-dessus de la bravoure militaire; vous aurez des Murat², et jamais des Washington³(9). Je ne vois en France que de la vanité. Un homme qui invente en parlant arrive facilement à une saillie imprudente, et le maître de la maison se croit déshonoré.

A ces mots, la voiture du comte, qui ramenait Julien, s'arrêta devant l'hôtel de La Mole. Julien était amoureux de son conspirateur. Altamira lui avait fait ce beau compliment, évidemment échappé à une profonde conviction : « Vous n'avez pas la légèreté française ⁴(10), et comprenez le principe de l'utilité⁵(11). » Or, il se trouvait que, justement l'avant-veille, Julien avait vu *Marino Faliero*, tragédie de M. Casimir Delavigne³.

« Israël Bertuccio, un simple charpentier de l'arsenal, n'a-t-il pas plus de caractère que tous ces nobles Vénitiens? se disait notre plébéien révolté; et cependant ce sont des gens dont la noblesse prouvée remonte à l'an 700, un siècle avant Charlemagne, tandis que tout ce qu'il y avait de plus noble ce soir au bal de M. de Retz ne remonte, et encore clopin-clopant, que jusqu'au XIII^e siècle. Eh bien! au milieu de ces nobles de Venise, si grands par la naissance, mais si étiolés, mais si effacés par le caractère, c'est d'Israël Bertuccio qu'on se souvient.

« Une conspiration anéantit tous les titres donnés par les caprices sociaux. Là, un homme prend d'emblée le rang que lui assigne sa manière d'envisager la mort. L'esprit lui-même perd de son empire...

1. Stendhal écrivait dans son *Journal* : « Les convenances sont comme des lois destinées pour les gens médiocres et par des gens médiocres... Tout homme d'un peu d'esprit est appelé original »; 2. Cf. *De l'amour* (livre II, chap. XLI) : « Je vois dans *A voice from Saint-Helena*, de M. O'Meara, ces paroles d'un grand homme : « Dire à Murat, allez et détruisez ces sept à huit régiments ennemis qui sont là-bas dans la plaine, près de ce clocher; à l'instant il partait comme un éclair, et de quelque peu de cavalerie qu'il fût suivi, bientôt les régiments ennemis étaient enfoncés, tués, anéantis. Laissez cet homme à lui-même, vous n'aviez plus qu'un imbécile sans jugement. Je ne puis concevoir encore comment un homme si brave était si lâche... C'était un héros, un Saladin, un Richard Cœur de Lion sur le champ de bataille : faites-le roi et placez-le dans une salle de conseil, vous n'aviez plus qu'un poltron sans décision ni jugement »; 3. La tragédie de *Marino Faliero* fut jouée en 1829. — Le doge Marino Faliero (1274-1354), ayant reçu un affront de quelques jeunes nobles, conçut le projet, d'accord avec les meneurs de la populace vénitienne, de faire massacrer toutes les familles patriciennes de Venise et d'établir un gouvernement démocratique. Le complot fut découvert, les chefs du peuple pendus et le doge décapité. Cette histoire fait le sujet de deux drames de Byron (1820) et de Swinburne (1885). — Sur C. Delavigne, cf. notre édition de *Racine et Shakespeare* (p. 23, note 1).

« Que serait Danton aujourd'hui, dans ce siècle des Valenod et des Rênal? pas même substitut du procureur du roi...

« Que dis-je? il se serait vendu à la congrégation; il serait ministre, car enfin ce grand Danton a volé. Mirabeau aussi s'est vendu. Napoléon avait volé des millions en Italie, sans quoi il eût été arrêté tout court par la pauvreté, comme Pichegru. La Fayette seul n'a jamais volé. Faut-il voler? faut-il se vendre? » pensa Julien. Cette question l'arrêta tout court. Il passa le reste de la nuit à lire l'histoire de la Révolution*(12).

Le lendemain, en faisant ses lettres dans la bibliothèque, il ne songeait encore qu'à la conversation du comte Altamira.

« Dans le fait, se disait-il après une longue rêverie, si ces Espagnols libéraux avaient compromis le peuple par des crimes, on ne les eût pas balayés avec cette facilité. Ce furent des enfants orgueilleux et bavards... comme moi! s'écria tout à coup Julien comme se réveillant en sursaut.

« Qu'ai-je fait de difficile qui me donne le droit de juger de pauvres diables qui, enfin, une fois en la vie, ont osé, ont commencé à agir? Je suis comme un homme qui, au sortir de table, s'écrie : — Demain je ne dînerai pas; ce qui ne m'empêchera point d'être fort et allègre comme je le suis aujourd'hui... Qui sait ce qu'on éprouve à moitié chemin d'une grande action? » Car enfin ces choses-là ne se font pas comme on tire un coup de pistolet....

Ces hautes pensées furent troublées par l'arrivée imprévue de M^{lle} de La Mole, qui entra dans la bibliothèque. Il était tellement animé par son admiration pour les grandes qualités de Danton, de Mirabeau, de Carnot, qui ont su n'être pas vaincus, que ses yeux s'arrêtèrent sur M^{lle} de La Mole, mais sans songer à elle, sans la saluer, sans presque la voir. Quand enfin ses grands yeux si ouverts s'aperçurent de sa présence, son regard s'éteignit. M^{lle} de La Mole le remarqua avec amertume.

En vain elle lui demanda un volume de l'*Histoire de France* de Vély, placé au rayon le plus élevé, ce qui obligeait Julien à aller chercher la plus grande des deux échelles. Julien avait approché l'échelle; il avait cherché le volume, il le lui avait remis, sans encore pouvoir songer à elle. En remportant l'échelle, dans sa préoccupation, il donna un coup de coude dans une des glaces de la bibliothèque;

les éclats, en tombant sur le parquet, le réveillèrent enfin. Il se hâta de faire des excuses à M^{lle} de La Mole; il voulut être poli, mais il ne fut que poli. Mathilde vit avec évidence qu'elle l'avait troublé, et qu'il eût mieux aimé songer à ce qui l'occupait avant son arrivée, que lui parler. Après l'avoir beaucoup regardé, elle s'en alla lentement. Julien la regardait marcher. Il jouissait du contraste de la simplicité de sa toilette actuelle avec l'élégance magnifique de celle de la veille. La différence entre les deux physionomies était presque aussi frappante. Cette jeune fille si altière au bal du duc de Retz, avait presque en ce moment un regard suppliant. « Réellement, se dit Julien, cette robe noire fait briller encore mieux la beauté de sa taille. Elle a un port de reine^{*}(13); mais pourquoi est-elle en deuil? Si je demande à quelqu'un la cause de ce deuil, il se trouvera que je commets encore une gaucherie. » Julien était tout à fait sorti des profondeurs de son enthousiasme. « Il faut que je relise toutes les lettres que j'ai faites ce matin; Dieu sait les mots sautés et les balourdises que j'y trouverai. » Comme il lisait avec une attention forcée la première de ces lettres, il entendit tout près de lui le bruissement d'une robe de soie; il se retourna rapidement; M^{lle} de La Mole était à deux pas de sa table, elle riait. Cette seconde interruption donna de l'humeur à Julien.

Pour Mathilde, elle venait de sentir vivement qu'elle n'était rien pour ce jeune homme; ce rire était fait pour cacher son embarras; elle y réussit.

— Évidemment, vous songez à quelque chose de bien intéressant, M. Sorel. N'est-ce point quelque anecdote curieuse sur la conspiration qui nous a envoyé à Paris M. le comte Altamira? Dites-moi ce dont il s'agit; je brûle de le savoir, je serai discrète, je vous le jure!

Elle fut étonnée de ce mot en se l'entendant prononcer. Quoi donc, elle suppliait un subalterne! Son embarras augmentant, elle ajouta d'un petit air léger :

— Qu'est-ce qui a pu faire de vous, ordinairement si froid, un être inspiré, une espèce de prophète de Michel-Ange?

Cette vive et indiscrete interrogation, blessant Julien profondément, lui rendit toute sa folie.

— Danton a-t-il bien fait de voler? lui dit-il brusquement et d'un air qui devenait de plus en plus farouche. Les révo-



Phot. Larousse.

MATHILDE DE LA MOLE ET JULIEN SOREL

... honteuse de sa peur, d'un pas léger elle sortit de la bibliothèque
(p. 47).



lutionnaires du Piémont, de l'Espagne, devaient-ils compromettre le peuple par des crimes? donner à des gens même sans mérite toutes les places de l'armée, toutes les croix? les gens qui auraient porté ces croix n'eussent-ils pas redouté le retour du roi? fallait-il mettre le trésor de Turin au pillage? En un mot, mademoiselle, dit-il en s'approchant d'elle d'un air terrible, l'homme qui veut chasser l'ignorance et le crime de la terre doit-il passer comme la tempête et faire le mal comme au hasard*(14)?

Mathilde eut peur, ne put soutenir son regard, et recula deux pas. Elle le regarda un instant; puis, honteuse de sa peur, d'un pas léger elle sortit de la bibliothèque.

CHAPITRE X

La Reine Marguerite.

Ce jour-là M^{lle} de La Mole est en grand deuil; c'est l'anniversaire de la mort de Boniface de La Mole, exécuté en place de Grève le 30 avril 1574¹. « Ce qui l'a frappée dans cette catastrophe politique, raconte un vieil académicien que Julien a interrogé, c'est que la reine Marguerite de Navarre, cachée dans une maison de la place de Grève, osa faire demander au bourreau la tête de son amant. Et la nuit suivante, à minuit, elle prit cette tête dans sa voiture, et alla l'enterrer elle-même dans une chapelle, située au pied de la colline de Montmartre... M^{lle} Mathilde méprise son frère parce que, comme vous le voyez, il ne songe nullement à toute cette histoire ancienne et ne prend point le deuil le 30 avril... Il est étrange que la marquise souffre de telles folies... Le mari de cette grande fille en verra de belles! »

... Accoutumé au naturel parfait qui brillait dans toute la conduite de M^{me} de Rênal, Julien ne voyait qu'affectation dans toutes les femmes de Paris, et pour peu qu'il fût disposé à la tristesse, ne trouvait rien à leur dire. M^{lle} de La Mole fit exception.

Il commençait à ne plus prendre pour de la sécheresse de cœur le genre de beauté qui tient à la noblesse du maintien. Il eut de longues conversations avec M^{lle} de La Mole, qui, pendant les beaux jours du printemps, se promenait avec lui dans le jardin, le long des fenêtres ouvertes du

1. Cf. p. 7, note 1.

salon. Elle lui dit un jour qu'elle lisait l'histoire de d'Aubigné¹, et Brantôme². « Singulière lecture, pensa Julien; et la marquise ne lui permet pas de lire les romans de Walter Scott! »

Un jour elle lui raconta, avec ces yeux brillants de plaisir qui prouvent la sincérité de l'admiration, ce trait d'une jeune femme du règne de Henri III, qu'elle venait de lire dans les *Mémoires de l'Étoile*³ : « Trouvant son mari infidèle, elle le poignarda. »

L'amour-propre de Julien était flatté. Une personne environnée de tant de respects, et qui, au dire de l'académicien, menait toute la maison, daignait lui parler d'un air qui pouvait presque ressembler à de l'amitié*(1).

« Je m'étais trompé, pensa bientôt Julien; ce n'est pas de la familiarité, je ne suis qu'un confident de tragédie*(2), c'est le besoin de parler. Je passe pour savant dans cette famille. Je m'en vais lire Brantôme, d'Aubigné, l'Étoile. Je pourrai contester quelques-unes des anecdotes dont me parle M^{lle} de La Mole. Je veux sortir de ce rôle de confident passif. »

Peu à peu ses conversations avec cette jeune fille, d'un maintien si imposant et en même temps si aisé, devinrent plus intéressantes. Il oubliait son triste rôle de plébéien révolté. Il la trouvait savante, et même raisonnable. Ses opinions dans le jardin étaient bien différentes de celles qu'elle avouait au salon. Quelquefois elle avait avec lui un enthousiasme*(3) et une franchise qui formaient un contraste parfait avec sa manière d'être ordinaire, si altière et si froide.

— Les guerres de la Ligue sont les temps héroïques de la France, lui disait-elle un jour, avec des yeux étincelants de génie et d'enthousiasme. Alors chacun se battait pour obtenir une certaine chose qu'il désirait, pour faire triompher son parti et non pas pour gagner platement une croix comme du temps de votre empereur. Convenez qu'il

1. Agrippa d'Aubigné (1552-1630), l'auteur des *Tragiques*, a laissé également une *Histoire universelle* depuis 1550 jusqu'en 1601 (brûlée en place de Grève en 1620, publiée à Genève en 1626), les *Aventures du baron de Faeneste* (1617), la *Confession catholique du sieur de Sancy* (publiée en 1660), et une autobiographie : les *Mémoires de la vie de Th.-Agrippa d'Aubigné* (ou : *Sa Vie, à ses enfants*); 2. Brantôme (1540-1614) a écrit de nombreux ouvrages, publiés pour la première fois en 1665 : *Vies des grands capitaines étrangers*, *Vies des grands capitaines français*, *Recueil des dames galantes*, *Recueil des dames illustres*; 3. Pierre de l'Étoile (1546-1611) a écrit d'abondants *Mémoires* et *Journaux*, publiés avec de nombreuses suppressions en 1621 et intégralement en 1875-1876.

y avait moins d'égoïsme et de petitesse. J'aime ce siècle¹.

— Et Boniface de La Mole en fut le héros, lui dit-il.

— Du moins il fut aimé comme peut-être il est doux de l'être. Quelle femme actuellement vivante n'aurait horreur de toucher à la tête de son amant décapité?

M^{me} de La Mole appela sa fille. L'hypocrisie, pour être utile, doit se cacher; et Julien, comme on voit, avait fait à M^{lle} de La Mole une demi-confiance sur son admiration pour Napoléon⁽⁴⁾.

« Voilà l'immense avantage qu'ils ont sur nous, se dit Julien, resté seul au jardin. L'histoire de leurs aïeux les élève au-dessus des sentiments vulgaires, et ils n'ont pas toujours à songer à leur subsistance! Quelle misère! ajoutait-il avec amertume, je suis indigne de raisonner sur ces grands intérêts. Je les vois mal sans doute. Ma vie n'est qu'une suite d'hypocrisies, parce que je n'ai pas mille francs de rente pour acheter du pain⁽⁵⁾. »

— A quoi rêvez-vous là, monsieur? lui dit Mathilde, qui revenait en courant.

Il y avait de l'intimité dans cette question, et elle revenait en courant et essoufflée pour être avec lui.

Julien était las de se mépriser. Par orgueil, il dit franchement sa pensée. Il rougit beaucoup en parlant de sa pauvreté à une personne aussi riche. Il chercha à bien exprimer par son ton fier qu'il ne demandait rien. Jamais il n'avait semblé aussi joli à Mathilde; elle lui trouva une expression de sensibilité et de franchise qui souvent lui manquait⁽⁶⁾.

A moins d'un mois de là, Julien se promenait pensif dans le jardin de l'hôtel de La Mole; mais sa figure n'avait plus la dureté et la roguerie philosophique qu'y imprimait le sentiment continu de son infériorité. Il venait de reconduire jusqu'à la porte du salon M^{lle} de La Mole, qui prétendait s'être fait mal au pied en courant avec son frère.

« Elle s'est appuyée sur mon bras d'une façon bien sin-

1. Stendhal aime le xvi^e siècle français parce que les passions y sont violentes, aussi violentes que dans cette Italie qui lui inspire ses *Chroniques italiennes*. Dans Racine et Shakespeare, il recommande la lecture des mémoires du xvi^e siècle, comme pouvant fournir de beaux sujets de tragédies nationales : *les États de Blois, la Mort de Henri III*, etc. Il esquisse même un scénario de *Henri III* : « Il faut absolument, d'un côté : Paris, la duchesse de Montpensier, le cloître des Jacobins; de l'autre : Saint-Cloud, l'irrésolution, la faiblesse, les voluptés, et tout à coup la mort, qui vient tout terminer. » (Cf. notre édition de *Racine et Shakespeare*, chap. III et *passim*.) — C'est aussi le sentiment de ses amis, ceux qu'il rencontrait chez Delécluze, Mérimée ou Vitet, et des romantiques en général. Cf. *la Chronique du règne de Charles IX*, de Mérimée. les *Scènes historiques*, de Vitet, et les romans d'Alexandre Dumas.

gulière! se disait Julien. Suis-je un fat, ou serait-il vrai qu'elle a du goût pour moi? Elle m'écoute d'un air si doux, même quand je lui avoue toutes les souffrances de mon orgueil! Elle qui a tant de fierté avec tout le monde! On serait bien étonné au salon si on lui voyait cette physionomie. Très certainement cet air doux et bon, elle ne l'a avec personne. »

Julien cherchait à ne pas s'exagérer cette singulière amitié⁽⁷⁾. Il la comparait lui-même à un commerce armé. Chaque jour, en se retrouvant, avant de reprendre le ton presque intime de la veille, on se demandait presque : « Serons-nous aujourd'hui amis ou ennemis? » Dans les premières phrases échangées, le fond des choses n'était plus rien. On n'était attentif des deux côtés qu'à la forme. Julien avait compris que se laisser offenser impunément une seule fois par cette fille si hautaine, c'était tout perdre. « Si je dois me brouiller, ne vaut-il pas mieux que ce soit de prime abord, en défendant les justes droits de mon orgueil, qu'en repoussant les marques de mépris dont serait bientôt suivi le moindre abandon de ce que je dois à ma dignité personnelle? »

Plusieurs fois, en des jours de mauvaise humeur, Mathilde essaya de prendre avec lui le ton d'une grande dame; elle mettait une rare finesse à ces tentatives, mais Julien les repoussait rudement.

Un jour il l'interrompit brusquement : « Mademoiselle de La Mole a-t-elle quelque ordre à donner au secrétaire de son père? lui dit-il; il doit écouter ses ordres, et les exécuter avec respect; mais, du reste, il n'a pas le plus petit mot à lui adresser. Il n'est point payé pour lui communiquer ses pensées. »

Cette manière d'être, et les singuliers doutes qu'avait Julien firent disparaître l'ennui⁽⁸⁾ qu'il avait trouvé durant les premiers mois dans ce salon si magnifique, mais où l'on avait peur de tout, et où il n'était convenable de plaisanter de rien.

« Il serait plaisant qu'elle m'aimât! Qu'elle m'aime ou non, continuait Julien, j'ai pour confidente intime une fille d'esprit, devant laquelle je vois trembler toute la maison, et, plus que tous les autres, le marquis de Croisenois. Ce jeune homme si poli, si doux, si brave, et qui réunit tous les avantages de naissance et de fortune dont un seul

me mettrait le cœur si à l'aise! Il en est amoureux fou, c'est-à-dire autant qu'un Parisien peut être amoureux, il doit l'épouser. Que de lettres M. de La Mole m'a fait écrire aux deux notaires pour arranger le contrat! Et moi qui me vois le matin si subalterne la plume à la main, deux heures après, ici dans le jardin, je triomphe de ce jeune homme si aimable : car enfin, les préférences sont frappantes, directes. Peut-être aussi elle hait en lui un mari futur. Elle a assez de hauteur pour cela. Et alors les bontés qu'elle a pour moi, je les obtiens à titre de confident subalterne!

« Mais non, ou je suis fou, ou elle me fait la cour; plus je me montre froid et respectueux avec elle, plus elle me recherche. Ceci pourrait être un parti pris, une affectation; mais je vois ses yeux s'animer quand je parais à l'improviste. Les femmes de Paris savent-elles feindre à ce point? Que m'importe! j'ai l'apparence pour moi, jouissons des apparences. Mon Dieu, qu'elle est belle! Que ses grands yeux bleus me plaisent, vus de près, et me regardant comme ils le font souvent! Quelle différence de ce printemps-ci à celui de l'année passée, quand je vivais malheureux et me soutenant à force de caractère, au milieu de ces trois cents hypocrites méchants et sales! J'étais presque aussi méchant qu'eux. »

Dans les jours de méfiance : « Cette jeune fille se moque de moi, pensait Julien. Elle est d'accord avec son frère pour me mystifier. Mais elle a l'air de tellement mépriser le manque d'énergie de ce frère! — Il est brave, et puis c'est tout, me dit-elle. Et encore, brave devant l'épée des Espagnols. A Paris tout lui fait peur, il voit partout le danger du ridicule. Il n'a pas une pensée qui ose s'écarter de la mode. C'est toujours moi qui suis obligée de prendre sa défense. Une jeune fille de dix-neuf ans! A cet âge peut-on être fidèle à chaque instant de la journée à l'hypocrisie qu'on s'est prescrite?

1. Stendhal est persuadé que les Parisiennes sont incapables de sincérité et de passion, qu'il n'y a chez elles que souci des convenances, vanité et affectation. Un homme qui a vécu un an en Italie, qui a su apprécier chez les Italiennes cette franche amabilité « qui n'est que le développement simple d'une nature grandiose... » voit les Françaises avec leurs petites grâces tout aimables, séduisantes les trois premiers jours, mais ennuyeuses le quatrième, jour fatal où l'on découvre que toutes ces grâces étudiées d'avance et apprises par cœur sont éternellement les mêmes tous les jours et pour tous. » (*De l'amour*, chap. XLIV.) Il ajoute ailleurs (*De l'amour*, livre II, chap. XLI) : « Pour trouver l'amour à Paris, il faut descendre jusqu'aux classes dans lesquelles l'absence de l'éducation et de la vanité, et la lutte avec les vrais besoins a laissé plus d'énergie ».

« D'un autre côté, quand M^{lle} de La Mole fixe sur moi ses grands yeux bleus avec une certaine expression singulière, toujours le comte Norbert s'éloigne. Ceci m'est suspect; ne devrait-il pas s'indigner de ce que sa sœur distingue un *domestique* de leur maison? Car j'ai entendu le duc de Chaulnes parler ainsi de moi. » A ce souvenir la colère remplaçait tout autre sentiment : « Est-ce amour du vieux langage chez ce duc maniaque? »

« Eh bien, elle est jolie! continuait Julien avec des regards de tigre. Je l'aurai, je m'en irai ensuite, et malheur à qui me troublera dans ma fuite*(9)! »

Cette idée devint l'unique affaire de Julien; il ne pouvait plus penser à rien autre. Ses journées passaient comme des heures.

A chaque instant, cherchant à s'occuper de quelque affaire sérieuse, sa pensée se perdait dans une rêverie profonde et il se réveillait un quart d'heure après le cœur palpitant d'ambition, la tête troublée, et rêvant à cette idée : « M'aime-t-elle*(10)? »

RÉSUMÉ DES CHAPITRES XI ET XII

Mathilde s'ennuie et crible d'épigrammes les familiers de l'hôtel de La Mole et ses adorateurs. Elle aussi regrette l'Empire, car en ce temps-là il y avait de la *grandeur*. « Être dans une véritable bataille, une bataille de Napoléon, où l'on tuait dix mille soldats, cela prouve du courage. S'exposer au danger élève l'âme et la sauve de l'ennui où mes pauvres adorateurs semblent plongés; et il est contagieux, cet ennui. Lequel d'entre eux a l'idée de faire quelque chose d'extraordinaire? Ils cherchent à obtenir ma main, la belle affaire! Je suis riche, et mon père avancera son gendre. Ah! pût-il en trouver un qui fût un peu amusant! »

Elle prend beaucoup de plaisir à se promener et à causer avec Julien; elle est étonnée de son orgueil, agréablement surprise qu'il ose souvent la contredire; elle raconte à une amie les moindres détails de ces conversations; et un jour elle s'aperçoit qu'elle aime.

« Elle repassa dans sa tête toutes les descriptions de passion qu'elle avait lues dans *Manon Lescaut*, la *Nouvelle Héloïse*, les *Lettres d'une religieuse portugaise*, etc., etc. Il n'était question, bien entendu, que de la grande passion; l'amour léger était indigne d'une fille de son âge et de sa naissance. Elle ne donnait le nom d'amour qu'à ce sentiment héroïque que l'on rencontrait en France du temps de Henri III et de Bassompierre. Cet amour-là faisait faire de grandes choses. »

Et ainsi l'amour de Mathilde pour Julien répétera celui de Marguerite de Valois pour Boniface de La Mole.

« Est-ce ma faute à moi, se dit Mathilde, si les jeunes gens de la cour sont de si grands partisans du *convenable* et pâlisent à la seule idée de la moindre aventure un peu singulière? »

Julien a un regard brillant d'énergie; s'il y avait une autre révolution, il aurait l'audace d'un Danton pendant que les Luz et les Croisenois se laisseraient égorger comme des moutons. « Mon père, homme supérieur et qui portera loin la fortune de notre maison, respecte Julien. Tout le reste le hait, personne ne le méprise, que les dévotes amies de ma mère. »

« Du moment qu'elle eut décidé qu'elle aimait Julien, elle ne s'ennuya plus. Tous les jours elle se félicitait du parti qu'elle avait pris de se donner une grande passion. Cet amusement a bien des dangers, pensait-elle. Tant mieux! mille fois tant mieux! »

Mais Julien ne s'imagine pas que Mathilde puisse l'aimer. Et même lorsqu'elle fixe sur lui ses beaux yeux bleus, il ne lit dans son regard que sang-froid et dureté. « Est-il possible que ce soit-là de l'amour? Quelle différence avec les regards de M^{me} de Rênal! »

CHAPITRE XIII

Un Comlot.

Julien admirait Mathilde pour sa beauté, ses façons de reine et son élégance. Il avait constaté, d'autre part, qu'elle allait à la messe presque tous les jours, qu'elle ne permettait pas la moindre allusion « à une plaisanterie contre les intérêts vrais ou supposés du trône ou de l'autel », et qu'en cachette elle lisait Voltaire. « S'exagérant cette expérience, il lui croyait la duplicité de Machiavel. Cette scélératesse prétendue était un charme à ses yeux, presque l'unique charme moral qu'elle eût. L'ennui de l'hypocrisie et des propos de vertu le jetait dans cet excès... Pour achever le charme, il la croyait une Catherine de Médicis... » Mais il ne l'aimait pas et était convaincu qu'elle voulait seulement, avec son frère et Croisenois, se moquer de lui.

... « Il est possible que ce *trio* se moque de moi⁽¹⁾ », pensait Julien. On connaît bien peu son caractère, si l'on ne voit pas déjà l'expression sombre et froide que prirent ses regards en répondant à ceux de Mathilde. Une ironie amère repoussa les assurances d'amitié que M^{lle} de La Mole étonnée osa hasarder deux ou trois fois.

Piqué par cette bizarrerie soudaine, le cœur de cette jeune fille, naturellement froid, ennuyé, sensible à l'esprit, devint

aussi passionné qu'il était dans sa nature de l'être. Mais il y avait aussi beaucoup d'orgueil dans le caractère de Mathilde, et la naissance d'un sentiment qui faisait dépendre d'un autre tout son bonheur fut accompagnée d'une sombre tristesse.

Julien avait déjà assez profité depuis son arrivée à Paris pour distinguer que ce n'était pas là la tristesse sèche de l'ennui. Au lieu d'être avide, comme autrefois, de soirées, de spectacles et de distractions de tous genres, elle les fuyait.

La musique chantée par des Français ennuyait Mathilde à la mort, et cependant Julien, qui se faisait un devoir d'assister à la sortie de l'Opéra, remarqua qu'elle s'y faisait mener le plus souvent qu'elle pouvait. Il crut distinguer qu'elle avait perdu un peu de la mesure parfaite qui brillait dans toutes ses actions. Elle répondait quelquefois à ses amis par des plaisanteries outrageantes à force de piquante énergie. Il lui sembla qu'elle prenait en guignon¹ le marquis de Croisenois. « Il faut que ce jeune homme aime furieusement l'argent, pour ne pas planter là cette fille, si riche qu'elle soit ! » pensait Julien. Et pour lui, indigné des outrages faits à la dignité masculine, il redoublait de froideur envers elle. Souvent il alla jusqu'aux réponses peu polies.

Quelque résolu qu'il fût à ne pas être dupe des marques d'intérêt de Mathilde, elles étaient si évidentes de certains jours, et Julien, dont les yeux commençaient à se dessiller, la trouvait si jolie⁽²⁾, qu'il en était quelquefois embarrassé.

« L'adresse et la longanimité de ces jeunes gens du grand monde finiraient par triompher de mon peu d'expérience, se dit-il ; il faut partir et mettre un terme à tout ceci. » Le marquis venait de lui confier l'administration d'une quantité de petites terres et de maisons qu'il possédait dans le bas Languedoc. Un voyage était nécessaire : M. de La Mole y consentit avec peine⁽³⁾. Excepté pour les matières de haute ambition, Julien était devenu un autre lui-même.

« Au bout du compte, ils ne m'ont point attrapé, se disait Julien en préparant son départ. Que les plaisanteries que Mlle de La Mole fait à ces messieurs soient réelles ou seulement destinées à m'inspirer de la confiance, je m'en suis amusé. S'il n'y a pas conspiration contre le fils du charpen-

1. L'expression « prendre en guignon » n'est pas signalée dans le *Dictionnaire de Littré*. On devine le sens que Stendhal lui donne.

tier, M^{lle} de La Mole est inexplicable, mais elle l'est pour le marquis de Croisenois du moins autant que pour moi. Hier, par exemple, son humeur était bien réelle, et j'ai eu le plaisir de faire bouquer¹ par ma faveur un jeune homme aussi noble et aussi riche que je suis gueux et plébéien. Voilà le plus beau de mes triomphes; il m'égaiera dans ma chaise de poste, en courant les plaines du Languedoc. »

Il avait fait de son départ un secret, mais Mathilde savait mieux que lui qu'il allait quitter Paris le lendemain, et pour longtemps. Elle eut recours à un mal de tête fou, qu'augmentait l'air étouffé du salon. Elle se promena beaucoup dans le jardin, et poursuivit tellement de ses plaisanteries mordantes Norbert, le marquis de Croisenois, Caylus, de Luz et quelques autres jeunes gens qui avaient dîné à l'hôtel de La Mole, qu'elle les força de partir. Elle regardait Julien d'une façon étrange.

« Ce regard est peut-être une comédie, pensa Julien; mais cette respiration pressée, mais tout ce trouble! Bah! se dit-il, qui suis-je pour juger de toutes ces choses? Il s'agit ici de ce qu'il y a de plus sublime et de plus fin parmi les femmes de Paris. Cette respiration pressée qui a été sur le point de me toucher, elle l'aura étudiée chez Léontine Fay², qu'elle aime tant. »

Ils étaient restés seuls; la conversation languissait évidemment. « Non! Julien ne sent rien pour moi », se disait Mathilde vraiment malheureuse.

Comme il prenait congé d'elle, elle lui serra le bras avec force :

— Vous recevrez ce soir une lettre de moi, lui dit-elle d'une voix tellement altérée que le son n'en était pas reconnaissable^{*(4)}.

Cette circonstance toucha sur-le-champ Julien.

— Mon père, continua-t-elle, a une juste estime pour les services que vous lui rendez. *Il faut* ne pas partir demain; trouvez un prétexte. Et elle s'éloigna en courant.

Sa taille était charmante. Il était impossible d'avoir un plus joli pied, elle courait avec une grâce qui ravit Julien; mais devinerait-on à quoi fut sa seconde pensée après qu'elle

1. *Faire bouquer quelqu'un* signifiait : le forcer à faire ce qui lui déplait. « J'ai déjà fait bouquer messieurs du domaine, je l'emporterai encore sur eux, car j'ai raison », dit Voltaire dans une de ses lettres; 2. *Léontine Fay* fut une des meilleures actrices du Gymnase, où elle jouait les pièces de Scribe.

eut tout à fait disparu? Il fut offensé du ton impératif avec lequel elle avait dit ce mot *il faut*. Louis XV aussi, au moment de mourir, fut vivement piqué du mot *il faut*, maladroitement employé par son premier médecin, et Louis XV pourtant n'était pas un parvenu.

Une heure après, un laquais remit une lettre à Julien; c'était tout simplement une déclaration d'amour.

« Il n'y a pas trop d'affectation dans le style », se dit Julien, cherchant par ses remarques littéraires à contenir la joie qui contractait ses joues et le forçait à rire malgré lui.

« Enfin moi, s'écria-t-il tout à coup, la passion étant trop forte pour être contenue, moi pauvre paysan, j'ai donc une déclaration d'amour d'une grande dame! »

« Quant à moi, ce n'est pas mal, ajouta-t-il en comprimant sa joie le plus possible. J'ai su conserver la dignité de mon caractère. Je n'ai point dit que j'aimais. »

Il se mit à étudier la forme des caractères; M^{lle} de La Mole avait une jolie petite écriture anglaise. Il avait besoin d'une occupation physique pour se distraire d'une joie qui allait jusqu'au délire.

« Votre départ m'oblige à parler..... Il serait au-dessus de mes forces de ne plus vous voir... »

Une pensée vint frapper Julien comme une découverte, interrompre l'examen qu'il faisait de la lettre de Mathilde et redoubler sa joie. « Je l'emporte sur le marquis de Croisenois, s'écria-t-il, moi, qui ne dis que des choses sérieuses! Et lui est si joli! il a des moustaches, un charmant uniforme; il trouve toujours à dire, juste au moment convenable, un mot spirituel et fin*(5). »

Julien eut un instant délicieux; il errait à l'aventure dans le jardin, fou de bonheur.

Plus tard il monta à son bureau et se fit annoncer chez le marquis de La Mole, qui heureusement n'était pas sorti. Il lui prouva facilement, en lui montrant quelques papiers marqués arrivés de Normandie, que le soin des procès normands l'obligeait à différer son départ pour le Languedoc*(6).

— Je suis bien aise que vous ne partiez pas, lui dit le marquis, quand ils eurent fini de parler d'affaires, *j'aime à vous voir**(7). Julien sortit; ce mot le gênait.

« Et moi, je vais séduire sa fille! rendre impossible peut-être ce mariage avec le marquis de Croisenois, qui fait le

charme de son avenir : s'il n'est pas duc, du moins sa fille aura un tabouret. » Julien eut l'idée de partir pour le Languedoc malgré la lettre de Mathilde, malgré l'explication donnée au marquis. Cet éclair de vertu disparut bien vite.

« Que je suis bon, se dit-il, moi, plébéien, avoir pitié d'une famille de ce rang ! Moi, que le duc de Chaulnes appelle un domestique ! Comment le marquis augmente-t-il son immense fortune ? En vendant de la rente, quand il apprend au Château qu'il y aura le lendemain apparence de coup d'État. Et moi, jeté au dernier rang par une providence marâtre, moi à qui elle a donné un cœur noble et pas mille francs de rente, c'est-à-dire pas de pain, *exactement parlant, pas de pain* ; moi, refuser un plaisir qui s'offre ! Une source limpide qui vient étancher ma soif dans le désert brûlant de la médiocrité que je traverse si péniblement ! Ma foi, pas si bête ; chacun pour soi, dans ce désert d'égoïsme qu'on appelle la vie. »

Et il se rappela quelques regards remplis de dédain, à lui adressés par M^{me} de La Mole, et surtout par les *dames* ses amies.

Le plaisir de triompher du marquis de Croisenois vint achever la déroute de ce souvenir de vertu.

« Que je voudrais qu'il se fâchât ! dit Julien ; avec quelle assurance je lui donnerais maintenant un coup d'épée. » Et il faisait le geste du coup de seconde. Avant ceci, j'étais un cuistre, abusant basement d'un peu de courage. Après cette lettre, je suis son égal.

« Oui, se disait-il avec une volupté infinie et en parlant lentement, nos mérites, au marquis et à moi, ont été pesés, et le pauvre charpentier du Jura l'emporte.

« Bon ! s'écria-t-il, voilà la signature de ma réponse trouvée. N'allez pas vous figurer, M^{lle} de La Mole, que j'oublie mon état. Je vous ferai comprendre et bien sentir que c'est pour le fils d'un charpentier que vous trahissez un descendant du fameux Guy de Croisenois, qui suivit saint Louis à la croisade*(8). »

Julien ne pouvait contenir sa joie. Il fut obligé de descendre au jardin. Sa chambre, où il s'était enfermé à clef, lui semblait trop étroite pour y respirer.

« Moi, pauvre paysan du Jura, se répétait-il sans cesse, moi, condamné à porter toujours ce triste habit noir ! Hélas ! vingt ans plus tôt, j'aurais porté l'uniforme comme

eux! Alors un homme comme moi était tué ou *général à trente-six ans*. » Cette lettre, qu'il tenait serrée dans sa main, lui donnait la taille et l'attitude d'un héros. « Maintenant, il est vrai, avec cet habit noir, à quarante ans, on a cent mille francs d'appointements et le cordon bleu comme M. l'évêque de Beauvais. Eh bien! se dit-il en riant comme Méphistophélès, j'ai plus d'esprit qu'eux; je sais choisir l'uniforme de mon siècle. » Et il sentit redoubler son ambition et son attachement à l'habit ecclésiastique. « Que de cardinaux nés plus bas que moi et qui ont gouverné! mon compatriote Granvelle¹, par exemple*(9)... »

Julien Sorel est persuadé qu'on cherchera à lui prendre cette lettre de Mathilde; il décide de l'envoyer, cachée dans une Bible, à son ami Fouqué. Il se croit environné d'ennemis et de policiers; il n'y a plus en lui que haine et méfiance. Il répond à Mathilde par une lettre d'une habileté machiavélique, où il cite, pour la compromettre s'il est pris, les phrases les plus claires du billet qu'il vient de recevoir, et où il lui fait sentir qu'elle s'est abaissée jusqu'à envoyer une déclaration d'amour « à un pauvre charpentier du Jura. »

RÉSUMÉ DES CHAPITRES XIV A XXXIV

Mathilde se rend compte de la hardiesse de sa lettre et regrette de s'être abaissée; le caractère de Julien l'inquiète. Elle craint l'avenir. Julien, plus froid et plus calculateur que jamais, lui remet une réponse où chaque mot est pesé. Et à cinq heures il reçoit un billet de Mathilde : « J'ai besoin de vous parler; il faut que je vous parle ce soir; au moment où une heure après minuit sonnera, trouvez-vous dans le jardin. Prenez la grande échelle du jardinier auprès du puits; placez-la contre ma fenêtre et montez chez moi. Il fait clair de lune; n'importe. »

Julien est persuadé qu'on veut le tuer; mais s'il refuse, Mathilde le considérera comme un lâche et il se méprisera lui-même. Il prend ses pistolets et en renouvelle l'amorce. Au dîner il regarde les domestiques en se demandant quels sont ceux qu'on a choisis pour l'assassinat.

A une heure cinq minutes (il attendit cinq minutes pour laisser le temps à un contrordre) il pose l'échelle contre la fenêtre de Mathilde. La fenêtre s'ouvre sans bruit. Mathilde admire son courage. Elle se donne à lui, comme elle l'a décidé, par devoir.

1. Antoine Perrenot de Granvelle, fils de Nicolas Perrenot de Granvelle qui avait été ministre de Charles Quint, né à Besançon en 1517, mort à Madrid en 1586, cardinal et homme d'État espagnol.

Le lendemain, Julien n'éprouve qu'une satisfaction d'orgueil. Mathilde se demande : « Me serais-je trompée ? N'aurais-je pas d'amour pour lui ? » Surtout elle souffre dans sa vanité : « Je me suis donné un maître. »

Elle ne parle plus à Julien, elle ne le regarde plus, elle ne s'aperçoit plus de son existence ; puis elle lui déclare formellement que tout est fini. Julien alors s'aperçoit combien il aime Mathilde et comme un jour à la bibliothèque elle a un mot blessant, il saisit une vieille épée, prêt à la tuer. Ce geste suffit à ranimer toute l'admiration de Mathilde.

Leur amour continuera ainsi à être le conflit de deux orgueils, avec des alternatives d'intimité et d'hostilité. Jamais on n'a mieux analysé ces jeux de l'amour et de l'amour-propre. Julien souffre d'être dédaigné, puis par un acte d'audace reconquiert Mathilde. « Punis-moi de mon orgueil atroce, lui disait-elle, en le serrant dans ses bras de façon à l'étouffer ; tu es mon maître, je suis ton esclave ; il faut que je te demande pardon d'avoir voulu me révolter. » Triomphe sans lendemain.

Un jour elle lui déclare : « Je ne vous aime plus, monsieur, mon imagination folle m'a trompée. » Elle prend plaisir à l'humilier ; il est très malheureux.

Julien est chargé par M. de La Mole d'une mission mystérieuse à Strasbourg (les chapitres XXI et suivants sont fort obscurs et romancés, semble-t-il, en les retardant d'une dizaine d'années, les complots des *ultras* en 1817-1818). Mais rien ne peut distraire Julien du souvenir de Mathilde. Heureusement il rencontre à Strasbourg le prince Korasoff, qu'il avait connu autrefois en Angleterre et à qui il demande conseil. Le prince lui recommande de faire la cour à une autre femme sous les yeux de celle qu'il aime et lui donne même une série de lettres toutes prêtes. Julien choisit une dévote de l'entourage de M^{lle} de La Mole, M^{me} de Fervaques.

Il suit donc les conseils de Korasoff, recopie les lettres et en envoie une par jour à M^{me} de Fervaques. Ce jeu l'ennuie ; il ne lit même pas les réponses qu'il reçoit, mais Mathilde, en ayant découvert une, est jalouse et désespérée. Elle fait à Julien des reproches violents, et pleure. Julien, maîtrisant son amour, reste froid. « La voilà donc, cette orgueilleuse, à mes pieds » se dit-il. Il est bien près d'être attendri, mais il sait que s'il se laisse entraîner au bonheur de l'aimer, elle n'aura plus pour lui que dédain.

Il demande des garanties. « Enlevez-moi, répond Mathilde, partons pour Londres ; je serai perdue à jamais, déshonorée. »

« Un voyageur anglais raconte l'intimité où il vivait avec un tigre ; il l'avait élevé et le caressait, mais toujours sur sa table tenait un pistolet armé.

« Julien ne s'abandonnait à l'excès de son bonheur que dans les instants où Mathilde ne pouvait en lire l'expression dans ses yeux.

Il s'acquittait avec exactitude du devoir de lui dire de temps à autre quelque mot dur.

« Pour la première fois Mathilde aimait. »

À quelque temps de là, elle se trouva enceinte et l'apprit avec joie à Julien : « Maintenant douterez-vous de moi ? N'est-ce pas une garantie ? Je suis votre épouse à jamais. »

Elle avoue tout à son père ; M. de La Mole fait appeler Julien et l'accable d'injures. Mais il ne sait que faire.

La résolution de Mathilde, prête à toutes les folies, le déconcerte ; l'abbé Pirard, à qui Julien s'est confessé, s'entremet. Tantôt le marquis désire la mort ou la fuite de Julien, tantôt il rêve de lui bâtir une brillante fortune. Finalement il lui donne ainsi qu'à Mathilde, une pension, puis sans rien décider au sujet du mariage et pour gagner du temps, il lui fait parvenir un brevet de lieutenant de hussards au nom de M. le chevalier Julien Sorel de la Vernaye et l'envoie à Strasbourg.

« Le soir lorsque Julien apprit qu'il était lieutenant de hussards, sa joie fut sans bornes. On peut se la figurer par l'ambition de toute sa vie, et par la passion qu'il avait maintenant pour son fils. Le changement de nom le frappait d'étonnement.

« Après tout, pensait-il, mon roman est fini, et à moi seul tout le mérite. J'ai su me faire aimer de ce monstre d'orgueil, ajoutait-il en regardant Mathilde ; son père ne peut vivre sans elle, et elle sans moi. »

CHAPITRE XXXV

Un Orage.

Julien se montre avec Mathilde silencieux et sombre ; elle l'adore et s'inquiète, sans oser l'interroger. Par l'abbé Pirard, Julien reçoit une somme de vingt mille francs de M. de La Mole, et apprend que l'abbé Frilair, qui gouverne Besançon, reconnaîtra sa haute naissance. Aussitôt il se montre froid et hautain : « Serait-il bien possible, se disait-il, que je fusse le fils naturel de quelque grand seigneur exilé dans nos montagnes par le terrible Napoléon ? À chaque instant cette idée lui semblait moins improbable... Ma haine pour mon père serait une preuve... Je ne serais plus un monstre ! »

... Peu de jours après ce monologue, le quinzième régiment de hussards, l'un des plus brillants de l'armée, était en bataille sur la place d'armes de Strasbourg. M. le chevalier de La Vernaye montait le plus beau cheval de l'Alsace, qui lui avait coûté six mille francs. Il était reçu lieutenant,

« vite possible, sacrifiez tout, désertez s'il le faut. A peine
 « arrivé, attendez-moi dans un fiacre, près la petite porte
 « du jardin, au n^o ... de la rue... J'irai vous parler; peut-
 « être pourrai-je vous introduire dans le jardin. Tout est
 « perdu, et je le crains, sans ressource; comptez sur moi.
 « vous me trouverez dévouée et ferme dans l'adversité.
 « Je vous aime. »

En quelques minutes, Julien obtint une permission du colonel*(4), et partit de Strasbourg à franc étrier; mais l'affreuse inquiétude qui le dévorait ne lui permit pas de continuer cette façon de voyager au delà de Metz. Il se jeta dans une chaise de poste; et ce fut avec une rapidité presque incroyable qu'il arriva au lieu indiqué, près la petite porte du jardin de l'hôtel de La Mole. Cette porte s'ouvrit, et à l'instant Mathilde, oubliant tout respect humain, se précipita dans ses bras. Heureusement il n'était que cinq heures du matin, et la rue était encore déserte.

— Tout est perdu; mon père, craignant mes larmes, est parti dans la nuit de jeudi. Pour où? personne ne le sait. Voici sa lettre, lisez. Et elle monta dans le fiacre avec Julien :

« Je pouvais tout pardonner, excepté le projet de vous
 « séduire parce que vous êtes riche. Voilà, malheureuse
 « fille, l'affreuse vérité. Je vous donne ma parole d'honneur
 « que je ne consentirai jamais à un mariage avec cet homme.
 « Je lui assure dix mille livres de rente s'il veut vivre à
 « loin, hors des frontières de France, ou mieux encore en
 « Amérique. Lisez la lettre que je reçois en réponse au
 « renseignements que j'avais demandés. L'impudent m'avait
 « engagé lui-même à écrire à M^{me} de Rênal*(5). Jamais
 « je ne lirai une ligne de vous relative à cet homme. Je
 « prends en horreur Paris et vous. Je vous engage à recou-
 « vrir du plus grand secret ce qui doit arriver. Renoncez
 « franchement à un homme vil, et vous retrouverez un
 « père. »

— Où est la lettre de M^{me} de Rênal? dit froidement Julien.

— La voici. Je n'ai voulu te la montrer qu'après que tu aurais été préparé :

LETTRE¹.

« Ce que je dois à la cause sacrée de la religion et de la morale m'oblige, monsieur, à la démarche pénible que je viens accomplir auprès de vous ; une règle qui ne peut faillir m'ordonne de nuire en ce moment à mon prochain, mais enfin d'éviter un plus grand scandale. La douleur que j'éprouve doit être surmontée par le sentiment du devoir. Il n'est que trop vrai, monsieur, la conduite de la personne au sujet de laquelle vous me demandez toute la vérité a pu sembler inexplicable ou même honnête. On a pu croire convenable de cacher ou de déguiser une partie de la réalité, la prudence le voulait aussi bien que la religion. Mais cette conduite, que vous désirez connaître, a été dans le fait extrêmement condamnable, et plus que je ne puis le dire. Pauvre et avide, c'est à l'aide de l'hypocrisie la plus consommée, et par la séduction d'une femme faible et malheureuse, que cet homme a cherché à se faire un état et à devenir quelque chose. C'est une partie de mon pénible devoir d'ajouter que je suis obligée de croire que M. J... n'a aucun principe de religion. En conscience, je suis contrainte de penser qu'un de ses moyens pour réussir dans une maison est de chercher à séduire la femme qui a le principal crédit. Couvert par une apparence de désintéressement, et par des phrases de roman, son grand et unique objet est de parvenir à disposer du maître de la maison et de sa fortune. Il laisse après lui le malheur et des regrets éternels, » etc., etc., etc[★](6).

Cette lettre extrêmement longue et à demi effacée par des larmes était bien de la main de M^{me} de Rênal ; elle était même écrite avec plus de soin qu'à l'ordinaire[★](7).

— Je ne puis blâmer M. de La Mole, dit Julien après l'avoir finie ; il est juste et prudent. Quel père voudrait donner sa fille chérie à un tel homme ! Adieu !

Julien sauta à bas du fiacre, et courut à sa chaise de poste arrêtée au bout de la rue. Mathilde, qu'il semblait avoir oubliée, fit quelques pas pour le suivre ; mais les regards

1. Berthet est un malheureux aigri et haineux ; on n'a jamais su pourquoi il avait tué M^{me} Michoud à ce moment précis. En imaginant la lettre dénonciatrice de M^{me} de Rênal (lettre qui lui avait été dictée par son confesseur. Cf. chap. XLIII), Stendhal donne à l'acte de Julien un tout autre sens.

des marchands qui s'avançaient sur la porte de leurs boutiques, et desquels elle était connue, la forcèrent à rentrer précipitamment au jardin.

Julien était parti pour Verrières*(8). Dans cette route rapide, il ne put écrire à Mathilde comme il en avait le projet, sa main ne formait sur le papier que des traits illisibles*(9).

Il arriva à Verrières un dimanche matin. Il entra chez l'armurier du pays, qui l'accabla de compliments sur sa récente fortune. C'était la nouvelle du pays.

Julien eut beaucoup de peine à lui faire comprendre qu'il voulait une paire de pistolets. L'armurier, sur sa demande, chargea les pistolets¹.

Les trois coups sonnaient; c'est un signal bien connu dans les villages de France, et qui, après les diverses sonneries de la matinée, annonce le commencement immédiat de la messe.

Julien entra dans l'église neuve de Verrières*(10). Toutes les fenêtres hautes de l'édifice étaient voilées avec des rideaux cramoisis². Julien se trouva à quelques pas derrière le banc de M^{me} de Rênal. Il lui sembla qu'elle priait avec ferveur. La vue de cette femme qui l'avait tant aimé fit trembler le bras de Julien d'une telle façon, qu'il ne put d'abord exécuter son dessein. « Je ne le puis, se disait-il à lui-même; physiquement, je ne le puis*(11). »

En ce moment le jeune clerc qui servait la messe sonna pour *l'élévation*². M^{me} de Rênal baissa la tête qui un instant se trouva presque entièrement cachée par les plis de son châle. Julien ne la reconnaissait plus aussi bien; il tira sur elle un coup de pistolet et la manqua; il tira un second coup, elle tomba³(12).

1. Chez Julien Sorel la décision est immédiate. Berthet au contraire, hésite longtemps; il multiplie les lettres de menace; il cherche les formules à effet; il est mystérieux et puéril : « Quand je paraîtrai sous le clocher de la paroisse, on saura pourquoi... Je ne puis répondre de me livrer à quelque chose d'extraordinaire... » Au tribunal, il déclare que jusqu'au dernier moment il a hésité. « J'ai constamment flotté entre l'idée de me tuer seul et celle d'associer M^{me} Michoud à ma destruction. » Il ajoute que dans les moments qui ont précédé le crime il était complètement égaré : « J'étais tellement hors de moi-même que je pus à peine reconnaître un chemin que j'avais parcouru tant de fois; je faillis ne pas pouvoir traverser un pont jeté sur ce chemin, tant ma vue était troublée. Placé derrière le banc de M^{me} Michoud, si près d'elle, mes idées étaient tumultueuses et pleines d'incohérences; je ne savais où j'étais; le présent et le passé se confondaient pour moi; mon existence même me semblait un songe; dans certains moments toutes mes pensées se réduisaient à celle du suicide. » Mais il pense que M^{me} Michoud appartient à un autre et dans un mouvement de jalousie, il tire; 2. Cf. t. I^{er}, chap. v; 3. Cf. au procès Berthet l'exposé du procureur général : « Il attend avec une infernale patience l'instant où le recueillement de tous les fidèles va lui donner le moyen de porter des

CHAPITRE XXXVI

Détails tristes.

Julien resta immobile, il ne voyait plus. Quand il revint un peu à lui, il aperçut tous les fidèles qui s'enfuyaient de l'église; le prêtre avait quitté l'autel. Julien se mit à suivre d'un pas assez lent quelques femmes qui s'en allaient en criant. Une femme qui voulait fuir plus vite que les autres le poussa rudement, il tomba. Ses pieds s'étaient embarrassés dans une chaise renversée par la foule; en se relevant, il se sentit le cou serré; c'était un gendarme en grande tenue qui l'arrêtait. Machinalement Julien voulut avoir recours à ses petits pistolets; mais un second gendarme s'emparait de ses bras.

Il fut conduit à la prison. On entra dans une chambre, on lui mit les fers aux mains, on le laissa seul; la porte se ferma sur lui à double tour; tout cela fut exécuté très vite, et il y fut insensible.

— Ma foi, tout est fini, dit-il tout haut en revenant à lui... Oui, dans quinze jours la guillotine... ou se tuer d'ici là.

Son raisonnement n'allait pas plus loin; il se sentait la tête comme si elle eût été serrée avec violence. Il regarda pour voir si quelqu'un le tenait. Après quelques instants, il s'endormit profondément. M^{me} de Rênal n'était pas blessée mortellement. La première balle avait percé son chapeau; comme elle se retournait, le second coup était parti. La balle l'avait frappée à l'épaule, et, chose étonnante, avait été renvoyée par l'os de l'épaule, que pourtant elle cassa, contre un pilier gothique, dont elle détacha un énorme éclat de pierre.

Quand, après un pansement long et douloureux, le chirurgien, homme grave, dit à M^{me} de Rênal : « Je réponds de votre vie comme de la mienne », elle fut profondément affligée.

Depuis longtemps elle désirait sincèrement la mort. La lettre qui lui avait été imposée par son confesseur actuel,

coups assurés. Ce moment arrive, et lorsque tous les cœurs s'élèvent vers le Dieu présent sur l'autel, lorsque M^{me} Michoud prosternée mêlait peut-être à ses prières le nom de l'ingrat qui s'est fait son ennemi le plus cruel, deux coups de feu successifs et à peu d'intervalle se font entendre... » — Les circonstances sont les mêmes dans le roman, mais avec une tout autre signification.

et qu'elle avait écrite à M. de La Mole, avait donné le dernier coup à cet être affaibli par un malheur trop constant. Ce malheur était l'absence de Julien; elle l'appelait, elle, *le remords*. Le directeur, jeune ecclésiastique vertueux et fervent, nouvellement arrivé de Dijon, ne s'y trompait pas[★](1).

« Mourir ainsi, mais non de ma main, ce n'est point un péché, pensait M^{me} de Rênal. Dieu me pardonnera peut-être de me réjouir de ma mort. » Elle n'osait ajouter : « Et mourir de la main de Julien, c'est le comble des félicités. »

A peine fut-elle débarrassée de la présence du chirurgien et de tous les amis accourus en foule, qu'elle fit appeler Élisabeth, sa femme de chambre...

— Le geôlier, lui dit-elle en rougissant beaucoup, est un homme cruel. Sans doute il va le maltraiter, croyant en cela faire une chose agréable pour moi... Cette idée m'est insupportable. Ne pourriez-vous pas aller comme de vous-même remettre au geôlier ce petit paquet qui contient quelques louis? Vous lui direz que la religion ne permet pas qu'il le maltraite... Il faut surtout qu'il n'aille pas parler de cet envoi d'argent.

C'est à la circonstance dont nous venons de parler que Julien dut l'humanité du geôlier de Verrières¹...

Un juge parut dans la prison. — J'ai donné la mort avec préméditation, lui dit Julien; j'ai acheté et fait charger les pistolets chez un tel, l'armurier. L'article 1342 du Code pénal est clair, je mérite la mort, et je l'attends.

Le petit esprit du juge ne comprenant pas cette franchise, il multipliait les questions pour faire en sorte que l'accusé *se coupât* dans ses réponses.

— Mais ne voyez-vous pas, lui dit Julien en souriant, que je me fais aussi coupable que vous pouvez le désirer? Allez, monsieur, vous ne manquerez pas la proie que vous poursuivez. Vous aurez le plaisir de condamner². Épargnez-moi votre présence[★](2).

« Il me reste un ennuyeux devoir à remplir, pensa Julien, il faut écrire à M^{lle} de La Mole. »

« Je me suis vengé, lui disait-il. Malheureusement, mon

1. Il s'appelait Noiroud; 2. Il est curieux de constater que ce sont là, ou à peu près, les termes d'une lettre de Berthet au procureur général : « Ne craignez pas que je vous échappe, ni d'être privé du plaisir de me condamner ».

Il passa plus d'une heure à chercher à se bien connaître sous ce rapport.

Quand il eut vu clair dans son âme, et que la vérité parut devant ses yeux aussi nettement qu'un des piliers de sa prison, il pensa au remords.

« Pourquoi en aurais-je ? J'ai été offensé d'une manière atroce ; j'ai tué, je mérite la mort, mais voilà tout. Je meurs après avoir soldé mon compte envers l'humanité⁽⁵⁾. Je ne laisse aucune obligation non remplie, je ne dois rien à personne ; ma mort n'a rien de honteux que l'instrument : cela seul, il est vrai, suffit richement pour ma honte aux yeux des bourgeois de Verrières ; mais sous le rapport intellectuel, quoi de plus méprisable ! Il me reste un moyen d'être considérable à leurs yeux : c'est de jeter au peuple des pièces d'or en allant au supplice. Ma mémoire, liée à l'idée de *l'or*, sera resplendissante pour eux⁽⁶⁾. »

Après ce raisonnement, qui au bout d'une minute lui sembla évident : « Je n'ai plus rien à faire sur la terre », se dit Julien, et il s'endormit profondément.

Vers les neuf heures du soir, le geôlier le réveilla en lui apportant à souper.

— Que dit-on dans Verrières ?

— Monsieur Julien, le serment que j'ai prêté devant le crucifix, à la Cour royale, le jour que je fus installé dans ma place, m'oblige au silence.

Il se taisait, mais restait. La vue de cette hypocrisie vulgaire amusa Julien. « Il faut, pensa-t-il, que je lui fasse attendre longtemps les cinq francs qu'il désire pour me vendre sa conscience. »

Quand le geôlier vit le repas finir sans tentative de séduction :

— L'amitié que j'ai pour vous, monsieur Julien, dit-il d'un air faux et doux, m'oblige à parler ; quoiqu'on dise que c'est contre l'intérêt de la justice, parce que cela peut vous servir à arranger votre défense... Monsieur Julien, qui est bon garçon, sera bien content si je lui apprends que M^{me} de Rênal va mieux.

— Quoi ! elle n'est pas morte ? s'écria Julien en se levant de table hors de lui⁽⁷⁾.

— Quoi ! vous ne saviez rien ! dit le geôlier d'un air stupide, qui bientôt devint de la cupidité heureuse. Il sera bien juste que monsieur donne quelque chose au chirurgien

qui, d'après la loi et la justice, ne devait pas parler. Mais pour faire plaisir à monsieur, je suis allé chez lui, et il m'a tout conté...

— Enfin, la blessure n'est pas mortelle, lui dit Julien impatienté en s'avançant vers lui, tu m'en réponds sur ta vie?

Le geôlier, géant de six pieds de haut, eut peur, et se retira vers la porte. Julien vit qu'il prenait une mauvaise route pour arriver à la vérité, il se rassit et jeta un napoléon à M. Noiroud.

A mesure que le récit de cet homme prouvait à Julien que la blessure de M^{me} de Rênal n'était pas mortelle, il se sentait gagné par les larmes.

— Sortez! lui dit-il brusquement.

Le geôlier obéit. A peine la porte fut-elle fermée : « Grand Dieu! elle n'est pas morte! » s'écria Julien, et il tomba à genoux, pleurant à chaudes larmes.

Dans ce moment suprême il était croyant. Qu'importent les hypocrisies des prêtres? peuvent-elles ôter quelque chose à la vérité et à la sublimité de l'idée de Dieu*(8)?

Seulement alors, Julien commença à se repentir du crime commis. Par une coïncidence qui lui évita le désespoir, en cet instant seulement, venait de cesser l'état d'irritation physique et de demi-folie où il était plongé depuis son départ de Paris pour Verrières.

Ses larmes avaient une source généreuse, il n'avait aucun doute sur la condamnation qui l'attendait.

« Ainsi elle vivra! se disait-il... Elle vivra pour me pardonner et pour m'aimer*(9)... »

Le lendemain matin fort tard, quand le geôlier le réveilla :

— Il faut que vous ayez un fameux cœur, monsieur Julien, lui dit cet homme. Deux fois je suis venu, et j'ai fait conscience de vous réveiller. Voici deux bouteilles d'excellent vin que vous envoie M. Maslon, notre curé.

— Comment! ce coquin est encore ici? dit Julien.

— Oui, monsieur, répondit le geôlier en baissant la voix, mais ne parlez pas si haut, cela pourrait vous compromettre. Julien rit de bon cœur.

— Au point où j'en suis, mon ami, vous seul pourriez me nuire si vous cessiez d'être doux et humain... Vous serez bien payé, dit Julien en s'interrompant et reprenant l'air impérieux.

Cet air fut justifié à l'instant par le don d'une pièce de monnaie.

M. Noiroud raconta de nouveau et dans les plus grands détails tout ce qu'il avait appris sur M^{me} de Rênal, mais il ne parla point de la visite de M^{lle} Élisabeth.

Cet homme était bas et soumis autant que possible. Une idée traversa la tête de Julien : « Cette espèce de géant difforme peut gagner trois ou quatre cents francs, car sa prison n'est guère fréquentée; je puis lui assurer dix mille francs, s'il veut se sauver en Suisse avec moi... La difficulté sera de le persuader de ma bonne foi. » L'idée du long colloque à avoir avec un être aussi vil inspira du dégoût à Julien, il pensa à autre chose.

Le soir il n'était plus temps. Une chaise de poste vint le prendre à minuit. Il fut très content des gendarmes ses compagnons de voyage. Le matin, lorsqu'il arriva à la prison de Besançon, on eut la bonté de le loger dans l'étage supérieur d'un donjon gothique. Il jugea l'architecture du commencement du xiv^e siècle; il en admira la grâce et la légèreté piquante*(10). Par un étroit intervalle entre deux murs au delà d'une cour profonde, il avait une échappée de vue superbe¹.

Le lendemain il y eut un interrogatoire; après quoi, pendant plusieurs jours, on le laissa tranquille. Son âme était calme. Il ne trouvait rien que de simple dans son affaire : « J'ai voulu tuer, je dois être tué². »

Sa pensée ne s'arrêta pas davantage à ce raisonnement. Le jugement, l'ennui de paraître en public, la défense, il considérait tout cela comme de légers embarras, des cérémonies ennuyeuses auxquelles il serait temps de songer le jour même. Le moment de la mort ne l'arrêtait guère plus : « J'y songerai après le jugement. » La vie n'était point ennuyeuse pour lui, il considérait toutes choses sous un nouvel aspect, il n'avait plus d'ambition*(11). Il pensait rarement à M^{lle} de La Mole. Ses remords l'occupaient

1. Stendhal a conservé toute sa vie le goût des grands horizons. En arrivant à Paris, il s'ennuie parce qu'il regrette les montagnes du Dauphiné (*Vie de Henri Brûlard*, t. II, p. 224). — De même, dans *la Chartreuse de Parme*, dès que Fabrice fut entré dans sa prison, « il courut aux fenêtres. La vue qu'on avait de ces fenêtres grillées était sublime..., etc. » (éd. P. Jourda, t. II, p. 85); 2. De même Berthet écrit au juge d'instruction : « Je voudrais être jugé demain et être après-demain conduit au supplice; la mort est le plus doux pardon que je puisse obtenir; j'assure qu'elle n'a rien qui m'effraye. » Ou encore : « Ce que je puis obtenir de plus doux, c'est la mort; je veux la demander à mes juges et même les insulter à dessein de l'obtenir plus facilement... »

beaucoup, et lui présentaient souvent l'image de M^{me} de Rênal, surtout pendant le silence des nuits, troublé seulement, dans ce donjon élevé, par le chant de l'orfraie.

Il remerciait le ciel de ne l'avoir pas blessée à mort. « Chose étonnante! se disait-il, je croyais que par sa lettre à M. de La Mole elle avait détruit à jamais mon bonheur à venir, et moins de quinze jours après la date de cette lettre je ne songe plus à tout ce qui m'occupait alors... Deux ou trois mille livres de rente pour vivre tranquille dans un pays de montagnes comme Vergy... J'étais heureux alors... Je ne connaissais pas mon bonheur*(12)! »

Dans d'autres instants, il se levait en sursaut de sa chaise. « Si j'avais blessé à mort M^{me} de Rênal, je me serais tué*(13)... J'ai besoin de cette certitude pour ne pas me faire horreur à moi-même.....

« Me tuer! voilà la grande question, se disait-il. Ces juges si formalistes, si acharnés après le pauvre accusé, qui feraient pendre le meilleur citoyen, pour accrocher la croix... Je me soustrairais à leur empire, à leurs injures en mauvais français que le journal du département va appeler de l'éloquence... »

« Je puis vivre encore cinq ou six semaines, plus ou moins... Me tuer! ma foi non, se dit-il après quelques jours; Napoléon a vécu.....

« D'ailleurs, la vie m'est agréable; ce séjour est tranquille¹; je n'y ai point d'ennuyeux », ajouta-t-il en riant, et il se mit à faire la note des livres qu'il voulait faire venir de Paris.

CHAPITRE XXXVII

Un Donjon.

Julien reçoit la visite de l'abbé Chélan, vieilli et affaibli. Il est très déprimé par le spectacle de cette décrépitude et ne peut plus croire à la grandeur humaine. « Il n'y avait plus rien de rude et de grandiose en lui, plus de vertu romaine; la mort lui apparaissait à une plus grande hauteur, et comme chose moins facile. »

Il y avait deux mois peut-être qu'il n'avait songé à Fouqué.

1. Cf. Fabrice del Dongo, prisonnier dans la Tour Farnèse : « Mais à propos... j'oublie d'être en colère... Comment, moi qui avais tant peur de la prison, j'y suis et je ne me souviens pas d'être triste! C'est bien le cas de dire que la peur a été cent fois pire que le mal... » (*la Chartreuse de Parme*, chap. XVIII).

« J'étais un grand sot à Strasbourg, ma pensée n'allait pas au delà du collet de mon habit. » Le souvenir de Fouqué l'occupa beaucoup et le laissa plus attendri. Il se promenait avec agitation: « Me voici décidément de vingt degrés au-dessous du niveau de la mort... Si cette faiblesse augmente, il vaudra mieux me tuer. Quelle joie pour les abbés Maslon et les Valenod si je meurs comme un cuistre! »

Fouqué arriva; cet homme simple et bon était éperdu de douleur. Son unique idée, s'il en avait, était de vendre tout son bien pour séduire le geôlier et faire sauver Julien. Il lui parla longuement de l'évasion de M. de Lavalette.

— Tu me fais peine, lui dit Julien; M. de Lavalette était innocent, moi je suis coupable. Sans le vouloir, tu me fais songer à la différence*(1)...

Mais, est-il vrai? Quoi! tu vendrais tout ton bien? dit Julien redevenant tout à coup observateur et méfiant.

Fouqué, ravi de voir enfin son ami répondre à son idée dominante, lui détailla longuement, et à cent francs près, ce qu'il tirerait de chacune de ses propriétés.

« Quel effort sublime chez un propriétaire de province! pensa Julien. Que d'économies, que de petites demi-lésineries qui me faisaient tant rougir lorsque je les lui voyais faire il sacrifie pour moi! Un de ces beaux jeunes gens que j'ai vus à l'hôtel de La Mole, et qui lisent *René*, n'aurait aucun de ces ridicules; mais excepté ceux qui sont fort jeunes et encore enrichis par héritage, et qui ignorent la valeur de l'argent, quel est celui de ces beaux Parisiens qui serait capable d'un tel sacrifice? »

Toutes les fautes de français, tous les gestes communs de Fouqué disparurent, il se jeta dans ses bras. Jamais la province, comparée à Paris, n'a reçu un plus bel hommage. Fouqué ravi du moment d'enthousiasme qu'il voyait dans les yeux de son ami, le prit pour un consentement à la fuite.

Cette vue du *sublime* rendit à Julien toute la force que l'apparition de M. de Chélan lui avait fait perdre. Il était encore bien jeune; mais, suivant moi, ce fut une belle plante. Au lieu de marcher du tendre au rusé, comme la plupart des hommes, l'âge lui eût donné la bonté facile à s'attendrir, il se fût guéri d'une méfiance folle... Mais à quoi bon ces vaines prédictions*(2)?

Fouqué va trouver l'abbé de Frilair et lui demande d'intervenir

auprès des juges en faveur de Julien. Le grand vicaire promet son appui, parce qu'il espère se réconcilier ainsi avec M. de La Mole.

RÉSUMÉ DU CHAPITRE XXXVIII

Mathilde de La Mole, déguisée en paysanne, vient voir Julien dans sa prison. « Malgré ses préventions, que d'ailleurs il ne s'avouait pas bien nettement, Julien la trouva fort jolie. Comment ne pas voir dans toute cette façon d'agir et de parler un sentiment noble, désintéressé, bien au-dessus de tout ce qu'aurait osé une âme petite et vulgaire ? »

Elle l'admire plus que jamais : « Boniface de La Mole lui semblait ressuscité, mais plus héroïque. »

Elle multiplie les démarches à travers Besançon, sans crainte de se compromettre ; elle veut produire une grande impression sur le peuple ; elle songe même dans sa folie « à le faire révolter pour sauver Julien marchant à la mort ».

Elle va à son tour trouver le puissant grand vicaire pour lui demander de sauver Julien ; l'abbé de Frilair voit immédiatement qu'il peut par l'entremise des La Mole et de la maréchale de Fervaques obtenir un évêché et promet d'intervenir auprès des jurés. Il apparaît machiavélique et méchant sous les dehors d'une parfaite élégance mondaine.

CHAPITRE XXXIX

L'Intrigue.

En sortant de l'évêché, Mathilde n'hésita pas à envoyer un courrier à M^{me} de Fervaques ; la crainte de se compromettre ne l'arrêta pas une seconde. Elle conjurait sa rivale d'obtenir une lettre pour M. de Frilair, écrite en entier de la main de monseigneur l'évêque de ***. Elle allait jusqu'à la supplier d'accourir elle-même à Besançon. Ce trait fut héroïque de la part d'une âme jalouse et fière.

D'après le conseil de Fouqué, elle avait eu la prudence de ne point parler de ses démarches à Julien. Sa présence le troublait assez sans cela. Plus honnête homme à l'approche de la mort qu'il ne l'avait été durant sa vie, il avait des remords non seulement envers M. de La Mole, mais aussi pour Mathilde. « Quoi donc ! se disait-il, je trouve auprès d'elle des moments de distraction, et même de l'ennui.

Elle se perd pour moi, et c'est ainsi que je l'en récompense! Serais-je donc méchant*(1)? » Cette question l'eût bien peu occupé quand il était ambitieux; alors ne pas réussir était la seule honte à ses yeux.

Son malaise moral, auprès de Mathilde, était d'autant plus décidé, qu'il lui inspirait en ce moment la passion la plus extraordinaire et la plus folle. Elle ne parlait que des sacrifices étranges qu'elle voulait faire pour le sauver*(2).

Exaltée par un sentiment dont elle était fière et qui l'emportait sur tout son orgueil, elle eût voulu ne pas laisser passer un instant de sa vie sans le remplir par quelque démarche extraordinaire. Les projets les plus étranges, les plus périlleux pour elle remplissaient ses longs entretiens avec Julien. Les geôliers, bien payés, la laissaient régner dans la prison. Les idées de Mathilde ne se bornaient pas au sacrifice de sa réputation; peu lui importait de faire connaître son état à toute la société. Se jeter à genoux pour demander la grâce de Julien, devant la voiture du roi allant au galop, attirer l'attention du prince, au risque de se faire mille fois écraser, était une des moindres chimères que rêvait cette imagination exaltée et courageuse. Par ses amis employés auprès du roi, elle était sûre d'être admise dans les parties réservées du parc de Saint-Cloud.

Julien se trouvait peu digne de tant de dévouement, à vrai dire il était fatigué d'héroïsme*(3). C'eût été à une tendresse simple, naïve et presque timide, qu'il se fût trouvé sensible, tandis qu'au contraire il fallait toujours l'idée d'un public et *des autres* à l'âme hautaine de Mathilde.

Au milieu de toutes ses angoisses, de toutes ses craintes pour la vie de cet amant, auquel elle ne voulait pas survivre, Julien sentait qu'elle avait un besoin secret d'étonner le public par l'excès de son amour et la sublimité de ses entreprises.

Julien prenait de l'humeur de ne point se trouver touché de tout cet héroïsme*(4). Qu'eût-ce été s'il eût connu toutes les folies dont Mathilde accablait l'esprit dévoué, mais éminemment raisonnable et borné du bon Fouquet?

Il ne savait trop que blâmer dans le dévouement de Mathilde; car lui aussi eût sacrifié toute sa fortune, et exposé sa vie aux plus grands hasards pour sauver Julien. Il était stupéfait de la quantité d'or jetée par Mathilde. Les premiers jours, les sommes ainsi dépensées en impo-

sèrent à Fouqué, qui avait pour l'argent toute la vénération d'un provincial.

Enfin il découvrit que les projets de M^{lle} de La Mole variaient souvent, et, à son grand soulagement, trouva un mot pour blâmer ce caractère si fatigant pour lui : elle était *changeante*. De cette épithète à celle de *mauvaise tête*, le plus grand anathème en province, il n'y a qu'un pas.

« Il est singulier, se disait Julien, un jour que Mathilde sortait de sa prison, qu'une passion si vive et dont je suis l'objet me laisse tellement insensible ! et je l'adorais il y a deux mois ! J'avais bien lu que l'approche de la mort désintéresse de tout ; mais il est affreux de se sentir ingrat et de ne pouvoir se changer. Je suis donc un égoïste ? » Il se faisait à ce sujet les reproches les plus humiliants*(5).

L'ambition était morte en son cœur, une autre passion y était sortie de ses cendres ; il l'appelait le remords d'avoir assassiné M^{me} de Rênal.

Dans le fait, il en était éperdument amoureux*(6). Il trouvait un bonheur singulier quand, laissé absolument seul et sans crainte d'être interrompu, il pouvait se livrer tout entier au souvenir des journées heureuses qu'il avait passées jadis à Verrières ou à Vergy. Les moindres incidents de ces temps trop rapidement envolés avaient pour lui une fraîcheur et un charme irrésistibles. Jamais il ne pensait à ses succès de Paris ; il en était ennuyé*(7).

Mathilde a deviné l'amour de Julien pour M^{me} de Rênal et en est jalouse ; sa passion redouble.

Julien de plus en plus indifférent et froid lui conseille de mettre son enfant en nourrice à Verrières où M^{me} de Rênal le surveillera et d'épouser M. de Croisenois.

« Il se trouvait de nouveau vis-à-vis de cette idée si choquante pour Mathilde : dans quinze ans, M^{me} de Rênal adorera mon fils, et vous l'aurez oublié. »

RÉSUMÉ DU CHAPITRE XL

Julien envisage la mort sans aucune inquiétude et vit heureux dans sa prison. Pendant qu'on s'emploie à le sauver, lui refuse de penser à ces contingences ; il ne veut pas savoir ce qu'on dit à Besançon et vit dans un rêve.

« Laissez-moi ma vie idéale. Vos petites tracasseries, vos détails de la vie réelle, plus ou moins froissants pour moi, me tireraient

du ciel. On meurt comme on peut; moi je ne veux penser à la mort qu'à ma manière. Que m'importent *les autres*? Mes relations avec *les autres* vont être tranchées brusquement. De grâce ne me parlez plus de ces gens-là : c'est bien assez d'être encore encanaillé à la vue du juge d'instruction et de l'avocat... Il est singulier pourtant que je n'aie connu l'art de jouir de la vie que depuis que j'en vois le terme si près de moi. »

Le jury est constitué; Valenod en fait partie. M^{me} de Rênal écrit à chacun des jurés une lettre très noble par laquelle elle demande l'acquittement de Julien et rappelle ses belles qualités.

CHAPITRE XLI

Le Jugement.

Enfin parut ce jour tellement redouté de M^{me} de Rênal et de Mathilde.

L'aspect étrange de la ville redoublait leur terreur, et ne laissait pas sans émotion même l'âme ferme de Fouqué. Toute la province était accourue à Besançon pour voir juger cette cause romanesque.

Depuis plusieurs jours il n'y avait plus de place dans les auberges. M. le président des assises était assailli par des demandes de billets; toutes les dames de la ville voulaient assister au jugement; on criait dans les rues le portrait de Julien, etc., etc.

Mathilde tenait en réserve pour ce moment suprême une lettre écrite en entier de la main de monseigneur l'évêque de ***. Ce prélat, qui dirigeait l'Église de France et faisait des évêques, daignait demander l'acquittement de Julien. La veille du jugement, Mathilde porta cette lettre au tout-puissant grand vicaire.

A la fin de l'entrevue, comme elle s'en allait fondant en larmes : — Je répons de la déclaration du jury, lui dit M. de Frilair, sortant enfin de sa réserve diplomatique, et presque ému lui-même. Parmi les douze personnes chargées d'examiner si le crime de votre protégé est constant, et surtout s'il y a eu préméditation, je compte six amis dévoués à ma fortune, et je leur ai fait entendre qu'il dépendait d'eux de me porter à l'épiscopat. Le baron Valenod, que j'ai fait maire de Verrières, dispose entièrement de deux de ses administrés. MM. de Moirod et de Cholin. A la vérité,



LE JUGEMENT DE JULIEN SOREL

Photographie extraite du film *le Rouge et le Noir* de Claude Autant-Lara.

Le comédien Gérard Philipe tient le rôle de Julien.

le sort nous a donné pour cette affaire deux jurés fort mal pensants; mais, quoique ultra-libéraux, ils sont fidèles à mes ordres dans les grandes occasions, et je les ai fait prier de voter comme M. Valenod. J'ai appris qu'un sixième juré industriel, immensément riche et bavard libéral, aspire en secret à une fourniture au ministère de la guerre, et sans doute il ne voudrait pas me déplaire. Je lui ai fait dire que M. de Valenod a mon dernier mot.

— Et quel est ce M. Valenod? dit Mathilde inquiète.

— Si vous le connaissiez, vous ne pourriez douter du succès. C'est un parleur audacieux, impudent, grossier, fait pour mener des sots. 1814 l'a pris à la misère, et je vais en faire un préfet¹. Il est capable de battre les autres jurés s'ils ne veulent pas voter à sa guise*(1).

Mathilde fut un peu rassurée.

Une autre discussion l'attendait dans la soirée. Pour ne pas prolonger une scène désagréable et dont à ses yeux le résultat était certain, Julien était résolu à ne pas prendre la parole.

— Mon avocat parlera, c'est bien assez, dit-il à Mathilde. Je ne serai que trop longtemps exposé en spectacle à tous mes ennemis. Ces provinciaux ont été choqués de la fortune rapide que je vous dois, et, croyez-m'en, il n'en est pas un qui ne désire ma condamnation, sauf à pleurer comme un sot quand on me mènera à la mort.

— Ils désirent vous voir humilié, il n'est que trop vrai, répondit Mathilde, mais je ne les crois point cruels. Ma présence à Besançon et le spectacle de ma douleur ont intéressé toutes les femmes; votre jolie figure fera le reste*(2). Si vous dites un mot devant vos juges, tout l'auditoire est pour vous, etc., etc*(3).

Le lendemain à neuf heures, quand Julien descendit de sa prison pour aller dans la grande salle du palais de justice, ce fut avec beaucoup de peine que les gendarmes parvinrent à écarter la foule immense entassée dans la cour². Julien avait bien dormi, il était fort calme, et n'éprouvait d'autre sentiment qu'une pitié philosophique pour cette foule d'envieux qui, sans cruauté, allaient applaudir

1. Cf. t. I^{er}, chap. III et note; 2. Cf. le compte rendu de l'affaire Berthet dans la *Gazette des Tribunaux*: « Jamais les avenues de la Cour d'assises n'avaient été assiégées par une foule plus nombreuse. On s'écrasait aux portes de la salle, dont l'accès n'était permis qu'aux personnes pourvues de billets. On devait y parler d'amour, de jalousie, et les dames les plus brillantes étaient accourues ».

à son arrêt de mort. Il fut bien surpris lorsque, retenu plus d'un quart d'heure au milieu de la foule, il fut obligé de reconnaître que sa présence inspirait au public une pitié tendre. Il n'entendit pas un seul propos désagréable. « Ces provinciaux sont moins méchants que je ne le croyais », se dit-il.

En entrant dans la salle de jugement, il fut frappé de l'élégance de l'architecture. C'était un gothique propre, et une foule de jolies petites colonnes taillées dans la pierre avec le plus grand soin. Il se crut en Angleterre.

Mais bientôt toute son attention fut absorbée par douze ou quinze jolies femmes qui, placées vis-à-vis la sellette de l'accusé, remplissaient les trois balcons au-dessus des juges et des jurés. En se retournant vers le public, il vit que la tribune circulaire qui règne au-dessus de l'amphithéâtre était remplie de femmes : la plupart étaient jeunes et lui semblèrent fort jolies; leurs yeux étaient brillants et remplis d'intérêt*(4). Dans le reste de la salle, la foule était énorme; on se battait aux portes, et les sentinelles ne pouvaient obtenir de silence.

Quand tous les yeux qui cherchaient Julien s'aperçurent de sa présence, en le voyant occuper la place un peu élevée réservée à l'accusé, il fut accueilli par un murmure d'étonnement et de tendre intérêt.

On eût dit, ce jour-là, qu'il n'avait pas vingt ans; il était mis fort simplement, mais avec une grâce parfaite, ses cheveux et son front étaient charmants¹; Mathilde avait voulu présider elle-même à sa toilette. La pâleur de Julien était extrême*(5). A peine assis sur la sellette, il entendit dire de tous côtés : — Dieu! comme il est jeune!... Mais c'est un enfant... Il est bien mieux que son portrait.

— Mon accusé, lui dit le gendarme assis à sa droite, voyez-vous ces six dames qui occupent ce balcon? (Le gendarme lui indiquait une petite tribune en saillie au-dessus de l'amphithéâtre où sont placés les jurés.) C'est M^{me} la préfète, continua le gendarme; à côté, M^{me} la marquise de N...,

1. Cf. la *Gazette des Tribunaux* : « L'accusé est introduit et aussitôt tous les regards se lancent sur lui avec une avide curiosité. On voit un jeune homme au-dessous de la moyenne, mince et d'une complexion délicate; un mouchoir blanc, passé en bandeau sous le menton, et noué au-dessus de la tête, rappelle le coup destiné à lui ôter la vie, et qui n'eut que le cruel résultat de lui laisser entre la mâchoire inférieure et le cou deux balles dont une seule a pu être extraite. Du reste sa mise et ses cheveux sont soignés; sa physionomie est expressive; sa pâleur contraste avec de grands yeux noirs qui portent l'empreinte de la fatigue et de la maladie. Il les promène sur l'appareil qui l'entoure; quelque égarement s'y fait remarquer ».

celle-là vous aime bien : je l'ai entendue parler au juge d'instruction. Après, c'est M^{me} Derville...

— M^{me} Derville ! s'écria Julien, et une vive rougeur couvrit son front⁽⁶⁾.

« Au sortir d'ici, pensa-t-il, elle va écrire à M^{me} de Rênal⁽⁷⁾. » Il ignorait l'arrivée de M^{me} de Rênal à Besançon.

Les témoins furent entendus, cela prit plusieurs heures. Dès les premiers mots de l'accusation soutenue par l'avocat général, deux de ces dames placées dans le petit balcon tout à fait en face de Julien fondirent en larmes. « M^{me} Derville ne s'attendrit point ainsi », pensa Julien. Cependant il remarqua qu'elle était fort rouge.

L'avocat général faisait du pathos en mauvais français sur la barbarie du crime commis ; Julien observa que les voisines de M^{me} Derville avaient l'air de le désapprouver vivement. Plusieurs jurés, apparemment de la connaissance de ces dames, leur parlaient et semblaient les rassurer. « Voilà qui ne laisse pas d'être de bon augure », pensa Julien.

Jusque-là il s'était senti pénétré d'un mépris sans mélange pour tous les hommes qui assistaient au jugement. L'éloquence plate de l'avocat général augmenta ce sentiment de dégoût. Mais peu à peu la sécheresse d'âme de Julien disparut devant les marques d'intérêt dont il était évidemment l'objet.

Il fut content de la mine ferme de son avocat.

— Pas de phrases, lui dit-il tout bas, comme il allait prendre la parole.

— Toute l'emphase pillée à Bossuet, qu'on a étalée contre vous, vous a servi, dit l'avocat.

En effet à peine avait-il parlé pendant cinq minutes, que presque toutes les femmes avaient leur mouchoir à la main. L'avocat, encouragé, adressa aux jurés des choses extrêmement fortes. Julien frémit, il se sentait sur le point de verser des larmes. « Grand Dieu ! que diront mes ennemis ? »

Il allait céder à l'attendrissement qui le gagnait, lorsque, heureusement pour lui, il surprit un regard insolent de M. le baron de Valenod.

« Les yeux de ce cuistre sont flamboyants, se dit-il ; quel triomphe pour cette âme basse ! Quand mon crime n'aurait amené que cette seule circonstance, je devrais le

maudire. Dieu sait ce qu'il dira de moi dans les soirées d'hiver à M^{me} de Rênal[★](8)! »

Cette idée effaça toutes les autres. Bientôt après, Julien fut rappelé à lui-même par les marques d'assentiment du public. L'avocat venait de terminer sa plaidoirie. Julien se souvint qu'il était convenable de lui serrer la main. Le temps avait passé rapidement.

On apporta des rafraîchissements à l'avocat et à l'accusé. Ce fut alors seulement que Julien fut frappé d'une circonstance : aucune femme n'avait quitté l'audience pour aller dîner.

— Ma foi, je meurs de faim, dit l'avocat, et vous ?

— Moi de même, répondit Julien.

— Voyez, voilà M^{me} la préfète qui reçoit aussi son dîner, lui dit l'avocat en lui indiquant le petit balcon. Bon courage, tout va bien.

La séance recommença.

Comme le président faisait son résumé, minuit sonna. Le président fut obligé de s'interrompre ; au milieu du silence, de l'anxiété universelle, le retentissement de la cloche de l'horloge remplissait la salle.

« Voilà le dernier de mes jours qui commence », pensa Julien. Bientôt il se sentit enflammé par l'idée du devoir. Il avait dominé jusque-là son attendrissement, et gardé sa résolution de ne point parler ; mais, quand le président des assises lui demanda s'il avait quelque chose à ajouter, il se leva[★](9). Il voyait devant lui les yeux de M^{me} Derville qui, aux lumières, lui semblèrent bien brillants. « Pleurerait-elle, par hasard ? » pensa-t-il.

« Messieurs les jurés,

« L'horreur du mépris, que je croyais pouvoir braver au moment de la mort, me fait prendre la parole. Messieurs, je n'ai point l'honneur d'appartenir à votre classe, vous voyez en moi un paysan qui s'est révolté contre la bassesse de sa fortune.

« Je ne vous demande aucune grâce, continua Julien en affermissant sa voix. Je ne me fais point illusion, la mort m'attend : elle sera juste. J'ai pu attenter aux jours de la femme la plus digne de tous les respects, de tous les hommages. M^{me} de Rênal avait été pour moi comme une mère. Mon crime est atroce, et il fut *prémédité*. J'ai donc

mérité la mort, messieurs les jurés. Quand je serais moins coupable, je vois des hommes qui, sans s'arrêter à ce que ma jeunesse peut mériter de pitié, voudront punir en moi et décourager à jamais cette classe de jeunes gens qui, nés dans un ordre inférieur, et en quelque sorte opprimés par la pauvreté, ont le bonheur de se procurer une bonne éducation, et l'audace de se mêler à ce que l'orgueil des gens riches appelle la société.

« Voilà mon crime, messieurs, et il sera puni avec d'autant plus de sévérité que dans le fait je ne suis point jugé par mes pairs. Je ne vois point sur les bancs des jurés quelque paysan enrichi, mais uniquement des bourgeois indignés^{1*}(10)... »

Pendant vingt minutes, Julien parla sur ce ton; il dit tout ce qu'il avait sur le cœur; l'avocat général, qui aspirait aux faveurs de l'aristocratie, bondissait sur son siège; mais malgré le tour un peu abstrait que Julien avait donné à la discussion, toutes les femmes fondaient en larmes. M^{me} Derville elle-même avait son mouchoir sur ses yeux. Avant de finir, Julien revint à la préméditation, à son repentir, au respect, à l'adoration filiale et sans bornes que dans des temps plus heureux il avait pour M^{me} de Rênal... M^{me} Derville jeta un cri et s'évanouit.

Une heure sonnait comme les jurés se retiraient dans leur chambre. Aucune femme n'avait abandonné sa place; plusieurs hommes avaient les larmes aux yeux. Les conversations furent d'abord très vives; mais peu à peu, la décision du jury se faisant attendre, la fatigue générale commença à jeter du calme dans l'assemblée. Ce moment était solennel; les lumières jetaient moins d'éclat. Julien, très fatigué, entendait discuter auprès de lui la question de savoir si ce retard était de bon ou de mauvais augure. Il vit avec plaisir que tous les vœux étaient pour lui; le jury ne revenait point, et cependant aucune femme ne quittait la salle.

Comme deux heures venaient de sonner, un grand mouvement se fit entendre. La petite porte de la chambre des jurés s'ouvrit, M. le baron de Valenod s'avança d'un pas grave et théâtral, il était suivi de tous les jurés. Il toussa, puis déclara qu'en son âme et conscience la déclaration unanime du jury était que Julien Sorel était coupable de

1. Cette déclaration de Julien n'a aucun rapport avec la défense ou la déclaration écrite de Berthet. Le morceau est purement stendhalien.

meurtre, et de meurtre avec préméditation : cette déclaration entraînait la peine de mort; elle fut prononcée un instant après*(11). Julien regarda sa montre, et se souvint de M. de Lavalette¹; il était deux heures et un quart. « C'est aujourd'hui vendredi », pensa-t-il.

« Oui, mais ce jour est heureux pour le Valenod, qui me condamne... Je suis trop surveillé pour que Mathilde puisse me sauver comme fit M^{me} de Lavalette*(12)... Ainsi dans trois jours, à cette même heure, je saurai à quoi m'en tenir sur *le grand peut-être*. »

En ce moment il entendit un cri et fut rappelé aux choses de ce monde. Les femmes autour de lui sanglotaient; il vit que toutes les figures étaient tournées vers une petite tribune pratiquée dans le couronnement d'un pilastre gothique. Il sut plus tard que Mathilde s'y était cachée*(13). Comme le cri ne se renouvela pas, tout le monde se remit à regarder Julien, auquel les gendarmes cherchaient à faire traverser la foule.

« Tâchons de ne pas apprêter à rire à ce fripon de Valenod, pensa Julien. Avec quel air contrit et patelin il a prononcé la déclaration qui entraîne la peine de mort! Tandis que ce pauvre président des assises, tout juge qu'il est depuis nombre d'années, avait la larme à l'œil en me condamnant. Quelle joie pour le Valenod, de se venger de notre ancienne rivalité auprès de M^{me} de Rênal!... Je ne la verrai donc plus! C'en est fait... Un dernier adieu est impossible entre nous, je le sens... Que j'aurais été heureux de lui dire toute l'horreur que j'ai de mon crime!

« Seulement ces paroles : Je me trouve justement condamné. »

CHAPITRE XLII

En ramenant Julien en prison, on l'avait introduit dans une chambre destinée aux condamnés à mort. Lui qui, d'ordinaire, remarquait jusqu'aux plus petites circonstances,

1. Stendhal a toujours admiré l'évasion romanesque du comte de Lavalette et l'énergie déployée par sa femme pour le sauver. Il écrit dans une lettre du 17 juin 1818 : « Les noms héroïques de M^{mes} Bertrand et de Lavalette seront honorés par la postérité, tandis que ceux de M^{mes} de Staël et de Genlis iront se perdre dans la tourbe de ces âmes communes qui ne savent admirer la vertu que lorsqu'elle est employée au bénéfice du pouvoir. » (Le comte de Lavalette, arrêté et condamné à mort par le gouvernement de Louis XVIII, s'évada de la Conciergerie le 20 décembre 1815.)

ne s'était point aperçu qu'on ne le faisait pas remonter à son donjon. Il songeait à ce qu'il dirait à M^{me} de Rênal, si, avant le dernier moment, il avait le bonheur de la voir. Il pensait qu'elle l'interromprait, et voulait du premier mot pouvoir lui peindre tout son repentir. « Après une telle action, comment lui persuader que je l'aime uniquement*(1)? car enfin j'ai voulu la tuer par ambition ou par amour pour Mathilde. »

En se mettant au lit il trouva des draps d'une toile grossière. Ses yeux se dessillèrent. « Ah! je suis au cachot, se dit-il, comme condamné à mort. C'est juste...

« Le comte Altamira me racontait que, la veille de sa mort, Danton disait avec sa grosse voix : — C'est singulier, le verbe guillotiner ne peut pas se conjuguer dans tous ses temps : on peut bien dire : je serai guillotiné, tu seras guillotiné, mais on ne dit pas : j'ai été guillotiné.

« Pourquoi pas, reprit Julien, s'il y a une autre vie?... Ma foi, si je trouve le Dieu des chrétiens, je suis perdu : c'est un despote, et, comme tel, il est rempli d'idées de vengeance; sa Bible ne parle que de punitions atroces. Je ne l'ai jamais aimé, je n'ai même jamais voulu croire qu'on l'aimât sincèrement. Il est sans pitié (Et il se rappela plusieurs passages de la Bible). Il me punira d'une manière abominable...

« Mais si je trouve le Dieu de Fénelon! Il me dira peut-être : « Il te sera beaucoup pardonné, parce que tu as beaucoup aimé...

« Ai-je beaucoup aimé? Ah! j'ai aimé M^{me} de Rênal, mais ma conduite a été atroce. Là, comme ailleurs, le mérite simple et modeste a été abandonné pour ce qui est brillant...

« Mais aussi, quelle perspective... Colonel de hussards, si nous avions la guerre; secrétaire de légation pendant la paix; ensuite ambassadeur... car bientôt j'aurais su les affaires..., et quand je n'aurais été qu'un sot, le gendre du marquis de La Mole a-t-il quelque rivalité à craindre? Toutes mes sottises eussent été pardonnées, ou plutôt comptées pour des mérites. Homme de mérite, et jouissant de la plus grande existence à Vienne ou à Londres... »

— Pas précisément, monsieur, guillotiné dans trois jours.

Julien rit de bon cœur de cette saillie de son esprit.

En vérité, l'homme a deux êtres en lui, pensa-t-il. Qui diable songeait à cette réflexion maligne? »

— Eh bien! oui, mon ami, guillotiné dans trois jours, répondit-il à l'interrupteur. M. de Cholin louera une fenêtre, de compte à demi avec l'abbé Maslon. Eh bien, pour le prix de location de cette fenêtre, lequel de ces deux dignes personnages volera l'autre*(2)?

Ce passage du *Venceslas* de Rotrou lui revint tout à coup¹ :

LADISLAS

Mon âme est toute prête.

LE ROI, père de Ladislas.

L'échafaud l'est aussi; portez-y votre tête.

« Belle réponse! » pensa-t-il, et il s'endormit. Quelqu'un le réveilla le matin en le serrant fortement.

— Quoi, déjà! dit Julien en ouvrant un œil hagard. Il se croyait entre les mains du bourreau.

C'était Mathilde. « Heureusement, elle ne m'a pas compris. » Cette réflexion lui rendit tout son sang-froid. Il trouva Mathilde changée comme par six mois de maladie : réellement elle n'était pas reconnaissable.

— Cet infâme Frilair m'a trahie, lui disait-elle en se tortillant les mains; la fureur l'empêchait de pleurer.

— N'étais-je pas beau hier quand j'ai pris la parole? répondit Julien. J'improvisais, et pour la première fois de ma vie! Il est vrai qu'il est à craindre que ce ne soit aussi la dernière.

Dans ce moment Julien jouait sur le caractère de Mathilde avec tout le sang-froid d'un pianiste habile qui touche un piano... — L'avantage d'une naissance illustre me manque, il est vrai, ajouta-t-il, mais la grande âme de Mathilde a élevé son amant jusqu'à elle. Croyez-vous que Boniface de La Mole ait été mieux devant ses juges?

Mathilde, ce jour-là, était tendre sans affectation, comme une pauvre fille habitant un cinquième étage; mais elle ne put obtenir de lui des paroles plus simples. Il lui rendait, sans le savoir, le tourment qu'elle lui avait souvent infligé*(3).

Mathilde fait venir l'avocat pour que Julien signe son appel; Julien refuse. « Je serais bien dupe, pensait-il, de vivre encore deux mois dans ce séjour dégoûtant, en butte à tout ce que la faction

1. Stendhal admirait beaucoup le *Venceslas* de Rotrou (1647) : « L'exposition de *Venceslas* est resté le chef-d'œuvre de la scène française. Rotrou est notre Massinger. Il avait le caractère héroïque et trouva la mort en faisant une belle action » (Lettre à Stritch du 12 février 1823).

patricienne peut inventer d'infâme et d'humiliant, et ayant pour unique consolation les imprécations de cette folle... »

... Cette résolution prise, il tomba dans la rêverie... « Le courrier en passant apportera le journal à six heures comme à l'ordinaire; à huit heures, après que M. de Rênal l'aura lu, Élisabeth, marchant sur la pointe du pied, viendra le déposer sur son lit. Plus tard elle s'éveillera : tout à coup, en lisant, elle sera troublée; sa jolie main tremblera; elle lira jusqu'à ces mots... *A dix heures et cinq minutes, il avait cessé d'exister.*

« Elle pleurera à chaudes larmes, je la connais; en vain j'ai voulu l'assassiner, tout sera oublié. Et la personne à qui j'ai voulu ôter la vie sera la seule qui sincèrement pleurera ma mort.

« Ah! ceci est une antithèse! » pensa-t-il, et, pendant un grand quart d'heure que dura encore la scène que lui faisait Mathilde, il ne songea qu'à M^{me} de Rênal. Malgré lui, et quoique répondant souvent à ce que Mathilde lui disait, il ne pouvait détacher son âme du souvenir de la chambre à coucher de Verrières. Il voyait la *Gazette de Besançon* sur la courtepoinle de taffetas orange. Il voyait cette main si blanche qui la serrait d'un mouvement convulsif; il voyait M^{me} de Rênal pleurer... Il suivait la route de chaque larme sur cette figure charmante...

CHAPITRE XLIII

Une heure après, comme il dormait profondément, il fut éveillé par des larmes qu'il sentait couler sur sa main. « Ah! c'est encore Mathilde, pensa-t-il à demi éveillé. Elle vient, fidèle à la théorie, attaquer ma résolution par les sentiments tendres. » Ennuyé de la perspective de cette nouvelle scène dans le genre pathétique, il n'ouvrit pas les yeux. Les vers de Belpégor¹ fuyant sa femme lui revinrent à la pensée.

Il entendit un soupir singulier; il ouvrit les yeux : c'était M^{me} de Rênal.

1. *Belpégor*, nouvelle de Machiavel, et conte de La Fontaine (Cinquième partie, VII). Le démon Belpégor est envoyé sur la terre par le prince des ténèbres pour faire une enquête sur la vie conjugale. Il tombe dans les mains d'une prude, M^{me} Honesta, qui lui fait mener une vie si rude qu'il est tout heureux de se sauver aux Enfers.

— Ah! je te revois avant que de mourir, est-ce une illusion? s'écria-t-il en se jetant à ses pieds.

Mais pardon, madame, je ne suis qu'un assassin à vos yeux, dit-il à l'instant, en revenant à lui.

— Monsieur..., je viens vous conjurer d'appeler; je sais que vous ne le voulez pas*(1)...

Ses sanglots l'étouffaient; elle ne pouvait parler.

— Daignez me pardonner.

— Si tu veux que je te pardonne, lui dit-elle en se levant et se jetant dans ses bras, appelle tout de suite de ta sentence de mort.

Julien la couvrait de baisers.

— Viendras-tu me voir tous les jours pendant ces deux mois?

— Je te le jure. Tous les jours, à moins que mon mari ne me le défende.

— Je signe! s'écria Julien. Quoi! tu me pardones! est-il possible!

Il la serrait dans ses bras; il était fou. Elle jeta un petit cri.

— Ce n'est rien, lui dit-elle, tu m'as fait mal.

— A ton épaule, s'écria Julien fondant en larmes.

Il s'éloigna un peu, et couvrit sa main de baisers de flamme.

— Qui me l'eût dit la dernière fois que je te vis dans ta chambre à Verrières?...

— Qui m'eût dit alors que j'écirais à M. de La Mole cette lettre infâme?...

— Sache que je t'ai toujours aimée, que je n'ai aimé que toi.

— Est-il bien possible! s'écria M^{me} de Rênal, ravie à son tour.

Elle s'appuya sur Julien, qui était à ses genoux, et longtemps ils pleurèrent en silence.

A aucune époque de la vie, Julien n'avait trouvé un moment pareil.

Bien longtemps après, quand on put parler :

— Et cette jeune M^{me} Michelet, dit M^{me} de Rênal, ou plutôt cette M^{lle} de La Mole; car je commence en vérité à croire cet étrange roman!

— Il n'est vrai qu'en apparence, répondit Julien. C'est ma femme, mais ce n'est pas ma maîtresse...

En s'interrompant cent fois l'un l'autre, ils parvinrent à grand'peine à se raconter ce qu'ils ignoraient. La lettre

écrite à M. de La Mole avait été faite par le jeune prêtre qui dirigeait la conscience de M^{me} de Rênal, et ensuite copiée par elle.

— Quelle horreur m'a fait commettre la religion¹! lui disait-elle; et encore j'ai adouci les passages les plus affreux de cette lettre⁽²⁾...

Les transports et le bonheur de Julien lui prouvaient combien il lui pardonnait. Jamais il n'avait été aussi fou d'amour.

— Je me crois pourtant pieuse, lui disait M^{me} de Rênal dans la suite de la conversation. Je crois sincèrement en Dieu; je crois également, et même cela m'est prouvé, que le crime que je commets est affreux, et dès que je te vois, même après que tu m'as tiré deux coups de pistolet...

Et ici, malgré elle, Julien la couvrit de baisers.

— Laisse-moi, continua-t-elle, je veux raisonner avec toi, de peur de l'oublier... Dès que je te vois, tous les devoirs disparaissent, je ne suis plus qu'amour pour toi; ou plutôt, le mot amour est trop faible. Je sens pour toi ce que je devrais sentir uniquement pour Dieu : un mélange de respect, d'amour, d'obéissance... En vérité, je ne sais ce que tu m'inspires... Tu me dirais de donner un coup de couteau au geôlier, que le crime serait commis avant que je n'y eusse songé. Explique-moi cela bien nettement avant que je te quitte, je veux voir clair dans mon cœur; car dans deux mois nous nous quittons... A propos, nous quitterons-nous? lui dit-elle en souriant.

— Je retire ma parole, s'écria Julien en se levant; je n'appelle pas de la sentence de mort, si par poison, couteau, pistolet, charbon ou de toute autre manière quelconque, tu cherches à mettre fin ou obstacle à ta vie.

La physionomie de M^{me} de Rênal changea tout à coup; la plus vive tendresse fit place à une rêverie profonde.

— Si nous mourions tout de suite? lui dit-elle enfin.

— Qui sait ce que l'on trouve dans l'autre vie? répondit Julien; peut-être des tourments, peut-être rien du tout. Ne pouvons-nous pas passer deux mois ensemble d'une manière délicieuse? Deux mois, c'est bien des jours. Jamais je n'aurai été aussi heureux!

— Jamais tu n'auras été si heureux?

1. Souvenir, chez Stendhal, de la phrase de Lucrèce chère à tous les voltairiens : « *Tantum religio potuit suadere malorum* ».

— Jamais, répéta Julien ravi, et je te parle comme je me parle à moi-même. Dieu me préserve d'exagérer.

— C'est me commander, que de parler ainsi, dit-elle avec un sourire timide et mélancolique.

— Eh bien ! tu jures, sur l'amour que tu as pour moi, de n'attenter à ta vie par aucun moyen direct, ni indirect... Songe, ajouta-t-il, qu'il faut que tu vives pour mon fils, que Mathilde abandonnera à des laquais dès qu'elle sera marquise de Croisenois.

— Je jure, reprit-elle froidement⁽³⁾, mais je veux emporter ton appel écrit et signé de ta main. J'irai moi-même chez M. le procureur général.

— Prends garde, tu te compromets.

— Après la démarche d'être venue te voir dans ta prison, je suis à jamais, pour Besançon et toute la Franche-Comté, une héroïne d'anecdotes, dit-elle d'un air profondément affligé. Les bornes de l'austère pudeur sont franchies... Je suis une femme perdue d'honneur ; il est vrai que c'est pour toi...

Son accent était si triste que Julien l'embrassa avec un bonheur tout nouveau pour lui. Ce n'était plus l'ivresse de l'amour, c'était reconnaissance extrême. Il venait d'apercevoir, pour la première fois, toute l'étendue du sacrifice qu'elle lui avait fait⁽⁴⁾.

Quelque âme charitable informa, sans doute, M. de Rênal des longues visites que sa femme faisait à la prison de Julien ; car au bout de trois jours il lui envoya sa voiture, avec l'ordre exprès de revenir sur-le-champ à Verrières.....

CHAPITRE XLIV

Julien est très déprimé ; la présence et les propos de Mathilde l'irritent ; son père vient le voir et se montre bas et cupide. Pour se reconforter, il boit une bouteille de champagne que le geôlier lui apporte, avec deux galériens, « scélérats fort gais et réellement très remarquables par la finesse, le courage et le sang-froid¹. »

« Après leur départ, Julien n'était plus le même homme. »

1. Stendhal dit dans *Rome, Naples et Florence* : « En France où le caractère manque (la bravoure personnelle, fille de la vanité, n'est pas du caractère) c'est aux galères que se trouve la réunion des hommes les plus singuliers. Ils ont la grande qualité qui manque à leurs concitoyens, la force du caractère. » Il avait lu les *Mémoires* de Vidocq, bandit et chef de la Sûreté (1828-29). Comp. quelques années plus tard le Vautrin de Balzac, dans le *Père Goriot* (1834).

« A mesure que j'aurais été moins dupe des apparences, se disait-il, j'aurais vu que les salons de Paris sont peuplés d'honnêtes gens tels que mon père, ou de coquins habiles tels que ces galériens. Ils ont raison, jamais les hommes de salon ne se lèvent le matin avec cette pensée poignante : comment dînerai-je ? Et ils vantent leur probité ! et, appelés au jury, ils condamnent fièrement l'homme qui a volé un couvert d'argent parce qu'il se sentait défaillir de faim⁽¹⁾ !

« Mais y a-t-il une cour, s'agit-il de perdre ou de gagner un portefeuille, mes honnêtes gens de salon tombent dans des crimes exactement pareils à ceux que la nécessité de dîner a inspirés à ces deux galériens...

« Il n'y a point de *droit naturel*¹ : ce mot n'est qu'une antique niaiserie bien digne de l'avocat général qui m'a donné chasse l'autre jour, et dont l'aïeul fut enrichi par une confiscation de Louis XIV. Il n'y a de *droit* que lorsqu'il y a une loi pour défendre de faire telle chose, sous peine de punition. Avant la loi, il n'y a de *naturel* que la force du lion, ou le besoin de l'être qui a faim, qui a froid, le *besoin* en un mot²... Non, les gens qu'on honore ne sont que des fripons qui ont eu le bonheur de n'être pas pris en flagrant délit. L'accusateur que la société lance après moi a été enrichi par une infamie... J'ai commis un assassinat, et je suis justement condamné, mais, à cette seule action près, le Valenod qui m'a condamné est cent fois plus nuisible à la société.....

« ... J'ai aimé la vérité... Où est-elle... Partout hypocrisie, ou du moins charlatanisme, même chez les plus vertueux, même chez les plus grands ; et ses lèvres prirent l'expression du dégoût... Non, l'homme ne peut pas se fier à l'homme³.

1. Tout ce développement dérive de Rousseau, *Contrat social* (livre I^{er}, chap. II) : « La plus ancienne de toutes les sociétés et la seule naturelle, est celle de la famille : encore les enfants ne restent-ils liés au père qu'aussi longtemps qu'ils ont besoin de lui pour se conserver. Sitôt que ce besoin cesse, le lien naturel se dissout... La première loi de l'homme est de veiller à sa propre conservation, ses premiers soins sont ceux qu'il se doit à lui-même... » ; 2. Cf. Diderot, *le Neveu de Rameau* : « Dans la nature, toutes les espèces se dévorent, toutes les conditions se dévorent dans la société. Nous faisons justice les uns des autres sans que la loi s'en mêle... Au milieu de tout cela, il n'y a que l'imbécile ou l'oisif qui soit lésé sans avoir vexé personne, et c'est fort bien fait » ; 3. Les conclusions de Julien Sorel rejoignent les enseignements de Vautrin à Rastignac dans *le Père Goriot* (1834) : « Une rapide fortune est le problème que se proposent de résoudre en ce moment cinquante mille jeunes gens qui se trouvent tous dans votre position. Vous êtes une unité de ce nombre-là. Jugez des efforts que vous avez à faire et de l'acharnement du combat. Il faut vous manger les uns les autres comme des araignées dans un pot, attendu qu'il n'y a pas cinquante mille bonnes places. Savez-vous comment on fait son chemin ici ? Par l'éclat du génie ou par l'adresse de la corruption. Il faut entrer dans cette masse d'hommes comme un boulet de canon, ou s'y glisser comme une peste. L'honnêteté ne

« M^{me} de *** faisant une quête pour ses pauvres orphelins, me disait que tel prince venait de donner dix louis; mensonge. Mais que dis-je? Napoléon à Sainte-Hélène!... Pur charlatanisme, proclamation en faveur du roi de Rome.

« Grand Dieu! si un tel homme, et encore quand le malheur doit le rappeler sévèrement au devoir, s'abaisse jusqu'au charlatanisme, à quoi s'attendre du reste de l'espèce*(2)?...

« Où est la vérité? Dans la religion... Oui, ajouta-t-il avec le sourire amer du plus extrême mépris, dans la bouche des Maslon, des Frilair, des Castanède... Peut-être dans le vrai christianisme, dont les prêtres ne seraient pas plus payés que les apôtres ne l'ont été?... Mais saint Paul fut payé par le plaisir de commander, de parler, de faire parler de soi...

« Ah! s'il y avait une vraie religion... Sot que je suis! je vois une cathédrale gothique, des vitraux vénérables; mon cœur faible se figure le prêtre de ces vitraux... Mon âme le comprendrait, mon âme en a besoin... Je ne trouve qu'un fat avec des cheveux sales...

« Mais un vrai prêtre, un Massillon, un Fénelon... Massillon a sacré Dubois. Les *Mémoires de Saint-Simon* m'ont gâté Fénelon; mais, enfin un vrai prêtre... Alors les âmes tendres auraient un point de réunion dans le monde... Nous ne serions pas isolés... Ce bon prêtre nous parlerait de Dieu. Mais quel Dieu? Non celui de la Bible, petit despote cruel et plein de la soif de se venger... mais le Dieu de Voltaire, juste, bon, infini¹... »

« ... Ah! s'il existait... hélas! je tomberais à ses pieds : — J'ai mérité la mort, lui dirais-je; mais, grand Dieu, Dieu bon, Dieu indulgent, rends-moi celle que j'aime! »

La nuit était alors fort avancée. Après une heure ou deux d'un sommeil paisible, arriva Fouqué.

Julien se sentait fort et résolu comme l'homme qui voit clair dans son âme.

sert à rien... Voilà la vie telle qu'elle est. Ça n'est pas plus beau que la cuisine, ça pue tout autant, et il faut se salir les mains si l'on veut fricoter; sachez seulement bien vous débarbouiller; là est toute la morale de notre époque... »

1. Cf. Julie, dans *la Nouvelle Héloïse* (part. VI, lettre 8) : « Le Dieu que je sers est un Dieu clément, un père; ce qui me touche est sa bonté; elle efface à mes yeux tous ses autres attributs; elle est le seul que je conçois... Le Dieu vengeur est le Dieu des méchants... ».

CHAPITRE XLV

M^{me} de Rénal revient à Besançon, voit Julien deux fois par jour, Il lui raconte ses faiblesses, sans orgueil; elle est bonne et tendre un peu maternelle comme toujours.

C'est en ces derniers jours seulement que Julien connaît le bonheur de vivre et d'aimer, qu'il est pleinement heureux comme il eût pu l'être à Vergy s'il n'avait pas alors été emporté par l'ambition.

Cependant Croisenois est mort, tué en duel; Julien conseille à Mathilde d'épouser M. de Luz.

... Le mauvais air du cachot devenait insupportable à Julien. Par bonheur, le jour où on lui annonça qu'il fallait mourir, un beau soleil réjouissait la nature, et Julien était en veine de courage. Marcher au grand air fut pour lui une sensation délicieuse, comme la promenade à terre pour le navigateur qui longtemps a été à la mer. « Allons, tout va bien, se dit-il, je ne manque point de fermeté. »

Jamais cette tête n'avait été aussi poétique qu'au moment où elle allait tomber. Les plus doux instants qu'il avait trouvés jadis dans les bois de Vergy se peignaient en foule à sa pensée et avec une extrême énergie.

Tout se passa simplement, convenablement, et de sa part sans aucune affectation.

L'avant-veille, il avait dit à Fouqué :

— Pour de l'émotion, je ne puis en répondre; ce cachot si laid, si humide, me donne des moments de fièvre où je ne me reconnais pas; mais de la peur, non, on ne me verra point pâlir...

Julien a voulu reposer dans une petite grotte de la grande montagne qui domine Verrières; souvent il y était venu rêver à ses projets ambitieux.

... Fouqué passait la nuit seul dans sa chambre, auprès du corps de son ami, lorsqu'à sa grande surprise il vit entrer Mathilde. Peu d'heures auparavant, il l'avait laissée à dix lieues de Besançon. Elle avait le regard et les yeux égarés.

— Je veux le voir, lui dit-elle.

Fouqué n'eut pas le courage de parler ni de se lever. Il lui montra du doigt un grand manteau bleu sur le plancher; là était enveloppé ce qui restait de Julien.

Elle se jeta à genoux. Le souvenir de Boniface de La Mole

et de Marguerite de Navarre lui donna sans doute un courage surhumain¹. Ses mains tremblantes ouvrirent le manteau. Fouqué détourna les yeux.

Il entendit Mathilde marcher avec précipitation dans la chambre. Elle allumait plusieurs bougies. Lorsque Fouqué eut la force de la regarder, elle avait placé sur une petite table de marbre, devant elle, la tête de Julien, et la baisait au front...

Mathilde suivit son amant jusqu'au tombeau qu'il s'était choisi. Un grand nombre de prêtres escortaient la bière, et à l'insu de tous, seule dans sa voiture drapée, elle porta sur ses genoux la tête de l'homme qu'elle avait tant aimé.

Arrivés ainsi vers le point le plus élevé d'une des hautes montagnes du Jura, au milieu de la nuit, dans cette petite grotte² magnifiquement illuminée d'un nombre infini de cierges, vingt prêtres célébrèrent le service des morts. Tous les habitants des petits villages de montagne traversés par le convoi l'avaient suivi, attirés par la singularité de cette étrange cérémonie.

Mathilde parut au milieu d'eux en longs vêtements de deuil, et à la fin du service leur fit jeter plusieurs milliers de pièces de cinq francs.

Restée seule avec Fouqué, elle voulut ensevelir de ses propres mains la tête de son amant. Fouqué faillit en devenant fou de douleur.

Par les soins de Mathilde, cette grotte sauvage fut ornée de marbres sculptés à grands frais en Italie.

M^{me} de Rênal fut fidèle à sa promesse. Elle ne chercha en aucune manière à attenter à sa vie; mais, trois jours après Julien, elle mourut en embrassant ses enfants*(1).

1. Cf. p. 7, note 1 et p. 47; 2. Cf. t. 1^{er}, chap. xii.

Cul-de-lampe ornant le titre du Tome II de l'édition originale; Paris, 1831.



... elle avait placé sur une petite table de marbre, devant elle, la tête de Julien, et la baisait au front.

Dessin de Porret.

Phot. Larousse.

DOCUMENT

ANTOINE BERTHET.

(Extrait de la Gazette des Tribunaux, décembre 1827.)

Antoine Berthet, âgé aujourd'hui de vingt-cinq ans, est né d'artisans pauvres mais honnêtes; son père est maréchal-ferrant dans le village de Brangues. Une frêle constitution, peu propre aux fatigues du corps, une intelligence supérieure à sa position, un goût manifesté de bonne heure pour les études élevées, inspirèrent en sa faveur de l'intérêt à quelques personnes; leur charité plus vive qu'éclairée songea à tirer le jeune Berthet du rang modeste où le hasard de la naissance l'avait placé, et à lui faire embrasser l'état d'ecclésiastique.

Le curé de Brangues l'adopta comme un enfant chéri, lui enseigna les premiers éléments des sciences, et, grâce à ses bienfaits, Berthet entra, en 1818, au petit séminaire de Grenoble. En 1822, une maladie grave l'obligea à discontinuer ses études. Il fut recueilli par le curé, dont les soins suppléèrent avec succès à l'indigence de ses parents. A la pressante sollicitation de ce protecteur, il fut reçu par M. Michoud qui lui confia l'éducation d'un de ses enfants; sa funeste destinée le préparait à devenir le fléau de cette famille. M^{me} Michoud, femme aimable et spirituelle, alors âgée de trente-six ans, et d'une réputation intacte, pensa-t-elle qu'elle pouvait sans danger prodiguer des témoignages de bonté à un jeune homme de vingt ans dont la santé délicate exigeait des soins particuliers? Une immoralité précoce dans Berthet le fit-il se méprendre sur la nature de ces soins? Quoi qu'il en soit, avant l'expiration d'une année, M. Michoud dut songer à mettre un terme au séjour du jeune séminariste dans sa maison.

Berthet entra au petit séminaire de Belley pour continuer ses études. Il y resta deux ans, et revint à Brangues pendant les vacances de 1825.

Il ne put rentrer dans cet établissement. Il obtint alors d'être admis au grand séminaire de Grenoble; mais après y être demeuré un mois, jugé par ses supérieurs indigne des fonctions qu'il ambitionnait, il fut congédié sans espoir de retour. Son père, irrité, le bannit de sa présence. Enfin, il ne put trouver d'asile que chez sa sœur mariée à Brangues.

Ces rebuts furent-ils la suite de mauvais principes inconnus et de torts de conduite graves? Berthet se crut-il en butte à une persécution secrète de la part de M. Michoud qu'il avait offensé? Des lettres qu'il écrivit alors à M^{me} Michoud contenaient des reproches violents et des diffamations. Malgré cela, M. Michoud faisait des démarches en faveur de l'ancien instituteur de ses enfants.

Berthet parvint encore à se placer chez M. de Cordon en qualité de précepteur. Il avait alors renoncé à l'Église; mais, après un an, M. de Cordon le congédia pour des raisons imparfaitement connues et qui paraissent se rattacher à une nouvelle intrigue. Il songea de nouveau à la carrière qui avait été le but de tous ses efforts, l'état ecclésiastique. Mais il fit et fit faire de vaines sollicitations auprès des séminaires de Belley, de Lyon et de Grenoble. Il ne fut reçu aucune part; alors le désespoir s'empara de lui. Pendant le cours de ces démarches, il rendait les époux Michoud responsables de leur inutilité. Les prières et les reproches qui remplissaient les lettres qu'il continua d'adresser à M. Michoud devinrent des menaces terribles. On recueillit des propos sinistres : « Je veux la tuer », disait-il dans un accès de mélancolie farouche. Il écrivait au curé de Brangues, le successeur de son premier bienfaiteur : « Quand je paraîtrai sous le clocher de la paroisse, on saura pourquoi. » Ces étranges moyens produisaient une partie de leur effet. M. Michoud s'occupait activement à lui rouvrir l'entrée de quelque séminaire; mais il échoua à Grenoble, il échoua de même à Belley où il fit exprès un voyage avec le curé de Brangues. Tout ce qu'il put obtenir, fut de placer Berthet chez M. Trolliet, notaire à Mores-tel, allié de la famille Michoud, en lui dissimulant ses sujets de mécontentement. Mais Berthet, dans son ambition déçue, était las, selon sa dédaigneuse expression, de n'être toujours qu'un magister à 200 francs de gages. Il n'interrompit point le cours de ses lettres menaçantes; il annonça à plusieurs personnes qu'il était déterminé à tuer M^{me} Michoud en s'ôtant la vie à lui-même. Malheureusement un projet aussi atroce semblait improbable par son atrocité même, il était pourtant sur le point de l'accomplir!

C'est au mois de juin dernier que Berthet était entré dans la maison Trolliet. Vers le 15 juillet, il se rend à Lyon pour acheter des pistolets; il écrit de là à M^{me} Michoud une lettre pleine de nouvelles menaces; elle finissait par ces mots : « Votre triomphe sera, comme celui d'Aman, de peu de durée. » De retour à Mores-tel, on le vit s'exercer au tir; l'une de ses deux armes manquait feu; après avoir songé à la faire réparer, il la remplaça par un autre pistolet qu'il prit dans la chambre de M. Trolliet alors absent.

Le dimanche 22 juillet, de grand matin, Berthet charge ses deux pistolets à doubles balles, les place sous son habit, et part pour Brangues. Il arrive chez sa sœur, qui lui fait manger une soupe légère. A l'heure de la messe de paroisse, il se rend à l'église et se place à trois pas du banc de M^{me} Michoud. Il la voit bientôt venir accompagnée de ses deux enfants dont l'un avait été son élève. Là, il attend, immobile... jusqu'au moment où le prêtre distribue la communion... « Ni l'aspect de la bienfaitrice, dit M. le procureur général, ni la sainteté des lieux, ni la solennité du plus sublime des mystères d'une religion au service de laquelle Berthet devait se consacrer, rien ne peut émouvoir cette âme dévouée au génie de la

destruction. L'œil attaché sur sa victime, étranger aux sentiments religieux qui se manifestent autour de lui, il attend avec une infernale patience l'instant où le recueillement de tous les fidèles va lui donner le moyen de porter des coups assurés. Ce moment arrive, et lorsque tous les cœurs s'élèvent vers Dieu présent sur l'autel, lorsque M^{me} Michoud prosternée mêlait peut-être à ses prières le nom de l'ingrat qui s'est fait son ennemi le plus cruel, deux coups de feu successifs et à peu d'intervalle se font entendre. Les assistants épouvantés voient tomber presque en même temps et Berthet et M^{me} Michoud, dont le premier mouvement, dans la prévoyance d'un nouveau crime, est de couvrir de son corps ses jeunes enfants effrayés. Le sang de l'assassin et celui de la victime jaillissent confondus jusque sur les marches du sanctuaire. »

JUGEMENTS

M. Beyle, plus connu sous le pseudonyme de Stendhal, est, selon moi, l'un des maîtres les plus distingués de la littérature des idées à laquelle appartiennent MM. Alfred de Musset, Mérimée, Léon Gozlan, Béranger, Delavigne, G. Planche, M^{me} de Girardin, Alphonse Karr et Charles Nodier... Cette école à laquelle nous devons déjà de beaux ouvrages se recommande par l'abondance des faits, par sa sobriété d'images, par la concision, par la netteté, par la petite phrase de Voltaire, par une façon de conter qu'a eue le XVIII^e siècle, par le sentiment du comique surtout. M. Beyle et M. Mérimée, malgré leur profond sérieux, ont je ne sais quoi d'ironique et de narquois dans la manière avec laquelle ils posent les faits. Chez eux le comique est contenu. C'est le feu dans le caillou.

H. de Balzac,

Revue parisienne, 1840, article sur la *Chartreuse de Parme*.

... Le défaut de Beyle comme romancier est de n'être venu à ce genre de composition que par la critique, et d'après certaines idées antérieures et préconçues; il n'a point reçu de la nature ce talent large et fécond d'un récit dans lequel entrent à l'aise et se meuvent ensuite, selon le cours des choses, les personnages tels qu'on les a créés; il forme ces personnages avec deux ou trois idées qu'il croit justes et surtout piquantes et qu'il est occupé à tout moment à rappeler. Ce ne sont pas des êtres vivants, mais des automates ingénieusement construits; on y voit, presque à chaque mouvement, les ressorts que le mécanicien introduit et touche par le dehors. Dans le cas présent, dans *le Rouge et le Noir*, Julien avec les deux ou trois idées fixes que lui a données l'auteur, ne paraît plus bientôt qu'un petit monstre odieux, impossible, un scélérat qui ressemble à un Robespierre jeté dans la vie civile et dans l'intrigue domestique : il finit en effet par l'échafaud. Le tableau des partis et des cabales du temps, que l'auteur a voulu peindre, manque aussi de cette suite et de cette modération dans le développement qui peuvent seules donner idée d'un vrai tableau de mœurs. L'en dirai-je? avoir trop vu l'Italie, avoir trop compris le xv^e siècle romain ou florentin, avoir trop lu Machiavel, son *Prince* et sa vie de l'habile tyran Castruccio, a nui à Beyle pour comprendre la France et pour qu'il pût lui présenter de ces tableaux dans les justes conditions qu'elle aime et qu'elle applaudit. Parfaitement honnête homme et homme d'honneur dans ses procédés et ses actions, il n'avait pas en écrivant la même mesure morale que nous; il voyait de l'hypocrisie là où il n'y a qu'un sentiment de convenance légitime et une observation de la nature raisonnable et hon-

nête, telle que nous la voulons retrouver même à travers les passions.....

Sainte-Beuve,

Causeries du lundi, t. IX, p. 330 (9 janvier 1854).

Dans le monde infini, l'artiste se choisit son monde. Celui de Beyle ne comprend que les sentiments, les traits de caractère, les vicissitudes de passion, bref la vie de l'âme... Il évite de raconter dramatiquement les événements dramatiques. « Il ne veut point, dit-il lui-même, par des moyens factices fasciner l'âme du lecteur. » Personne n'ignore qu'un duel, une exécution, une évasion sont ordinairement pour les auteurs une bonne fortune. On sait comme ils ont soin de suspendre et de prolonger notre attente, comme ils s'appliquent à rendre l'événement bien noir et bien terrible. Nous nous rappelons toutes les fins de feuilletons et de volumes, dans lesquels nous nous disons, le cou tendu, la poitrine oppressée : Bon Dieu, que va-t-il arriver ? C'est là que triomphent les « tout d'un coup » et autres conjonctions menaçantes qui tombent sur nous avec un cortège d'événements tragiques, pendant que nous tournons fiévreusement les feuilles. Le roman est l'histoire de Julien, et Julien finit guillotiné ; mais Beyle aurait horreur d'écrire en auteur de mélodrame ; il est homme de trop bonne compagnie pour nous mener au pied de l'échafaud et nous montrer le sang qui coule ; ce spectacle, selon lui, est fait pour les bouchers. Il ne note dans cette affaire que trois ou quatre mouvements du cœur.

(*Julien*). A la fois timide et téméraire, généreux puis égoïste, hypocrite et cauteleux, et un peu plus loin rompant l'effet de toutes ses ruses par des accès imprévus de sensibilité et d'enthousiasme, naïf comme un enfant, et au même instant calculateur comme un diplomate, il semble composé de disparates. On ne peut guère s'empêcher de le trouver ridicule et affecté. Il est odieux à presque tous les lecteurs et fort justement, du moins au premier aspect. Parfaitement incrédule et parfaitement hypocrite, il annonce le projet d'être prêtre, et va au séminaire par ambition. Il hait ceux avec qui il vit, parce qu'ils sont riches et nobles... il laisse le malheur partout derrière lui et finit par assassiner une femme qui l'adorait... voilà de quoi dérouter tout le monde ; Beyle jette ainsi sous nos pieds des épines pour nous arrêter en chemin ; il aime la solitude et écrit pour n'être pas lu. Lisons-le pourtant et nous verrons bientôt ces contradictions disparaître... Un caractère est naturel quand il est d'accord avec lui-même, et que toutes ses oppositions dérivent de certaines qualités fondamentales, comme les mouvements divers d'une machine partent tous d'un moteur unique. Les actions et les sentiments ne sont vrais que parce qu'ils sont conséquents, et l'on obtient la vraisemblance dès qu'on applique la logique du cœur. Rien de mieux composé que le caractère de Julien.

Il a pour ressort un orgueil excessif, passionné, ombrageux, sans cesse blessé, irrité contre les autres, implacable à lui-même, et une imagination inventive et ardente, c'est-à-dire la faculté de produire au choc du moindre événement des idées en foule et de s'y absorber. De là une concentration habituelle, un retour perpétuel sur soi-même, une attention incessamment repliée et occupée à s'interroger, à s'examiner, à se bâtir un modèle idéal auquel il se compare, et d'après lequel il se juge et se conduit. Se conformer à ce modèle, bon ou mauvais, est ce que Julien appelle le *devoir*, et ce qui gouverne sa vie. Les yeux fixés sur lui-même, occupé à se violenter, à se soupçonner de faiblesse, à se reprocher ses émotions, il est téméraire pour ne pas manquer de courage, il se jette dans les pires dangers de peur d'avoir peur. Ce modèle, Julien ne l'emprunte pas, il le crée, et telle est la cause de son originalité, de ses bizarreries et de sa force; en cela il est supérieur, puisqu'il *invente* sa conduite, et il choque la foule moutonnaire, qui ne sait qu'imiter. Maintenant, mettez cette âme dans les circonstances où Beyle la place, et vous verrez quel modèle elle doit imaginer, et quelle nécessité admirable enchaîne et amène ses sentiments et ses actions.

H. Taine,

Essais de critique et d'histoire (1858).

Personne n'a possédé à un degré pareil la mécanique de l'âme. Une idée se présente, c'est la roue qui va donner le branle à toutes les autres; puis une autre idée naît à droite, une autre à gauche, d'autres en avant, d'autres en arrière; et il y a des poussées, des retours, un travail qui s'organise peu à peu, qui se comporte, qui finit par montrer l'âme entière à la besogne, avec ses facultés, ses sentiments, ses passions. Cela emplit des pages; on peut même dire que l'œuvre est faite de cette analyse. Le logicien conduit ses personnages avec une rigueur extrême au milieu des écarts les plus contradictoires en apparence... Chacun des caractères qu'il crée est une expérience de psychologue qu'il risque sur l'homme... Stendhal pour moi n'est pas un observateur qui part de l'observation pour arriver à la vérité grâce à la logique; c'est un logicien qui part de la logique et qui arrive souvent à la vérité, en passant par-dessus l'observation...

Ce que je veux surtout retenir, c'est son dédain du corps, son silence sur les éléments physiologiques de l'homme et sur le rôle des milieux ambiants... Jamais le paysage, le climat, l'heure de la journée, le temps qu'il fait, la nature en un mot n'interviendra et n'agira sur les personnages... Il reste dans une abstraction voulue, il met l'être humain à part dans la nature et déclare ensuite que l'âme seule étant noble, l'âme seule a droit de cité en littérature. Et c'est pourquoi M. Taine, en logicien, le déclare supérieur...

Il y a un épisode célèbre dans *le Rouge et le Noir*, la scène où Julien, assis un soir à côté de M^{me} de Rênal, sous les branches

noires d'un arbre, se fait un devoir de lui prendre la main, pendant qu'elle cause avec M^{me} Derville. C'est un petit drame muet d'une grande puissance, et Stendhal y a analysé merveilleusement les états d'âme de ses deux personnages. Or, le milieu n'apparaît pas une seule fois. Nous pourrions être n'importe où et dans n'importe quelles conditions, la scène resterait la même, pourvu qu'il fût noir. Je comprends parfaitement que Julien, dans la tension de volonté où il se trouve, ne soit pas affecté par le milieu. Il ne voit rien, il n'entend rien, il ne sent rien, il veut simplement prendre la main de M^{me} de Rênal et la garder dans la sienne. Mais M^{me} de Rênal, au contraire, devrait subir toutes les influences extérieures. Donnez l'épisode à un écrivain pour qui les milieux existent, et dans la défaite de cette femme, il fera entrer la nuit, avec ses odeurs, avec ses voix, avec ses voluptés molles. Et cet écrivain sera dans la vérité, son tableau sera plus complet...

... Donnez à Julien un champ de bataille digne de lui, il triomphera superbement, sans descendre à de continuelles roueries de diplomate. Il est donc bien l'enfant de cette heure historique, un garçon d'une intelligence supérieure obligé par tempérament de faire une grande fortune, qui est venu trop tard pour être un des maréchaux de Napoléon, et qui se résout à passer par les sacristies et à opérer en valet hypocrite. Des lors son caractère s'éclaire, on comprend ses soumissions et ses révoltes, ses tendresses et ses cruautés, ses tromperies et ses franchises. Il va d'ailleurs à tous les extrêmes, il montre autant de naïveté que d'adresse, il est plus ignorant encore qu'il n'est intelligent.

E. Zola,

Les Romanciers naturalistes (1881).

... Que Julien Sorel soit un personnage de son époque, c'est trop évident. Pourquoi hésite-t-il entre la carrière de soldat et celle de prêtre, entre l'uniforme et la soutane?... Parce qu'il est un jeune homme de la Restauration, encore enchanté du prestige de Napoléon et qui, devoré d'ambition, se rend compte que le moyen de parvenir n'est plus au bivouac. Julien est aussi un provincial avec ce mélange de maladresse et de convoitise, d'effronterie et de timidité d'un dépaycé supérieur que Paris déconcerte et attire, enaspère et charme à la fois, qui s'en défie et s'y enchante. Cette atmosphère de malaise intime fut celle de Stendhal lui-même à son arrivée dans la capitale. Elle est peinte dans *le Rouge et le Noir* avec une finesse extraordinaire... Cette continuelle oscillation entre l'Armée et l'Église devrait nous donner l'idée d'un temps bien vieux. Il n'en est rien parce que l'auteur a su mettre un dessous permanent à ces accidents. Si Julien hésite dans sa carrière, s'il est ému jusqu'à la frénésie par son adaptation à la vie parisienne, c'est qu'il est un plébéen en transfert de classe. Nous touchons ici au point

le plus intime de ce roman. Nous tenons sa signification générale et typique.

P. Bourget,

Préface à l'édition J. Marsan (1923).

Les ressources du génie de Stendhal sont telles qu'il peut multiplier indéfiniment les scènes entre Julien et Mathilde sans que nous ayons jamais l'impression non seulement d'une redite, mais même d'une monotonie. Chaque scène a une présence si impérieuse qu'il semble toujours qu'elle soit la première. Lorsque certains romanciers mettent deux protagonistes l'un en face de l'autre, on devine que ce contact est le résultat d'intentions à très longue portée, que la rencontre doit se produire juste à ce moment-là et que peut-être elle ne se reproduira plus dans tout le cours du roman : la scène relève d'un art sévèrement architectural, elle est une des clefs de voûte d'un monument littéraire accompli. Rien de semblable chez Stendhal. Il prend plaisir à confronter sans cesse ses héros, comme on rapproche deux silex pour voir quelles étincelles en jailliront. Il y a chez Stendhal un abandon, une improvisation, une invention perpétuels. Si la plupart des lecteurs sentent moins cet abandon dans *le Rouge et le Noir* que dans *la Chartreuse de Parme*, c'est qu'ils transportent au livre même la tension de son héros. Même si Stendhal a une idée, une ligne qu'il s'est tracée d'avance pour le caractère de ses personnages ou la portée générale de son roman, son génie qui éclate de toutes parts rompt sur mille points toutes les digues qu'il aurait voulu s'imposer. C'est ainsi que le caractère de Julien Sorel déborde à tout instant non seulement l'idée qu'on s'en fait, mais l'idée que Stendhal lui-même voudrait s'en faire et voudrait qu'on s'en fit.

Charles Du Bos,

En lisant « *le Rouge et le Noir* » (mars 1914),
dans *Approximations* (deuxième série).

Pour bien parler de Stendhal, il faudrait un peu sa manière. A l'en croire, c'est presque toujours par ennui qu'il écrit, mais, si vif est le plaisir qu'il y prend, nous ne connaissons jamais avec lui cet ennui qui précède, mais uniquement le plaisir. Nulle contention ; il ne dit jamais rien qu'à l'instant qu'il lui plaît, c'est-à-dire avec le moins d'effort. Comme d'autres à la paresse, il s'abandonne à la pensée. S'il est logique, c'est naturellement et par santé d'esprit ; il ne prétend pas l'être, ne prétendant à rien ; et s'il cesse d'être logique, c'est alors qu'il nous amuse le plus, car alors sa passion l'emporte, et cette sensibilité qu'il a plus exquise que la raison, car la logique appartient à tous, tandis que cette sensibilité n'appartient qu'à lui et que c'est lui surtout, qu'à travers tout ce qu'il dit, nous aimons. C'est au point que nous ne lui en voulons point s'il se

trompe et si nous ne pouvons épouser ses goûts. Mais il tient à ceux-ci et je ne sais ce qui l'étonnerait le plus, s'il revenait sur terre aujourd'hui : du discrédit où sont tombées presque toutes les œuvres d'art qu'il prônait, opéras, tableaux, statues, poèmes — ou de l'insigne faveur où l'on tient ses propres écrits. Je sais bien qu'il espérait être lu plus tard ; mais pouvait-il entrevoir — et ce ton naturel, ne l'eût-il pas perdu s'il avait pressenti — que l'on rechercherait ses moindres traits de plume avec une sorte de dévotion méticuleuse que seul Baudelaire devait connaître avec lui de nos jours, comme aussi, seul avec lui, Baudelaire avait connu de la part de ses contemporains un aussi injuste déni ; pouvait-il entrevoir enfin que, parmi tant de décombres, son œuvre sans artifice et sans fard nous sourirait aujourd'hui avec une grâce si jeune ? Qu'après avoir extrait de son œuvre tout ce qu'elle enfermerait de consciencieuse théorie, Taine nous en ait si peu dégoûtés, et que nous sachions y trouver un enseignement tout autre, plus secret et comme expurgé.

A. Gide,

Préface à Armance, dans Incidences.

Ce qui frappe le plus dans une page de Stendhal, ce qui sur-le-champ le dénonce, attache ou irrite l'esprit, c'est le ton... Et de quoi ce ton est-il fait ? Je l'ai peut-être déjà dit : être vif à tous risques ; écrire comme on parle quand on est homme d'esprit, avec des allusions même obscures, des coupures brusques, des bonds et des parenthèses ; écrire presque comme on se parle ; tenir l'allure d'une conversation libre et gaie ; pousser parfois jusqu'au monologue tout nu ; toujours et partout fuir le style poétique, et faire sentir qu'on le fuit, qu'on déjoue la phrase *per se*, qui, par le rythme et l'étendue sonnerait trop pur et trop beau, atteindrait ce genre soutenu que Stendhal raille et déteste, où il ne voit qu'affectation, attitude, arrière-pensées non désintéressées.

Mais c'est une loi de la nature que l'on ne se défende d'une affectation que par une autre...

Je ne hais pas ce ton qu'il s'était fait. Il m'enchantait parfois, il m'amuse toujours, mais au contraire de l'intention de l'auteur, par l'effet de comédie que tant de sincérité et quelque peu trop de *vie* me produisent inévitablement. Je m'accuse de trouver ses intonations trois ou quatre fois trop sincères ; je perçois le projet d'être soi, d'être vrai jusqu'au faux....

Comment ne pas choisir le meilleur dans ce *vrai* sur quoi l'on opère ? Comment ne pas souligner, arrondir, colorer, chercher à faire plus net, plus fort, plus troublant, plus intime, plus brutal que le modèle ? *En littérature le vrai n'est pas concevable...*

Paul Valéry,
Variété, II (1930).

... Stendhal ayant préparé à Grenoble l'École polytechnique, s'en va à dix-sept ans passer l'examen à Paris où il arrive le lendemain du 18 Brumaire. Or, il ne se présente pas, nous ne savons pourquoi, probablement parce qu'il est à Paris pour la première fois, et qu'il ne songe qu'à le découvrir. Il sait que toute sa vie aurait été changée s'il avait eu, ce brumaire de l'an VIII, l'énergie d'aller répondre à l'appel de son nom, passer son examen, entrer à l'école. Qu'à cela ne tienne ! Ses héros y entreront pour lui : ... Octave d'*Armance*, Lucien Leuwen et le Fédor de *Lamiel* sont polytechniciens. Et ils sont nobles et riches en outre. Stendhal entre à l'école en rêve, tire le bon numéro en rêve... Et voilà comment on devient romancier. La cellule mère du roman, c'est la conjonction *si*.

Mais le *si* de « Si je m'étais présenté à Polytechnique », « Si j'étais riche », c'est, pour un homme qui a ses vingt ans sous le Consulat, soit sous le régime de la carrière ouverte aux talents, un *si* superficiel, un *si* commandé lui-même par un *si* plus profond celui-ci : si je voulais vraiment, si j'avais eu, si j'avais de l'énergie ! La présence, le degré ou l'absence de l'énergie, voilà ce qui fait une destinée... Et voilà pourquoi Stendhal devait naturellement trouver son grand sujet et sa grande œuvre dans le roman de l'énergie, *le Rouge et le Noir*.

A. Thibaudet,

Histoire de la littérature française de 1789 à nos jours (1936).

Hugo ne supportait point la prose de Stendhal. Je devine pourquoi. Hugo n'est que mouvement, rythme, éloquence. En Stendhal, comme en Voltaire et déjà en Molière, la phrase au contraire se rompt délibérément ; dans l'instant même où l'idée passe, où la victoire est gagnée, on n'entend point ce grondement de triomphe et ce pas de foule, mais le trait s'accourcit, portant beaucoup de sens en peu de matière. J'y vois une pudeur, et une attention à ne point du tout forcer l'assentiment. Ce genre de style veut qu'on s'arrête et que l'on pense pour soi : et c'est ce que le poète et l'orateur ne peuvent comprendre.

Alain,

Propos de littérature, p. 129 (1942).

Certes les hommes pratiques qui voient dans le héros du *Rouge et le Noir* un esprit prudent et calculateur, ne peuvent lui pardonner de faire crouler d'un seul geste irréfléchi tout un édifice aussi patiemment construit. C'est qu'ils traitent Julien Sorel en ambitieux vulgaire et ne veulent voir en lui que le type même de l'arriviste. Voilà la grande erreur initiale. [...]

Mais peut-on admettre que Julien Sorel est un jeune homme habile ? Non, certes : dans tout le livre, il accumule comme à plaisir les maladresses, et la passion chez lui l'emporte constamment sur le calcul.

Il s'exerce à l'hypocrisie depuis surtout qu'il la voit conduire le monde, et, pour mieux en imposer à une foule crédule, cacher les pires faiblesses sous son masque complaisant. Ce n'est point cependant à proprement parler un hypocrite. C'est un impulsif, un impulsif fort intelligent qui a compris le danger de la franchise dans la vie de société et qui cherche à réprimer ses excès de loyauté, à refréner tous les mouvements brusques et fous de la jeunesse qui renaissent si facilement en lui chaque fois qu'il oublie de se surveiller. Il s'essaie avec application à la tartuferie, et, aussi patient que bon observateur, n'y réussit pas trop mal.

H. Martineau,
l'Œuvre de Stendhal (1951).

QUESTIONS

CHAPITRE PREMIER (p. 1 à 10).

1. Pourquoi Stendhal fait-il de Julien Sorel non plus un précepteur, mais le secrétaire et l'homme de confiance du marquis ?
2. Que signifient ces mots : « Serait-ce la voix du sang » ?
3. Pourquoi l'abbé Pirard parle-t-il d'un ton amer à Julien en lui donnant des conseils sur la conduite à tenir chez les La Mole ?
4. Comment apparaît M. de La Mole à travers les phrases de l'abbé Pirard ? Le portrait est-il exact ? (Voyez les chapitres suivants.)
5. Pourquoi l'abbé Pirard se faisait-il « un scrupule de conscience d'aimer Julien » ?
6. Pourquoi l'abbé Pirard ne parle-t-il pas de M^{lle} de La Mole ?
7. Comment vous apparaît l'abbé Pirard dans ce chapitre ?

CHAPITRE II (p. 10 à 16).

1. Vous comparerez M. de La Mole et M. de Rênal.
2. Vous relèverez tous les détails qui montrent l'inexpérience et la gaucherie de Julien.
3. Comment vous expliquez-vous que le comte Norbert ait tant plu à Julien ?
4. Vous comparerez cette première rencontre avec M^{lle} de La Mole et la première rencontre avec M^{me} de Rênal.
— Quelle est la première impression produite par M^{lle} de La Mole : 1^o sur Julien ; 2^o sur le lecteur ?
5. Vous comparerez aussi les débuts de Julien chez les La Mole et ses débuts chez M. de Rênal.
6. L'art de la narration chez Stendhal. Vous montrerez comment il sait : 1^o choisir les faits significatifs ; 2^o raconter chacun de ces faits.

CHAPITRE III (p. 16 à 19).

1. Quel est pour Stendhal le sens de ce détail ?
2. M^{me} de Rênal lisait-elle ?
— Vous essaieriez de montrer par la suite du livre quel effet ont eu tant de lectures sur l'esprit et le cœur de M^{lle} de La Mole.
3. Pourquoi Stendhal plaint-il M^{lle} de La Mole d'avoir déjà besoin « du piquant de l'esprit » pour s'intéresser à un roman ?
4. Vous dégagerez tout ce que contiennent ces quelques lignes et essaieriez de caractériser par cet exemple la manière d'écrire de Stendhal.

5. Qu'y a-t-il de « charmant » dans le « nous » employé par le comte Norbert ?

— D'une façon générale vous montrerez les nuances de sa politesse.

6. Si Julien avait eu quelque mésaventure à Verrières, l'eût-il racontée chez les Rênal avec autant d'aisance et de simplicité ?

7. Vous essaieriez de dégager ce qui fait le charme de cette page.

8. Pourquoi Julien insiste-t-il pour monter à cheval une seconde fois avec le jeune comte ?

CHAPITRE IV (p. 19 à 24).

1. Vous étudierez le caractère de M. de La Mole dans ce chapitre.

2. Quels sont les sentiments qu'éprouvent l'un pour l'autre le marquis de La Mole et sa femme ?

3. Comment Stendhal conçoit-il les relations sociales ?

4. Quelles raisons diverses attiraient ou retenaient les visiteurs dans ce salon où l'on s'ennuyait ?

5. Pourquoi Julien s'intéresse-t-il tant à M. de La Mole ?

— M. de La Mole est-il supérieur à son entourage ?

6. Avez-vous déjà remarqué dans le caractère de l'abbé Pirard quelques petites choses ?

7. Les premiers sentiments de M^{lle} de La Mole à l'égard de Julien.

— Pourquoi est-elle si sensible tout à coup à la laideur de l'abbé Pirard ?

8. Vous montrerez par l'étude attentive de ce chapitre toutes les nuances de la politesse et du dédain chez les La Mole.

CHAPITRE VII (p. 25 à 31).

1. Pourquoi le marquis est-il étonné de trouver des idées chez Julien Sorel ?

2. Stendhal parle de « la pauvreté du duel entre le pouvoir et une idée ». Que veut-il dire par là ?

3. Dans quelle mesure M. de La Mole est-il sincère ou s'amuse-t-il en traitant Julien avec amabilité et en lui donnant un habit bleu ?

4. Pourquoi l'abbé Pirard ne répond-il pas à la question de Julien ?

5. Quels sont les vrais sentiments du marquis pour Julien ?

— Pourquoi se fait-il à lui-même ces réflexions ?

6. Vous montrerez comment et pourquoi le marquis passe de la curiosité dédaigneuse et amusée à l'estime ?

7. Pourquoi Julien prétend-il que c'est l'abbé Pirard qui a eu l'idée de toute cette comptabilité ?

8. Pourquoi Julien refuse-t-il de recevoir de l'argent après avoir accepté précédemment ?

— Pourquoi Stendhal dit-il que ce trait « amusa » le marquis ?

9. Pourquoi M. de La Mole envoie-t-il Julien à Londres ?

10. Quel intérêt y a-t-il, dans la pensée de Stendhal, à faire toujours le contraire de ce qu'on attend « de vous » ?

11. Qu'est-ce qu'un dandy ? Quels sont les écrivains qui, au XIX^e siècle, ont le mieux défini le dandysme ?

12. Quelle influence aura ce voyage à Londres sur le caractère de Julien Sorel ?

13. Pourquoi le marquis donne-t-il une croix à Julien ?

— Pourquoi ajoute-t-il des paroles dures et presque blessantes ?

14. Comment, grâce à la croix qu'il portait, Julien est-il devenu moins susceptible ?

15. Vous montrerez les différentes étapes de l'ascension de Julien Sorel.

— Quelle est, pour la suite du livre, l'importance de cette ascension ?

— Vous montrerez d'après ce chapitre comment Stendhal se représente un grand seigneur.

CHAPITRE VIII (p. 31 à 38).

1. Pourquoi Julien se montre-t-il froid avec M^{lle} de La Mole ?

2. Pourquoi M^{lle} de La Mole formule-t-elle d'un ton sec et autoritaire le désir qu'elle a de voir Julien au bal ?

3. Vous chercherez d'autres passages où Julien se montre sensible au luxe et à la richesse du décor.

4. Vous étudierez, dans ce chapitre, les sentiments successifs de Julien à l'égard de M^{lle} de La Mole.

5. Pourquoi M^{lle} de La Mole pose-t-elle une deuxième question à Julien bien qu'il n'ait pas répondu à la première ?

6. Pourquoi Julien répond-il sèchement et presque durement ?

7. Pourquoi le nom de J.-J. Rousseau éteint-il l'imagination de Julien et chasse-t-il de son cœur toute illusion ?

8. Pourquoi Mathilde admire-t-elle Rousseau et le *Contrat social* ?

9. Pourquoi Julien n'aime-t-il pas Rousseau, ou fait-il semblant de ne pas l'aimer ?

10. Quel est l'effet produit sur Mathilde par la froideur de Julien ?

11. Que représente le marquis de Croisenois ?

12. Pourquoi M^{lle} de La Mole admire-t-elle Altamira ?

13. Pourquoi Croisenois pense-t-il que le génie est ordinairement ridicule ?

14. Qu'y a-t-il de « choquant » dans les paroles de Mathilde ?

15. N'y a-t-il pas quelque chose de piquant dans ces paroles d'Altamira ?

16. Comment Stendhal juge-t-il Altamira ?

17. Vous montrerez comment ces réflexions de Mathilde rapprochent le moment où elle aimera Julien.

18. Pourquoi n'éprouve-t-elle pas au bal le plaisir naturel à une jeune fille qui a du succès ?

19. Mathilde peut-elle être heureuse ?

QUESTION GÉNÉRALE. — Le *romantisme* de M^{lle} de La Mole.

CHAPITRE IX (p. 38 à 47).

1. Pourquoi M^{lle} de La Mole ne regarde-t-elle jamais les vieillards ?

2. Comment se fait-il que Julien parle à haute voix de Danton avec Altamira, et montre aussi imprudemment ses vrais sentiments ?

3. Que pensez-vous de cette réflexion de Mathilde : « Ce Danton était si horriblement laid » ?

— N'en a-t-elle pas eu déjà une analogue ?

4. Pourquoi Julien ne veut-il pas se départir de sa froideur envers M^{lle} de La Mole, et de son air « orgueilleusement humble », de son attitude de valet attendant des ordres ?

— Quel est l'effet de cette froideur ?

— Julien avait-il prévu et voulu cet effet ?

5. Vous montrerez comment cette idée a inspiré une partie de l'œuvre de Stendhal.

6. Que veut dire Altamira par ces mots : « Je vous répondrai quand vous aurez tué un homme en duel » ?

7. Quel est l'effet produit sur Julien par sa conversation avec Altamira ?

8. Pourquoi, après le regard méprisant, Mathilde ne put-elle plus oublier Julien ?

9. Expliquez : « Vous aurez des Murat, jamais des Washington. »

10. « Vous n'avez pas la légèreté française », dit Altamira. « Il manque de légèreté, mais non pas d'esprit », disait d'autre part M^{lle} de La Mole. Est-ce exact ?

11. Que veut dire Altamira par ce mot *utilité* ?

12. Qu'eût été Julien sous la Révolution ?

13. Pourquoi Julien est-il sensible maintenant à la beauté de Mathilde ?

14. Cette franchise, cet emportement de Julien sont-ils vraisemblables ?

— Comment les expliquez-vous ?

QUESTION GÉNÉRALE. — La critique de la société française dans ce chapitre.

CHAPITRE X (p. 47 à 52).

1. Comment Mathilde de La Mole a-t-elle forcé et retenu l'attention de Julien qui la dédaignait ?

2. Pourquoi Julien se dit-il qu'il n'est qu'un « confident de tragédie » ?

3. Pourquoi Mathilde se montre-t-elle « enthousiaste » avec Julien ?

4. Mathilde et Julien sont-ils réellement faits pour s'entendre ?

5. Si Julien avait eu mille francs de rente, aurait-il renoncé à l'hypocrisie ?

6. Pourquoi Julien parle-t-il franchement et simplement de sa pauvreté ?

7. Julien est-il aimé de M^{lle} de La Mole plus ou moins qu'il ne le croit ?

8. Une fois de plus, Julien cesse de s'ennuyer. Expliquez pourquoi en comparant avec quelques faits analogues.

9. Vous analyserez dans ces pages les sentiments successifs de Julien Sorel.

10. Comparez les débuts de l'amour Julien-Mathilde et les débuts de l'amour Julien-M^{me} de Rênal.

— Comparez Mathilde de La Mole et M^{me} de Rênal, la Parisienne et la provinciale.

CHAPITRE XIII (p. 53 à 58).

1. Pourquoi, malgré toutes les marques d'amour que lui donne Mathilde de La Mole, Julien Sorel croit-il qu'elle se moque de lui ?

2. Vous montrerez la valeur du mot *jolie*.

3. Si Julien, avec tout son orgueil, avait aimé Mathilde de La Mole, comment aurait-il agi ?

— Aurait-il pensé à partir ?

4. Vous expliquerez la succession des sentiments qui, depuis le début, ont pu amener Mathilde de La Mole à écrire à Julien.

— Elle lui dit : « Il ne *faut* pas partir demain. » Quel sens donne-t-elle aux mots : il ne *faut* pas ? Comment les comprend Julien ?

5. Quels sont, au cours de ce chapitre, les différents sentiments de Julien à l'égard de Croisenois ?

6. Pourquoi Julien renonce-t-il à partir ?

7. Pourquoi le marquis aime-t-il *voir* Julien ?

— Qu'indique ce mot *voir* ?

8. Pourquoi Julien tient-il tant à faire sentir à Mathilde qu'il n'est que le fils d'un charpentier ?

QUESTION GÉNÉRALE. — Quels sont les divers sentiments de Julien lorsqu'il reçoit la lettre de Mathilde ?

CHAPITRE XXXV (p. 60 à 64).

1. Quand avons-nous vu disparaître toute trace de jeunesse du caractère de Julien ?
2. Quels sentiments inspirent cette lettre ?
— Julien a-t-il toujours été bon ?
— Pourquoi se montre-t-il bon maintenant ?
3. Julien s'est souvent montré vaniteux. Pourquoi a-t-il dépassé la vanité et s'est-il élevé à l'ambition ?
4. Pourquoi Stendhal ne dit-il pas les sentiments qu'éprouve Julien en recevant la lettre de Mathilde ?
5. Pourquoi Julien avait-il engagé M. de La Mole à écrire à M^{me} de Rênal ?
— Qu'espérait-il ?
— Pourquoi ?
— Que pensez-vous de cette façon d'agir ?
6. Cette lettre de M^{me} de Rênal répond-elle à ce que nous savons de son caractère et de son amour pour Julien ?
— Pourquoi a-t-elle écrit et en ces termes ?
7. Pourquoi cette lettre est-elle « écrite avec plus de soin qu'à l'ordinaire » ?
8. A quels sentiments obéit Julien en partant immédiatement pour Verrières ?
— Quelles sont ses intentions ?
9. Que signifie ce détail ?
10. Que se serait-il passé si Julien était arrivé à un autre moment que ce dimanche matin ?
11. Vous relèverez les traits qui prouvent que c'est M^{me} de Rênal que Julien aime encore, et non M^{lle} de La Mole.
12. Pourquoi Julien a-t-il tué ?

QUESTIONS GÉNÉRALES. — 1^o Pourquoi Julien n'a-t-il pas réussi ? Quelle est la pensée de Stendhal ?

2^o L'art de Stendhal dans ce chapitre.

CHAPITRE XXXVI (p. 65 à 71).

1. Expliquez tout ce qu'a senti et pensé M^{me} de Rênal depuis que Julien a quitté Verrières.
2. Pourquoi Julien refuse-t-il de se défendre ?
3. Tout est-il sincère dans cette lettre ?
— Julien éprouve-t-il beaucoup d'amour pour M^{lle} de La Mole ?
— Croyez-vous que M^{lle} de La Mole puisse l'oublier comme il le lui commande ?
— Pourquoi lui dit-il de ne pas lui écrire ?
— Est-ce simplement par discrétion et générosité comme il voudrait le faire croire ?

- Que pensez-vous de ce mot *adorations* ?
- D'une façon générale, essayez d'apprécier cette lettre.
- 4. Julien a-t-il été aussi conscient de son acte qu'il l'a dit au juge ?
- 5. Que veut dire Julien par cette phrase et en particulier par ce mot *humanité* ?
- 6. Quels sont les sentiments de Julien pour les gens de Verrières et pour l'humanité en général ?
- 7. Quels sentiments croit éprouver Julien ?
- Quels ont été ses sentiments peut-être inconscients à l'égard de M^{me} de Rênal depuis le moment où il a tiré sur elle jusqu'à celui où il apprend qu'elle n'est pas morte ?
- Julien est-il aussi lucide que nous l'avons connu jusqu'ici ?
- 8. Avez-vous remarqué précédemment chez Julien des sentiments religieux ?
- 9. Comment Julien peut-il encore croire à l'amour et au pardon de M^{me} de Rênal ?
- 10. Comment Julien est-il arrivé à un tel détachement de toute ambition ?
- S'il était gracié, redeviendrait-il ambitieux ?
- 11. Julien aurait-il pu être heureux d'une vie simple à Verrières, près d'une femme qu'il aurait aimée ?
- Était-il fait pour l'ambition ?
- Pourquoi a-t-il fait de l'ambition le sens de sa vie ?
- Pourquoi n'a-t-il pas réussi ?
- Quel est maintenant son état d'âme ? Pourquoi ?
- 12. Si Julien avait blessé à mort M^{me} de Rênal, se serait-il tué ?
- Pourquoi croit-il maintenant qu'il l'aurait fait ?
- Et le croit-il vraiment ?

CHAPITRE XXXVII (p. 71 à 73).

- 1. Pourquoi Julien refuse-t-il de s'évader ?
- Est-ce bien pour la raison qu'il donne à Fouqué, et seulement pour cette raison ?
- 2. Pourquoi Julien a-t-il commencé par la méfiance ?
- Rappelez quelques moments où il s'est méfié ainsi, et même trop méfié.
- Se serait-il guéri comme le pense Stendhal ? Comment ?

CHAPITRE XXXIX (p. 73 à 75).

- 1. Julien est-il méchant ?
- 2. Mathilde est prête à tous les sacrifices. Est-ce par amour pour Julien ?
- D'où lui vient cette exaltation ?
- 3. Julien n'avait-il pas précédemment admiré cet héroïsme ?

- Pourquoi en est-il maintenant « fatigué » ?
- Quelle était sa vraie nature ?
- 4. Pourquoi Julien, si sensible aux marques d'affection qu'on a pour lui, n'est-il pas touché par l'héroïsme de Mathilde ?
- 5. Julien a-t-il raison de se faire des reproches ?
- 6. Julien avait-il cessé d'aimer M^{me} de Rênal ?
- 7. Quelle est l'impression générale produite par ces derniers chapitres xxxvii et xxxix ?

CHAPITRE XLI (p. 67 à 82).

- 1. L'abbé Frilaire a-t-il raison de compter sur M. de Valenod ?
— N'ignore-t-il pas une donnée essentielle ?
 - 2. Qui de Mathilde ou de Julien devine le mieux les sentiments des habitants de Verrières ?
 - 3. Mathilde a-t-elle raison d'insister pour que Julien parle, étant donné ce que nous savons de lui ?
— Comment ne le connaît-elle pas mieux ?
 - 4. Pourquoi ?
 - 5. Quel est l'état d'esprit de Julien lorsqu'il entre dans la salle ?
 - 6. M^{me} Derville est-elle venue d'elle-même ou envoyée par M^{me} de Rênal ?
— Quels peuvent être maintenant ses sentiments envers Julien ?
— Qu'étaient-ils autrefois ?
 - 7. Le craint-il ou l'espère-t-il ?
 - 8. Dans quel sens la présence de M^{me} Derville et celle de Valenod peuvent-elles modifier l'attitude de Julien ?
 - 9. Pourquoi Julien prend-il la parole après avoir dit qu'il ne le ferait pas ?
 - 10. Pour qui parle Julien ?
— Pourquoi tient-il à dire qu'il est un paysan révolté et ambitieux ?
— Pourquoi provoque-t-il, dicte-t-il même, sa condamnation ?
 - 11. Quel a été le rôle de Valenod ?
 - 12. N'est-il pas surprenant que, ne fût-ce qu'un instant, Julien songe à l'évasion, alors qu'il avait précédemment rejeté cette idée ?
 - 13. Mathilde a assisté au jugement ; M^{me} de Rênal, non ; pourquoi ont-elles agi différemment ?
- QUESTION GÉNÉRALE. — L'art de Stendhal dans ce chapitre.

CHAPITRE XLII (p. 82 à 85).

- 1. M^{me} de Rênal ne sera-t-elle pas persuadée plus facilement que Julien ne l'imagine ?
— Cherchera-t-elle à savoir pourquoi Julien a voulu la tuer ?
(Cf. les chapitres suivants.)

2. Comment expliquez-vous les plaisanteries de Julien dans ce chapitre?

3. Vous montrerez l'incompréhension et la dureté de Julien.

CHAPITRE XLIII (p. 85 à 88).

1. Pourquoi M^{me} de Rênal qui jusqu'ici n'est pas venue voir Julien dans sa prison s'est-elle décidée?

2. Vous montrerez comment cette phrase précise la pensée de Stendhal et facilite l'intelligence du roman.

3. Pourquoi M^{me} de Rênal répond-elle froidement?

— Pourquoi Julien n'a-t-il pas prévu cette réaction?

4. Pourquoi M^{me} de Rênal est-elle plus sensible que Mathilde à l'opinion publique?

CHAPITRE XLIV (p. 88 à 91).

1. A quelle œuvre célèbre vous fait penser cette phrase?

2. Dans quelle mesure l'expérience de Julien justifie-t-elle ce pessimisme?

CHAPITRE XLV (p. 91 à 92).

Vous comparerez les deux fragments conservés de ce chapitre et y montrerez deux formes de l'esprit et du talent de Stendhal.

SUJETS DE DEVOIRS

— Vous supposerez que Julien Sorel a été gracié et vous essaierez d'imaginer la suite de son existence.

— Quelle eût été la destinée de Julien Sorel s'il eût vécu vingt-cinq ans plus tôt?

— Comment Stendhal jugeait-il son héros?

— Julien Sorel et Rastignac.

— Deux portraits de femmes : M^{me} de Rênal et M^{lle} de La Mole.

— *Le Rouge et le Noir*, roman psychologique.

— *Le Rouge et le Noir*, roman de mœurs.

— Stendhal et Balzac, historiens des mœurs.

— L'art du récit chez Stendhal.

— Le mécanisme psychologique chez Stendhal et chez Racine.

— Le classicisme de Stendhal.

— Le romantisme de Stendhal.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE DE LA VIE DE STENDHAL	4
CHAPITRE PREMIER.....	5
CHAPITRE II.....	10
CHAPITRE III.....	16
CHAPITRE IV.....	19
<i>Résumé des chapitres V et VI.....</i>	<i>24</i>
CHAPITRE VII.....	25
CHAPITRE VIII.....	31
CHAPITRE IX.....	38
CHAPITRE X.....	47
<i>Résumé des chapitres XI et XII.....</i>	<i>52</i>
CHAPITRE XIII.....	53
<i>Résumé des chapitres XIV à XXXIV.....</i>	<i>58</i>
CHAPITRE XXXV.....	60
CHAPITRE XXXVI.....	65
CHAPITRE XXXVII.....	71
<i>Résumé du chapitre XXXVIII.....</i>	<i>73</i>
CHAPITRE XXXIX	73
<i>Résumé du chapitre XL.....</i>	<i>75</i>
CHAPITRE XLI.....	76
CHAPITRE XLII.....	82
CHAPITRE XLIII.....	85
CHAPITRE XLIV.....	88
CHAPITRE XLV.....	91
DOCUMENT : Antoine Berthet (<i>Extrait de la « Gazette des Tribunaux »</i>)	93
JUGEMENTS	96
QUESTIONS.....	104
SUJETS DE DEVOIRS.....	112

les dictionnaires Larousse

sont constamment tenus à jour :

en un volume

PETIT LAROUSSE

Une netteté incomparable (imprimé en offset). Les mots les plus récents; toutes les définitions renouvelées. Des renseignements encyclopédiques rigoureusement à jour aussi bien dans la partie « vocabulaire » que dans la partie « noms propres ».

1 808 pages 14,5 x 21 cm, 5 130 ill. et 114 cartes en noir, 48 h.-t. en couleurs, atlas de 24 pages.

Existe également en édition de luxe, papier bible, reliure pleine peau.

LAROUSSE CLASSIQUE

Le dictionnaire du baccalauréat, de la 6^e à l'examen : sens moderne et classique des mots, tableaux de révision, cartes historiques, etc.

1 290 pages (14 x 20 cm), 53 tableaux historiques, 153 planches en noir, 48 h.-t. et 64 cartes en noir et en couleurs.

en deux volumes (21 x 30 cm)

LAROUSSE UNIVERSEL

Plus de 2 000 pages. Le dictionnaire du « juste milieu ». 138 423 articles, des milliers de gravures, de planches en noir et en couleurs, 535 reproductions des chefs-d'œuvre de l'Art.

en six volumes (25 x 32 cm)

LAROUSSE DU XX^e SIÈCLE

Le grand dictionnaire encyclopédique, équivalent d'une bibliothèque de 400 volumes. 6 740 pages, 238 500 articles, 46 950 gravures ou cartes et 460 hors-texte en noir et en couleurs.

en dix volumes (21 x 27 cm)

GRAND LAROUSSE ENCYCLOPÉDIQUE

Dans l'ordre alphabétique, toute la langue française, toutes les connaissances humaines. 10 000 pages, 450 000 acceptions, 22 000 illustrations, 400 hors-texte en couleurs; en souscription.

*l'essentiel des connaissances de notre temps
présenté dans l'ordre méthodique*

MÉMENTO LAROUSSE

encyclopédique et illustré

le complément des dictionnaires en un volume

nouveau format ; nouvelle édition. Un volume de 992 pages (14,5 x 21 cm), illustré d'un très grand nombre de cartes, cartons, gravures, planches, tableaux, etc., dont 25 en couleurs. Relié.

Aperçu des matières : Droit usuel — Grammaire — Littérature — Histoire — Géographie — Mathématiques — Physique — Chimie — Sciences naturelles — Savoir-vivre — Correspondance, etc.

ENCYCLOPÉDIE LAROUSSE MÉTHODIQUE

le complément des grands dictionnaires

Deux forts volumes (21 x 30 cm), renfermant un ensemble de grands traités sur toutes les branches du savoir humain. Un ouvrage utile aux étudiants comme à toute personne soucieuse d'entretenir sa culture.

2 386 pages, 6 500 gravures et cartes dans le texte, 55 planches et cartes hors texte en couleurs et en noir. Reliés sous jaquette illustrée.

ENCYCLOPÉDIE LAROUSSE POUR LA JEUNESSE

Cette encyclopédie d'une formule entièrement nouvelle constitue pour les adolescents un fonds de bibliothèque leur offrant, sous une forme attrayante, la masse des connaissances acquises au cours de leurs années scolaires, de la 6^e à la 3^e (5 vol. en tout), enrichies d'anecdotes, de contes et de récits historiques.

Chaque volume, relié (16,5 x 23 cm), sous jaquette en couleurs, 480 pages, 1500 illustrations en couleurs et en noir.

Dictionnaires pour l'étude du langage

une collection d'ouvrages (13,5 x 20 cm) indispensables pour une connaissance approfondie de la langue française et une sûre appréciation de sa littérature :

DICTIONNAIRE DES LOCUTIONS FRANÇAISES
par Maurice Rat. 462 pages; édition augmentée.

**DICTIONNAIRE DES DIFFICULTÉS
DE LA LANGUE FRANÇAISE**
couronné par l'Académie française. Par Adolphe V. Thomas. 448 pages.

DICTIONNAIRE DES SYNONYMES
couronné par l'Académie française. Par R. Bailly. 640 pages.

DICTIONNAIRE ANALOGIQUE
par Ch. Maquet. Les mots par les idées, les idées par les mots. 600 pages.

DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE
par A. Dauzat, édition revue et augmentée. 864 pages.

DICTIONNAIRE D'ANCIEN FRANÇAIS
par R. Grandsaignes d'Hauterive. 604 pages.

DICTIONNAIRE DES RACINES
des langues européennes. Par R. Grandsaignes d'Hauterive. 364 pages.

**DICTIONNAIRE DES NOMS DE FAMILLE
et Prénoms de France. Par A. Dauzat. 652 pages.**

**DICTIONNAIRE DES NOMS DE LIEUX
de France. Par A. Dauzat et Ch. Rostaing. 720 pages. Nouveauté.**

DICTIONNAIRE DES PROVERBES
sentences et maximes. Par M. Maloux. 648 pages.

DICTIONNAIRE DES RIMES FRANÇAISES
méthodique et pratique. Par Ph. Martinon. 296 pages. Nouveauté.

**dans la collection
in-quarto Larousse**

LITTÉRATURE FRANÇAISE

**en DEUX VOLUMES (21 x 30 cm), publiée
sous la direction de J. Bédier et P. Hazard,
de l'Académie française. Edition refondue et
augmentée par P. Martino.**

Cette édition de la célèbre histoire de la Littérature française de Bédier et Hazard se présente avec toutes les garanties de la recherche scientifique la plus consciencieuse et la plus actuelle. Elle accorde au mouvement littéraire contemporain la place qui doit lui revenir.

Ces deux volumes forment de plus, par leurs centaines d'illustrations en noir et en couleurs, une grande et magnifique « littérature française en images ».

**1010 pages, 1107 illustrations, 12 planches en couleurs.
Index alphabétique de 4 000 noms.**

dans la même collection :

HISTOIRE DE FRANCE (2 vol.) — LA FRANCE, géographie, tourisme (2 vol.) — L'ART ET L'HOMME (3 vol.) — ASTRONOMIE, les astres, l'univers — LA TERRE, notre planète — LA MONTAGNE — LA MER — LA VIE DES PLANTES — LA VIE DES ANIMAUX (2 vol.) — GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE LAROUSSE (3 vol.) — HISTOIRE UNIVERSELLE (2 vol.) — LA VIE — MYTHOLOGIES (2 vol.).

ouvrages scolaires pour l'enseignement du français

LE FRANÇAIS EN CYCLE D'OBSERVATION

par P. Durand, i. d. e. p., et L. Rouillois, i. d. e. p.

classe de sixième, lectures expliquées — poésies — lectures suivies et dirigées.

classe de cinquième, par les mêmes auteurs
avec un choix nouveau de textes, d'exercices de vocabulaire —
la vie des mots — et de travaux dirigés.

LE FRANÇAIS EN CYCLE D'ORIENTATION

nouveauté

par P. Durand, J. Guislin, professeur agrégé, et L. Rouillois

classe de quatrième, conçu sur les mêmes bases que les deux volumes précédents et selon les nouveaux programmes.

ces trois ouvrages sous couverture pelliculée en couleurs (15 × 21 cm), très illustrés en noir et en couleurs.

pour paraître en 1964 :

LE FRANÇAIS en troisième

(Durand, Baudoin, Lafitte-Houssat), cycle d'orientation.

cours de grammaire

par R. Lagane, professeur agrégé, J. Dubois, professeur agrégé, et G. Jouannon, professeur de C. C.; le cours comprend :

une GRAMMAIRE FRANÇAISE pour toute la scolarité —
trois volumes d'EXERCICES DE FRANÇAIS : classe de sixième — classe de cinquième — classes de quatrième et de troisième.

volumes cartonnés (14,5 × 20 cm).

LES NOUVELLES LITTÉRAIRES

ARTS - SCIENCES - SPECTACLES

nouvelle présentation

Reflet hebdomadaire du mouvement intellectuel en France et dans le monde. Articles de fond, chroniques, nouvelles, romans, enquêtes, avec la collaboration des plus grands écrivains contemporains.

VIE ET LANGAGE

Revue mensuelle consacrée sous une forme attrayante à tous les problèmes de langage. L'organe de ceux qui, à travers le monde, enseignent, apprennent, lisent, parlent le français et désirent le mieux connaître.

Vente au numéro et abonnements chez tous les libraires, marchands de journaux et LAROUSSE, 114, boulevard Raspail, Paris-6^e.

LES NOUVELLES LITTÉRAIRES

ARTS - SCIENCES - SPECTACLES

Revue mensuelle consacrée sous une forme attrayante
à tous les problèmes de langage. L'organe de ceux
qui, à travers le monde, enseignent, apprennent,
travaillent, jouent, s'amusent, s'épanouissent.

VIE ET LANGAGE

Revue mensuelle consacrée sous une forme attrayante
à tous les problèmes de langage. L'organe de ceux
qui, à travers le monde, enseignent, apprennent,
travaillent, jouent, s'amusent, s'épanouissent.

Vente au numéro et abonnements chez tous
les libraires, marchands de journaux et
ARCUSSE, 114 boulevard Raspail, Paris-6.

LISTE DES CLASSIQUES LAROUSSE

XIX^e SIÈCLE

BALZAC : Le Cousin Pons, 2 v. La Cousine Bette, 2 v. Eugénie Grandet, 2 v. Le Lys dans la Vallée. Le Médecin de campagne. Les Paysans. Le Père Goriot, 2 v. La Recherche de l'Absolu. Illusions perdues, 2 vol. : 14 vol.

BAUDELAIRE : Les Fleurs du mal. Petits poèmes en prose ; Œuvres critiques, 2 v.

BERNARD (Cl.) : Introduction à l'étude de la médecine expérimentale.

BOURGET : Le Disciple.

CHATEAUBRIAND : Génie du Christianisme. Atala, René, Les Natchez. Les Martyrs. Mémoires d'Outre-Tombe. 4 vol.

A. COMTE : Cours de philosophie positive.

B. CONSTANT : Adolphe.

P.-L. COURIER : Pages choisies.

FLAUBERT : Madame Bovary. Salammbô. Trois Contes, 3 vol.

E. FROMENTIN : Dominique.

Th. GAUTIER : Pages choisies.

HUGO : Les Châtiments. Choix de poésies lyriques. Les Contemplations. Feuilles d'automne ; les Chants du crépuscule. Hernani. Légende des siècles, 2 vol. Les Misérables, 2 vol. N.-D. de Paris. Odes et Ballades ; Les Orientales. Préface de Cromwell et autres préfaces dramatiques. Ruy Blas. Les Travailleurs de la mer. Les Voix intérieures, les Rayons et les Ombres. Derniers recueils lyriques. 16 vol.

LABICHE : Le Voyage de M. Perrichon.

LAMARTINE : Jocelyn, 2 vol. Méditations. Harmonies. Recueils.

Mallarmé et le symbolisme.

MAUPASSANT : Contes choisis. Bel-Ami.

MÉRIMÉE : Colomba ; Mateo Falcone. Carmen. Théâtre de Clara Gazul, 3 v.

MICHELET : Pages choisies, 2 vol.

Jeanne d'Arc.

MISSET : Les Caprices de Marianne. Poésies choisies. Œuvres choisies en prose. Fantasio. On ne badine pas avec l'Amour. Il ne faut jurer de rien. Lorenzaccio, 7 vol.

NEVAL : Pages choisies.

NODIER : Contes choisis.

RENAN : L'Avenir de la Science. Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse.

RIMBAUD : Pages choisies.

SAINTE-BEUVE : Causeries du Lundi, 3 vol. Port-Royal. Chateaubriand et son groupe littéraire. Volu. gé. 6 vol.

SAND (George) : La Petite Fadette, 2 vol. La Mare au Diable. Lettres d'un voyageur.

M^{me} DE STAËL : De la Littérature ; De l'Allemagne.

STENDHAL : Racine et Shakespeare. Le Rouge et le Noir, 2 vol. La Chartreuse de Parme.

Aug. THIERRY : Récits des temps mérovingiens. Conquête de l'Angleterre. 2 vol.

Verlaine et les poètes symbolistes.

VIGNY : Cinq-Mars. Poésies choisies. Chatterton. Le Journal d'un poète. Servitude et grandeur militaires. Stello. 6 vol.

ZOLA : L'Assommoir. Germinal. 2 vol.

XX^e SIÈCLE

ANOUILH : La Répétition ou l'Amour puni.

BARRÈS : La Colline inspirée.

BERNANOS : Sous le Soleil de Satan.

CAMUS : La Peste.

CLAUDEL : Le Soulier de satin.

COCTEAU : La Machine infernale.

DUHAMEL : Chronique des Pasquier, 2 v.

FRANCE : Le Crime de Sylvestre Bonnard ; Les dieux ont soif.

GIDE : Les Faux-Monnayeurs.

GIRAUDOUX : La guerre de Troie n'aura pas lieu.

LOTI : Pêcheur d'Islande. Le Mariage de Loti.

MALRAUX : La Condition humaine.

R. MARTIN DU GARD : Les Thibault, 2 v.

MAURIAU : Le Mystère Frontenac.

MAUBOIS : La Vie de Disraëli.

MONTHERLANT (de) : Les Bestiaires.

PÉGUY : Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc.

PROUST : Du côté de chez Swann.

R. ROLLAND : Jean-Christophe, 2 vol.

J. ROMAINS : Les Hommes de bonne volonté, 2 vol.

SAINT-EXUPÉRY : Terre des Hommes.

VALÉRY : Charmes.

(*) titres en préparation

en vente chez tous les Libraires

les dictionnaires **LAROUSSE**

DICTIONNAIRES EN UN VOLUME

PETIT LAROUSSE

LAROUSSE CLASSIQUE

LAROUSSE ÉLÉMENTAIRE

LAROUSSE MANUEL ILLUSTRÉ

PETIT DICTIONNAIRE FRANÇAIS

LAROUSSE DES DÉBUTANTS

MON PREMIER LAROUSSE EN COULEURS

MON LAROUSSE EN IMAGES

DICTIONNAIRES ENCYCLOPÉDIQUES

EN DEUX, SIX ET DIX VOLUMES

LAROUSSE UNIVERSEL, 2 v.

LAROUSSE DU XX^e SIÈCLE, 6 v.

GRAND LAROUSSE ENCYCLOPÉDIQUE, 10 v.

DICTIONNAIRES MÉTHODIQUES

DICTIONNAIRE DES DIFFICULTÉS

DE LA LANGUE FRANÇAISE

DICTIONNAIRE DES SYNONYMES

DICTIONNAIRE ANALOGIQUE

DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE

DICTIONNAIRE D'ANCIEN FRANÇAIS

DICTIONNAIRE DES LOCUTIONS FRANÇAISES

DICTIONNAIRE DES RIMES FRANÇAISES

DICTIONNAIRE DES NOMS DE FAMILLE

DICTIONNAIRE DES PROVERBES...

ENCYCLOPÉDIES EN UN VOLUME

MÉMENTO LAROUSSE

ENCYCLOPÉDIE LAROUSSE DES ENFANTS

ENCYCLOPÉDIES EN PLUSIEURS VOLUMES

ENCYCLOPÉDIE LAROUSSE MÉTHODIQUE, 2

ENCYCLOPÉDIE LAROUSSE POUR LA JEUNESSE



KS-128-708

